Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lenouveautheatre09scot

LE NOUVEAU THÉATRE ITALIEN.

TOME NEUVIÈME.

TOME NEUVIE'ME.

LE TEMPLE DU GOUT.

LE BOUQUET.

LA FEINTE INUTILE.

LES FÉES.

LES MASCARADES AMOUREUSES.

LE BAILLI ARBITRE.

Musique.

LE NOUVEAU THÉATRE ITALIEN,

OU

RECUEIL GENERAL

DES

COMÉDIES

Représentées par les COMÉDIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & très-augmentée, & à laquelle on a joint les Airs gravés des Vaudevilles à la fin de chaque Volume.

TOME NEUVIE'ME.

EMILE RACAUD. LA ROCHELLE.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LE NOUVEAU THÉATRE ITALIEN,

OU

RECUEIL GÉNÉRAL

DE

COMÉDIES

Représentées par les COMÉDIENS
ITALIENS ORDINAIRES du Roi.

NOUVELLE EDITION.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

Chez THIBOUST, rue Saint Jacques,
à la Vérité.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LE TEMPLE DU GOUST,

COMÉDIE.

On trouve chez le même Libraire les Piéces suivantes, que M. Romagnesi a composées seul ou en Société.

LE TEMPLE DE LA VÉRITÉ.

ARLEQUIN HULLA, ET LA REVUE DES THÉATRES.

ARCAGAMBIS.

LES DÉBUTS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

DIVERSES PARODIES.

Toutes ces Piéces se trouvent dans le Recueil du Nouveau Théâtre Italien, avec les Airs gravés des Vaudevilles, in-12 10 volumes, & dans celui des Parodies avec les airs, in-12. 4 volumes, qui se vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.

LE TEMPLE DU GOUST,

COMÉDIE,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 11 Juillet 1733.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

ACTEURS.

LE GOUST.

LE FAUX GOUST.

LA CRITIQUE.

UN HABITANT DU TEMPLE.

L'ESPRIT.

LE BON SENS.

ARLEQUIN.

DANSEURS ET DANSEUSES.

LE TEMPLE DU GOUST.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Temple mal conſtruit.

LA CRITIQUE, UN HABITANT.

LA CRITIQUE.

QUE vois-je ? en quel état retrouvai-je ce temple ?
Je n'en reconnois plus la ſtructure.... ah ! grands Dieux !
Quel changement bleſſe mes yeux !
Plus je parcours, plus je contemple,
Et plus je me perds en ces lieux.
Qu'eſt devenu le Goût ?

L'HABITANT.

Critique, il eſt aux Cieux ;
Depuis longtems le maître du tonnere ;

Pour donner une fête au gré de ſes deſirs ;
Du Dieu du Goût prive la terre.
Je l'ai vû s'envoler avec les vrais plaiſirs.

LA CRITIQUE.

Jupiter, n'en déplaiſe à ſa grandeur ſuprême ;
Feroit bien mieux de veiller nuit & jour
Sur les mortels, ſur leur foibleſſe extréme,
Que de donner des fêtes à ſa Cour.
Mais encore une fois, par quel nouveau ſyſtême
A-t-on détruit ce beau ſéjour ?

L'HABITANT.

Je vous le demande à vous-même,
La Critique devroit en ſçavoir les raiſons.

LA CRITIQUE.

Non, elles me ſont inconnues.

L'HABITANT.

De la porte du Temple & de ſes avenuës
Vous diſpoſez dans toutes les ſaiſons :
Et nul mortel ne peut entrer dans cette enceinte,
Que vous n'ayez par vos ſoins vigilans
Examiné ſans fard & ſans contrainte,
Ou ſon génie, ou ſes talens.

LA CRITIQUE.

Oui ; c'étoit autrefois l'ordinaire pratique.
Guidés par des vertus qui couvroient leurs défauts,
Mille aſpirans entouroient la Critique,

Et si je leur livrois quelques petits assauts,
Ils relevoient l'éclat de leurs panégyrique ;
Mais depuis quelque tems mille esprits ostrogots
Ont tellement inondé le Portique,
Que pour me soustraire à leurs flots,
J'ai disparu ; c'est la ressource unique
Qu'on puisse avoir contre les sots.

L'HABITANT.

Fort bien ; & qui donc je vous prie,
En votre absence, a pû vous remplacer ?

LA CRITIQUE.

Ma cadette, la Raillerie.
A-t-elle eu de quoi s'exercer.

L'HABITANT.

Pour le coup, il faut que j'en rie.
Ah ! la rusée !

LA CRITIQUE.

Et qu'a-t-elle donc fait ?

L'HABITANT.

Vous le voyez.

LA CRITIQUE.

Quoi ! la traîtresse
A causé ce désordre ?

L'HABITANT.

Eh, mais ... pas tout-à-fait.
Pour le causer, elle a trop de finesse.
Elle l'a seulement souffert.

LA CRITIQUE.

Ma pénétration s'y perd ;

Expliquez-vous ?

L'HABITANT.

Voici l'hiſtoire
Dans le Temple du Goût on vit ces jours paſſés
Arriver un génie environné de gloire.
Ses regards ſatisfaits annonçoient ſa victoire
Sur des eſprits fameux, qu'il avoit terraſſés ;
Il ſembloit mépriſer ce qu'on en pouvoit croire,
Il le croyoit ; pour lui c'en étoit bien aſſez.
Votre maligne ſœur l'obſerve,
Et court à lui d'un viſage attrayant.
Parcourez ces lieux ſans réſerve,
Lui dit-elle, *l'éclat de votre nom bruyant ;*
Ici, par Echo ſe conſerve,
Et du couchant à l'Orient
Phœbus n'éclaire point une ſemblable verve.
Elle le flatte tant qu'il la prend pour Minerve.
Et lui rend grace en ſouriant.
Je remarque ici bien des choſes,
Qui pourroit être beaucoup mieux,
Dit-il, & je veux en ces lieux
Faire quelques métamorphoſes.
Vous pouvez changer les deſtins
De tous les habitans des beaux lieux où vous êtes.
Que faites-vous de tous ces vieux Poëtes,
Tant François, que Grecs & Latins ?

Le Goût les adopta par pure complaisance,
Apollon lui parla pour eux. . . .
Ah ! voici les Muses je pense ;
Oui, je les reconnois à leur air doucereux :
Celle de la Musique & celle de la Danse
Doivent céder le pas à des sujets heureux
Que je vous amene de France,
Et que je vais placer dans ce Temple fameux.
Commençons d'abord par détruire
Un arrangement affecté.
Je veux que tout ici respire
Un certain air de liberté,
Et que sur-tout la volupté
Préside à cet heureux Empire.
Qu'un gracieux désordre en fasse la beauté ;
Que les Arts confondus forment un groupe aimable,
(C'est dans le groupe au moins que consiste le goût)
Et que sans cesse en ce Temple agréable,
Chanteuse au gosier délectable,
Roule sa voix de l'un à l'autre bout,
Tandis que danseuse admirable
Capriolant, brochera sur le tout.
Comment, cela doit faire un fort joli mêlange,
Lui répond votre bonne sœur,
De la façon dont tout ceci s'arrange,
A fort bon droit, vous faites le censeur ;

Un ſot auroit voulu par différentes claſſes
Diſtinguer les beaux arts des frivoles talens,
Mais vous.... Ne vois-je pas les graces,
Qu'en faites-vous?... *Dans vos écrits galans,*
Le Goût leur a marqué leurs places.
Je lui ſuis obligé; mais j'aimerois bien mieux
Qu'il placât dans ce Temple une Laïs charmante,
Et qu'un célébre Auteur nous vante
Dans un ouvrage merveilleux;
A la Croix d'or, ce chef d'œuvre eſt en vente.
Que vos ſoins ſont officieux,
Et que cette note eſt ſçavante!
Elle ſert de fanal à tous les curieux
Amateurs d'Hiſtoire Galante;
En effet, je crois qu'en ces lieux
Votre Laïs fera figure fort décente.
Alors dans tous les Arts voulant s'initier,
Il mutile, retranche, apoſtrophe, dégrade,
Accable l'un d'un trait groſſier,
Et donne à l'autre une louange fade.
Enfin ſi l'on s'en tient à ſa déciſion,
Tout ce qu'on a penſé des plus grands hommes,
Tant des ſiécles paſſés que du tems où nous ſommes,
N'eſt qu'une pure viſion.

LA CRITIQUE.

Ah! ſi je le tenois...

L'HABITANT.

Vous ſerez ſatisfaite,
Il doit revenir aujourd'hui,
Et nous amener avec lui
D'admirables ſujets une troupe complette.
Parmi ce nombre il en eſt ſûrement
De très dignes d'orner & d'enrichir ce Temple;
Mais ils dédaigneroient d'en faire l'ornement;
A celui de mémoire, ils doivent un exemple;
Ils y ſeront placés plus noblement.

SCENE II.

LA CRITIQUE.

On entend une Simphonie.

LE Dieu du Goût arrive, & cette Simphonie
M'annonce ſon heureux retour;
Il ne ſe ſert en ce jour
Que de la plus ſimple harmonie.
Il eſt ennemi du fracas:
Les Violons, les Fluttes, les Muſettes
Sont les ſeuls inſtrumens dont ils faſſent grand cas;
Et ſelon lui, Timballes & Trompettes
Ne furent jamais faites,

Que pour bruire aux Concerts, ou bien aux Operas.

La Simphonie acheve l'air.

SCENE III.

LE GOUST, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

Vous voilà bien surpris, Seigneur?

LE GOUST.

Moi! je vous jure
Que je ne le suis point.

LA CRITIQUE.

Mais, mais... vous m'étonnez!
Regardez donc.

LE GOUST.

Jai vû.

LA CRITIQUE.

Tournez les yeux, tournez.

LE GOUST.

Je suis instruit de l'avanture,
La Renommée aux Cieux m'a déja mis au fait.

LA CRITIQUE.

Que dites-vous du changement barbare
Que dans votre Temple on a fait?

LE GOUST.

Je dis qu'il est assez bizarre;

Mais l'Architecte ingénieux
Qui m'a construit ce domicile,
Apparemment ne pouvoit faire mieux;
Il faut s'en contenter.

LA CRITIQUE.

Vous êtes bien docile!
Je vous croyois plus difficile.

LE GOUST.

Non, je me prête à sa raison.
Pour le Temple du Goût, un bâtiment Gothique
N'auroit point été de saison.
L'ordre Toscan, l'ordre Ionique,
Le Composite, le Dorique,
N'on plus que le Corinthien,
N'ont rien qui le flatte ou le pique;
Ainsi pour me loger il n'avoit qu'un moyen;
C'étoit de faire un Temple où l'on ne comprît rien.

LA CRITIQUE.

Que ne le laissoit-il dans sa forme ordinaire:
Pouvez-vous voir, sans en être confus,
Vos plus chers favoris chassés du sanctuaire?

LE GOUST.

Il a voulu corriger des abus
Que j'ai commis par faute de lumiere.

LA CRITIQUE.

Vous m'impatientez....

LE GOUST.

Ne vous emportez plus ;
Vous allez en ces lieux bientôt vous reconnoître.
Autrefois ils vous contentoient,
S'ils ne sont comme ils doivent être ;
Vous les verrez du moins comme ils étoient.

LA CRITIQUE.

Il ne m'en faut pas davantage.

Le Temple change, & paroît orné des Statues des Grands Hommes, & des Femmes Illustres dans les Belles Lettres.

LA CRITIQUE.

Oui, je reconnois votre ouvrage.
Je vois, avec ravissement,
Les Principaux nourrissons du Parnasse,
Occuper dignement leur place.

LE GOUST.

Introduisez en ce moment
Ceux qui me demandent azyle ;
Ne soyez pas sur-tout trop difficile.

LA CRITIQUE.

Ah ! j'entrevois votre dessein.
A leurs dépens vous voulez un peu rire.

LE GOUST.

Le Dieu du Goût ne fut jamais malin.
Je veux examiner.

LA CRITIQUE.

Je vous entens, beau Sire ;
Souvent votre examen vaut bien une Satire.

SCENE IV.

LE GOUST.

QU'avec transport je vous revois;
Respectables mortels dont le divin génie,
D'une ravissante harmonie,
Nous dicta les premieres loix!
Peres de nos plaisirs, source de nos lumieres,
Vous qu'on ensevelit dans un oubli cruel,
Consolez-vous du mépris solemnel
Dont vous accablent vos Confreres.
Malgré leurs censures sévéres,
Dans le Temple du Goût vous avez un autel.
Quelle est la belle qui s'écrie?

SCENE V.

LE GOUST, L'ESPRIT, LE BON SENS.

L'ESPRIT *représenté par Silvia.*

NE me suivez pas, je vous prie;
Votre présence excite mon courroux.

Le bon ſens fut toujours mauvaiſe compagnie ;
Et je ne connois rien de ſi peſant que vous.

LE BON SENS.

La, ne diſputons plus : on rira de nos priſes ;
Vous me chaſſez en vain, je n'en démordrai pas.
Vous avez du brillant, vous avez des appas ;
Mais vous tombez ſouvent dans de fâcheuſes criſes ;
Le Deſtin m'établit, pour marcher ſur vos pas,
Et pour régler vos entrepriſes.

L'ESPRIT.

Le Deſtin ne ſçait ce qu'il dit ;
Et de ſa liberté mon ame eſt trop jalouſe.
En vain de me guider votre orgueil s'applaudit.

LE GOUST *à part.*

C'eſt ſans doute un mari qui gronde ſon épouſe.

LE BON SENS.

Je m'en rapporte au Dieu du Goût ;
Il va décider.

LE GOUST.

Point du tout.
Paſſez-vous de mon entremiſe.
On juge à vos diſcours que vous êtes Epoux ;
Vivez tous deux à votre guiſe ;

Le

Le Goût assez souvent forme des nœuds si doux ;
Mais bien plus souvent il les brise.

LE BON SENS.

Seigneur, nous ne suivons ni l'himen, ni l'amour.

LE GOUST.

Mais cependant vous êtes en querelle.

LE BON SENS.

Un autre motif en ce jour
A mes desirs la rend rebelle ;
Elle est l'Esprit, & je suis le bon Sens.
Pour être sans cesse avec elle,
Je fais des efforts impuissans
A ne me point quitter contraignez la cruelle.

LE GOUST.

Quel mortel, ou quel Dieu peut avoir ce crédit,
Peut-on persuader l'esprit,
Quand il loge chez une belle ?
Depuis quand n'est-il plus du sexe masculin ?

L'ESPRIT.

Moi ! je n'en fus jamais, pas même en apparence.

LE GOUST.

Est-il possible ?

L'ESPRIT.

Oh rien n'est plus certain.

Je brille sans avoir recours à la science ;
J'éblouis par mon éloquence.
Je parle du soir au matin,
Sans trop sçavoir ce que je pense ;
(Car l'esprit est trop vif, pour passer au scrutin)
C'est un feu pur ; c'est une quintessence,
Dont l'effet est sûr & soudain.
Tirez vîte la conséquence
Vous verrez que je suis du sexe féminin.

LE GOUST.

Je reconnois assez l'esprit de France.

LE BON SENS.

Il se sert d'un subtil détour,
Dans un cerveau de femme il ne fait son séjour,
Que pour rendre par-là ma poursuite inutile.
C'est par cette raison qu'il veut s'y retirer ;
Il croit y trouver un azyle,
Où le Bon Sens ne puisse pénétrer.

L'ESPRIT.

L'homme n'est point doué de l'esprit véritable ;
Son orgueil l'en rend incapable.
Nous le voyons obscur dans ses discours,
Recherché dans son style, affecté dans ses tours,
Nous assommer d'un pompeux verbiage.

A forger de grands mots, il borne son ſçavoir.
Cynique malheureux, & qui ſe dédommage
Du talent qu'il n'a point, & qu'il voudroit avoir,
En verſant du poiſon ſur le plus bel ouvrage.
Le véritable eſprit eſt ſimple, affable & doux,
Galant ſans flatterie, & railleur ſans médire,
Du fond de l'ame, il vous fait rire,
Son entretien eſt fait pour tous;
Il parle avec clarté, l'ignorant peut l'entendre;
Il eſt léger, il eſt vif, il eſt tendre;
Au ſein de la Nature, il puiſe ſa ſplendeur,
Toujours brillant, quoiqu'un peu variable,
Et ſur-tout ne ſe croit aimable,
Qu'autant qu'il ſçait toucher le cœur.

LE GOUST.

Des femmes à ces traits, je connois la peinture;
Mais par quelle triſte avanture,
L'Eſprit & le Bon Sens ceſſent-ils de s'aimer?

LE BON SENS.

De tout ouvrage il veut m'exclure;

L'ESPRIT.

C'eſt qu'il y veut toujours primer.
Lui ſeul, ſans mon ſecours, veut d'une comédie

Faire mouvoir les principaux reſſorts.
Son comique eſt froid, il ennuye;
Pour amuſer, il fait de vains efforts;
Qu'il moraliſe, chacun baille.
Moi je plais, j'inſtruis & je raille;
Mes diſcours ſont légers, tous les ſiens ſont peſans.
Mes portraits quelquefois ne ſont pas vraiſemblables;
Mais ils ſont vifs & ſéduiſans:
Les ſiens ſont juſtes, raiſonnables,
Mais toujours froids & languiſſans.
Il m'excede, il me déſeſpere.
Qu'un jeune homme par mon ſecours,
Soit tout prêt de toucher une beauté ſévére,
Le Bon Sens vient; ſes ſots diſcours
Ecartent les plaiſirs, déroutent les amours;
La beauté réfléchit, & redevient auſtere.
Il m'a cent fois joué de pareils tours.

LE GOUST.

Ce n'eſt point le Bon Sens qui doit vous faire obſtacle,
Dans l'attaque d'un jeune cœur;
Raiſonne-t-il dans ſa brûlante ardeur?
Non; ſon penchant eſt ſon unique oracle:
Et s'il arrive enfin qu'à ſon vainqueur
Il échape, par un miracle,
C'eſt l'ouvrage de la Pudeur.

LE BON SENS.

Vous voyez comme il prend le change ;
Et que sans moi son Jugement,
(Si je ne le guide & l'arrange,)
Est en défaut à tout moment.
C'est sur-tout dans le Dramatique,
Qu'il a le plus besoin de moi,
Et c'est-là justement qu'on diroit qu'il se pique
De ne point connoître ma loi.
Ne reconnois-je pas moi-même sa puissance ?
J'aime & j'admire ses talens.
Qu'il se conduise avec prudence,
Qu'il soit intéressant, mais jamais aux dépens
De la raison & de la vraisemblance ;
Qu'il observe sur-tout l'exacte bienséance,
Et qu'elle soit son principal objet ;
Qu'il évite avec soin toute expression louche,
Qu'aucun mot à deux sens ne sorte de sa bouche,
Qu'avec poids & mesure, il suive son projet,
Que tout y soit relatif au sujet.
Je consens que dans ses ouvrages
Le plaisant régne, & critique les mœurs ;
Mais que ce soit après avoir rempli les cœurs,
Par des préceptes vrais, & des maximes sages.

LE GOUST.

Vos principes sont sûrs, & je veux prendre soin
De vous remettre bien ensemble.
Qu'à jamais le Goût vous rassemble.

L'ESPRIT.

Seigneur, il n'en est pas besoin:
Et pour jouir d'une gloire suprême,
Ce n'est point au Bon Sens qu'il faut avoir recours.
Sans emprunter d'inutiles secours,
L'esprit se suffit à lui-même.
Je pourrois vous citer mille endroits favoris,
Qui font le charme de Paris,
Et que le froid Bon Sens impunément condamne.

LE GOUST.

Cela m'étonne.

L'ESPRIT.

Il me chicanne
Sur tout ce que je fais, sur tout ce que j'écris.
Il m'épilogue, il me supute,
Il me taxe de faux brillant;
Ce que je dis de plus saillant,
A ses mépris se trouve en bute;
En un mot, il me persécute.

LE GOUST.

Quels sont ces beaux endroits qu'il blâme injustement ?

L'ESPRIT.

Je vais les réciter, écoutez, je vous prie.

LE GOUST.

Oui, j'écoute attentivement.

L'ESPRIT.

Ce sont des vers de Tragédie.

» La honte fait sentir je ne sçai quels remords,
» Qui du tiran des cœurs sont les traits les plus forts.

LE GOUST.

La honte fait sentir des remords.... Mais quel conte !
Les remords à leur tour font sentir de la honte,
Et le tiran des cœurs ne se servit jamais
De honte & de remords en guise de ses traits.

L'ESPRIT.

» Préjugés malheureux ! éclatante chimere !
» Que l'orgueil inventa, que le foible revére.

LE GOUST.

Voilà du beau !

L'ESPRIT.

Vraiment.

LE GOUST.

Les cerveaux bien rangés
Ont droit de secouer le joug des préjugés.

L'ESPRIT.

» Par-tout comme un captif que pourſuit le ſup-
plice,
» Et qui du monde entier s'eſt fait un précipice.

LE GOUST.

Miſéricorde !

L'ESPRIT.

Quoi, vous ne m'admirez pas ?
Peut-on mieux vous tracer l'horreur qui ſuit le
crime ?

LE GOUST.

Vous prenez l'hyperbole ici pour le ſublime.
Sont-ce-là des endroits qui font tant de fracas ?

L'ESPRIT.

Sans peine vous devez le croire.
Ces vers ſont par-tout admirés,
Chacun les a gravés dans ſa mémoire ;
Et de les avoir inſpirés,
Le Bon Sens n'eut jamais la gloire.

LE GOUST.

Mais .... ni l'Eſprit non plus.

L'ESPRIT.

Vous vous le figurez.

LE GOUST.

Je dis ce que je penſe : ils ne ſçauroient me
plaire ;
Leur pompe obſcure vous ſéduit ;
Mais leur faux jour frappe plus qu'ils n'é-
claire ;

Et

Et la réflexion à l'instant le détruit.
L'esprit qui régne, est vif, est agréable;
Mais la folie est à côté de lui:
Le bon sens est très-respectable,
Mais il tient de près à l'ennui.
Lorsqu'emporté par votre pétulence,
Vous prendrez un peu trop l'essort,
Alors je charge sa prudence
De modérer votre transport;
Et lorsque le Bon Sens, raisonneur politique,
Assoupira par ses discours abstraits,
Pour prévenir un sommeil létargique,
Il vous sera permis de lancer tous vos traits.
Il faut ensemble vous remettre,
Comme l'on vous voyoit dans le tems ancien;
L'Esprit seul me paroît Métaphysicien,
Et sans lui, le Bon Sens me paroît Géométre.

L'ESPRIT.

Et le Bon Goût, s'il veut me le permettre,
Est mal nommé.

LE GOUST.

Je le veux bien.

LE BON SENS.

Cela me paroît à la lettre.

LE GOUST.

Je vous ai mis d'accord, ah! que je suis heureux!

L'ESPRIT.

Oui, oui, d'accord sur votre compte;
Mais le Bon Sens n'en est pas moins fâcheux.

LE BON SENS.

Se peut-il que rien ne le dompte.

L'ESPRIT *au Goût.*

Adieu, je vais cesser de vous incommoder.
Nous sommes tous trois d'une espéce,
A ne pouvoir nous accorder.
Je ne suis pas d'humeur à me laisser guider,
Le Bon Sens manque de finesse,
Et souvent le Bon Goût sçait fort mal décider.

LE BON SENS.

Allons, courage, il moralise;
Nous pourrons en venir à bout.

LE GOUST.

Oh! j'abandonne l'entreprise.

L'ESPRIT.

La révérence au Bon Sens, au Bon Goût.

LE BON SENS *marchant lentement.*

Mais attendez-moi donc, je vous suis.

L'ESPRIT *fuyant.*

Bagatelles.
Il faut être plus vif pour attraper les Belles.

SCENE V.

LE GOUST, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEigneur; c'eſt en tremblant que j'approche de vous;
Je crains de votre part quelque triſte apoſtrophe;
Les complimens flateurs & doux
Ne ſont pas faits pour gens de mon étoffe.

LE GOUST.

De quelque rang que vous ſoyez;
Si vos talens méritent mon ſuffrage,
Avec ſuccès ils ſeront employés,
C'eſt ici qu'on leur rend hommage.

ARLEQUIN.

Mais, je ſuis Arlequin, tel que vous me voyez.

LE GOUST.

Je vous connois.

ARLEQUIN.

A mon viſage;

LE GOUST.

Même plus que vous ne croyez.

ARLEQUIN.

Qui l'auroit dit; c'eſt le premier voyage
Que l'on m'ait vû faire en ces lieux.

LE GOUST.

Vous y venez souvent.

ARLEQUIN.

Bon, bon, vous voulez rire,
C'est donc sans le savoir.

LE GOUST.

Vous n'en valez que mieux.

ARLEQUIN.

Par ma foi, je ne sçai que dire.

LE GOUST.

Allons, rassurez-vous.

ARLEQUIN.

Tope, je le veux bien,
Car vous me paroissez d'un aimable entretien.

LE GOUST.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, votre maintien
Annonce d'abord qui vous êtes.

à part.

Il faut lui rendre ses sornettes.

LE GOUST.

Quel sujet vous conduit ici ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien.
Vous sçavez que ce qui nous guide,
N'a pas toujours d'objet déterminé,
Et souvent l'homme est entraîné
Par un je ne sçai quoi, qui de son sort décide.

LE GOUST.

Comment donc, ce discours n'est pas si mal tourné.

ARLEQUIN.

Pourquoi le seroit-il ?

LE GOUST.

J'y trouve du solide.

ARLEQUIN.

Dans tout ce que je dis la morale préside.

LE GOUST *à part.*

Il est plaisant, il faut s'en réjouir.

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

LE GOUST.

Qu'on goûte à vous oüir
Une joie en tout point complette.

ARLEQUIN.

Hé bien, vous pouvez en jouir.

LE GOUST.

Je ne m'étonne pas que dans cette retraite,
La Critique vous ait sur le champ introduit.

ARLEQUIN.

Que me parlez-vous de Critique ?
Quoi, c'est elle qui m'a conduit....?

LE GOUST.

N'en doutez point.

ARLEQUIN.

La Fanatique !

Qu'en faites-vous ?

LE GOUST.

Son œil judicieux
Sçait distinguer le faux d'avec le vrai mérite

ARLEQUIN.

Je ne puis rester en ces lieux,
Seigneur, souffrez que je vous quitte.

LE GOUST.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Je suis son ennemi juré,
Elle me chercheroit ici quelque querelle;
Contre sa morsure cruelle
Il n'est point d'azyle assuré.

LE GOUST.

Je vous entends ; de quelques Comédies
Elle aura fait le malheureux succès.

ARLEQUIN.

Ses déloyales perfidies
De plus de mille ont causé le décès,
Et ne font grace, en leur fâcheux accès,
Qu'aux Operas, ou bien aux Tragédies.

LE GOUST.

Elle y devroit regarder de plus près.

ARLEQUIN.

Aussi pour me venger de sa jalouse rage,
Je me suis servi d'un moyen.

J'ai quitté le métier.

LE GOUST.

C'est vraiment grand dommage.

ARLEQUIN.

Mais pas trop grand ; car nous ne faisions rien.
Ma fortune étoit mince & frêle,
Nous nous tuyons envain à donner du nouveau ;
L'ingrat Public mépriſoit le cadeau,
Et nous tombions dru comme grêle.

LE GOUST.

Pourquoi receviez-vous des ouvrages douteux?
C'est à vous à juger de ce qu'ils doivent être.
Dans le fonds n'est-il pas honteux,
Que des Comédiens qui devroient s'y connoître ?...

ARLEQUIN.

Ce raiſonnement est piteux,
Il me feroit ſauter par la fenêtre.

LE GOUST.

Comment ?

ARLEQUIN.

Quoi, vous croyez que l'on puiſſe prévoir
Le véritable effet qu'une piéce doit faire ?

Que des Comédiens dans leur petit manoir,
Donnent un jugement qui puisse prévaloir
Sur celui d'un Public que le bon goût éclaire?

LE GOUST.

Que ne vous entend-il?

ARLEQUIN.

Bon, quand il m'entendroit,
En seroit-il plus bénévole?
Je l'ai flaté, loué mille fois dans mon rôle,
Il regardoit cela comme de droit:
Dans l'instant je lui semblois drôle,
Et puis il me sifloit dans le premier endroit.

LE GOUST.

L'injustice étoit trop criante.
Et que faites-vous à présent?

ARLEQUIN.

Moi, je bois, je ris, & je chante,
C'est un métier assez plaisant.

LE GOUST.

Et quels passe-tems sont les vôtres?

ARLEQUIN.

A table du soir au matin,
J'y jouis d'un heureux destin;
On ne m'y sifle point, & j'y sifle les autres.

LE GOUST.

Être toujours à table. ...

ARLEQUIN.

Où peut-on être mieux?

LE GOUST.

On doit se refuser aux plaisirs vicieux.

ARLEQUIN.

Le plaisir aux humains est un mal nécessaire.
Ce paradoxe est une vérité ;
Le plaisir est un mal, puisqu'il nous est contraire;
Mais puisqu'il fait notre félicité,
Ce mal devient pour nous une nécessité.

LE GOUST.

Votre morale est peu sevére.

ARLEQUIN.

L'humanité ne l'aime point amere.

LE GOUST.

Je veux pourtant vous donner à choisir
Dans tous les Arts qui sont sous ma puissance ;
Car l'homme est absorbé par un honteux loisir.

ARLEQUIN.

Bon, bon, le tems passe sans qu'on y pense ;
Bien souvent on le perd, en croyant l'employer.
Pourquoi donc prendre une peine inutile ?
On n'a qu'à demeurer tranquille,
On ne sçauroit se fourvoyer.

LE GOUST.

Voulez-vous être Peintre ?

ARLEQUIN.

Oh non, je vous assure;
Les pauvres gens, que je les plains!
En les louant, on les censure.
Il manqueroit à mes desseins
Le coloris de la nature,
Et la palette de Rubens.
Enfin tous ces ingrédiens
Me dégoutent de la Peinture.

LE GOUST.

C'est pourtant un Art merveilleux.
D'une amante éloignée il adouci l'absence;
Et les traits d'une aimable & juste ressemblance,
Consolent le cœur par les yeux.

ARLEQUIN.

La douleur par cet Art ne peut être adoucie.
Un portrait irrite le mal;
Car la beauté de la copie
Fait regretter l'original.

LE GOUST.

Aimeriez-vous mieux la musique?

ARLEQUIN.

Non, car ma voix n'est qu'un faucet:
Et d'ailleurs c'est un Art que personne ne sçait,
Et que tout le monde critique.

La musique n'est point mon fait.

LE GOUST.

Nos sens sont enyvrés des sons qu'elle procure ;
Elle exprime du cœur les divers mouvemens ;
Donne la vie à tous les sentimens,
Qu'on a reçus de la nature ;
Son harmonie & sa douceur
Font naître la tendresse, inspire la langueur ;
La beauté la plus insensible
Ne sçauroit échaper à ses impressions ;
Le charme d'une voix flexible,
Ouvre notre ame aux passions,

ARLEQUIN.

Seigneur, vous dites des merveilles ;
Mais chez moi la musique est toujours dans son tort ;
Une voix flatteuse mendort ;
Ou le trop grand tapage étourdit mes oreilles.

LE GOUST.

Je veux pourtant vous faire un heureux sort ;
Et je prétends payer votre visite.

ARLEQUIN.

Vous voilà bien embarrassé !
Que ne me donnez-vous quelque piéce d'élite,
Qui puisse du Public en fuite,
Faire pour nous un Public empressé ?

LE GOUST.

Mais vous avez quitté la Comédie.

ARLEQUIN.

Parsembleu, je la reprendrai.
Assurez-moi d'une piéce applaudie;
Sur le champ je reparoîtrai.

LE GOUST.

Vous demandez bien des affaires;
Une piéce applaudie!

ARLEQUIN.

A quoi bon ces misteres;
Le Dieu du Goût peut-il rester court sur ce point?

LE GOUST.

Le Dieu du Goût les juge, & n'en fait point.

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aise.
Votre district est curieux!
Vous pouvez donc trouver une chose mauvaise,
Sans avoir l'art de faire mieux?

LE GOUST.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Et moi je dis que pour se bien connoître
A ce qu'on blâme, ou ce qu'on veut louer,
Il y faut être passé maître,
Ou que l'on doit se faire baffouer.

LE GOUST.

On peut juger de tout même avec certitude,
Sans que l'on ait les régles pour garans.
Le bon goût est un don, & non pas une étude.

ARLEQUIN.

C'est donc le lot des ignorans ?
Je vous croyois enfant de la science,
Et nourri par l'expérience ;
Mais je viens de toucher l'écueil,
Je vous soutiens en conscience,
Enfant de la paresse & bercé par l'orgueil.

LE GOUST.

Ainsi paroît le Goût dans certains personnages.
Je suis très-satisfait de vos raisonnemens.
Oui, l'on doit mépriser le blâme ou les suffrages,
De ceux qui n'ont pour avantages,
Que beaucoup de respect pour tous leurs sentimens.
Lorsque l'on veut sur des ouvrages,
Hazarder quelques jugemens,
C'est sur l'étude & des principes sages,
Ou du moins sur les bons usages,
Qu'on doit jetter leurs fondemens.

ARLEQUIN.

Je suis très-satisfait de vos enseignemens.

LE GOUST.

Retournez à Paris, qu'un doux espoir vous guide,

Vous y verrez des nouveautés.

ARLEQUIN.

Chez nous ?

LE GOUST.

Assurément.

ARLEQUIN.

Vous me le promettez.

LE GOUST.

Oui.

ARLEQUIN.

Sera-ce du bon ?

LE GOUST.

Peut-être.

ARLEQUIN.

Ou du perfide.

LE GOUST.

Cela se pourroit bien.

ARLEQUIN.

Que vous m'inquiétez....

Prononcez donc.

LE GOUST.

Mes arrêts sont dictés,

Je ne suis que l'écho ; le Spectateur décide.

SCENE VII.

LE GOUST, LE FAUX GOUST.

LE FAUX GOUST *à la Cantonnade.*

Préparez-vous, dans un moment
On commencera cette fête.

LE GOUST.

Quel est le Cadeau qu'on m'apprête ?

LE FAUX GOUST *à la Cantonnade.*

Je veux au Dieu du Goût dans ce Temple charmant,
Faire voir un essai de vos talens aimables.

LE GOUUT.

Ah ! ah ! c'est mon réformateur.

LE FAUX GOUST *à la Cantonnade.*

Que vos pas séduisans, que vos chants admirables,
Signalent à l'envi votre Apprétiateur.
Méritez le suprême honneur,
D'être admis par mes soins dans ces lieux respectables,
Et de m'avoir pour protecteur.

LE GOUST.

Je n'en doute point, c'est lui-même.

LE FAUX GOUST.

Tout m'annonce le Dieu qui préside aux beaux Arts ;
Je le sens à la joie extrême
Que dans mon cœur répandent ses regards.
Embrassez-moi, Seigneur.

LE GOUST.

Un tel accueil m'étonne.

LE FAUX GOUST.

Ne soyez point surpris des doux transports
Où mon amitié s'abandonne ;
Je tiens à vous par de secrets ressorts,
Qui dans ce moment sont plus forts,
Que l'éclat qui vous environne.
Mais à propos d'éclat, pourquoi dans ce Palais,
Trouvai-je tout en sa forme ordinaire ?
Ces jours passés j'y vins exprès,
Pour l'arranger de toute autre maniere.

LE GOUST.

Vous auriez pû vous épargner les frais
D'un voyage peu nécessaire.

LE FAUX GOUST.

Je ne pouvois à l'Univers,
Rendre un plus signalé service.
Je l'ai fait revenir de cent mille travers
Où le jettoit un aveugle caprice.

Il admiroit avec stupidité,
Des choses dont j'ai peint la valeur intrinséque,
Et qu'il mépriséra dans la postérité.

LE GOUST.

Vous avez eu la charité
De réduire en brochure une bibliothéque;
C'est tout.

LE FAUX GOUST.

Et j'ai bien fait en vérité:
Il croyoit posséder des richesses immenses;
Mais il ne respectoit que des impertinences.
Ma raison a dû l'affranchir
De ce fratras d'extravagances:
L'en dépouiller, c'est l'enrichir.

LE GOUST.

Vous avez fait de fort belles prouesses;
Voilà le vrai traité du mépris des richesses.

LE FAUX GOUST.

Je n'offusque point ma raison
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.

LE GOUST.

C'est mal rimer.

LE FAUX GOUST.

Bon, bon, qu'importe?
Les traits de feu perdent tout leur éclat,
Quand un Auteur est assez fat,
Pour ralentir l'ardeur qui le transporte
En s'attachant à la rime en forçat;

L'expreſſion doit être la plus forte,
Lorſque la rime la combat.

LE GOUST.

Pour moi, je crois qu'en chaque choſe,
C'eſt la régle qui doit primer,
Et que l'on peut écrire en proſe,
Lorſque l'on ne veut point rimer.
* Ces Maîtres, qu'Apollon prit le ſoin de former,
N'ont mérité l'apotéoſe,
Dans la noble chaleur qui ſçut les animer,
Que par la rime exacte & l'art de s'exprimer.

LE FAUX GOUST.

Ces Maîtres, ſelon vous, n'ont point fait de bévues?

LE GOUST.

Elles me ſont preſqu'inconnues;
Songez que l'un des deux eſt l'Auteur de Cinna.

LE FAUX GOUST.

En même-tems celui de Surena.

LE GOUST.

Que de Britannicus ſon Emule eſt le Pere.

LE FAUX GOUST.

Il fit auſſi Bérénice, je croi.

LE GOUST.

Oui; ſans doute.

* *Montrant les Statues de Corneille & de Racine.*

LE FAUX GOUST.

Il me désespere!
De certaine prévention
Vous me paroissez susceptible;
Songez qu'il n'est guéres possible
De louer sans restriction;
Et que trop d'adulation
A tout Ecrivain est nuisible:
Faites-y quelque attention.

LE GOUST.

Pour les Auteurs vivans, votre réflexion
Me paroîtroit assez plausible;
Mais ceux qu'on voit en ce séjour,
Doivent y recueillir sans aucune amertume
Les fruits que leur sçavante plume
Leur cultivoient, quand ils voyoient le jour.
Notre respect est légitime,
Pour tout Poëte révéré,
Eût-il même souvent erré;
Ce qu'il fit de mauvais, n'ôte rien à l'estime
Qu'on doit à l'homme consacré.

LE FAUX GOUST.

Quand le coupable est mort, vous pardonnez le crime:
Pourquoi faut-il que les vivans
Soient plus sujets à la censure?

LE GOUST.

Pour les rendre humbles & sçavans,

Et les faire passer à la race future.

LE FAUX GOUST.

Est-ce en les chicanant qu'on les y conduira ?
Un tel discours m'outre & m'irrite.
Un habile homme paroîtra,
A peine pourra-t-on concevoir son mérite ;
Et cependant on le critiquera !
Du respect, du respect pour ces fameux génies,
Que la nature à peine en un siécle produit.
Critiques, qui niez leurs clartés infinies,
C'est vouloir vous priver du soleil qui vous luit.

LE GOUST.

Vous venez vous-même de dire
Qu'il faut louer modestement,
Que l'adulation peut nuire.

LE FAUX GOUST.

Oui, de certains sujets qu'il faut encore instruire ;
Mais il en est qu'on doit louer aveuglément,
Qui ne tiennent jamais que des routes certaines,
Quoiqu'ils volent toujours au-dessus du commun.

LE GOUST.

Ils sont rares.

LE FAUX GOUST.

Vraiment, ce sont des Phénoménes.

LE GOUST.

Avouez-le entre nous, vous n'en connoissez qu'un?

LE FAUX GOUST.

Sans que là-dessus je m'explique,
On ne respecte point ces demi-Dieux mortels.
L'envie au regard Fanatique;
Souille & renverse leurs Autels;
Font-ils un Livre, on le critique.
Ces Parodistes éternels,
Dont je voudrois exterminer la clique,
Portent les coups les plus cruels
Aux endroits les plus beaux d'un Sujet Dramatique;
Et ce même Public facile à s'égarer,
Après avoir donné des larmes
A ces endroits qu'il devroit révérer,
A rire à leurs dépens, trouve les mêmes charmes,
Qu'il trouvoit à les admirer.

LE GOUST.

Prétendez-vous que le Public révére
Une vaine & folle chimere,
Qu'il ira voir pour s'amuser,
Et qu'il s'en fasse une importante affaire;

Lorsque l'illusion cesse de l'abuser ?

LE FAUX GOUST.

Vous voulez en vain l'excuser.

* Vous avez donc toujours ces femmes !

LE GOUST.

Vraiment, Seigneur, n'en doutez pas.
Mon Temple est le séjour des Dames ;
Et ce sexe charmant doit enchanter nos ames ;
Par son esprit, comme par ses appas.
Celles que vous voyez, de la noble élégance,
Des tours choisis & du stile épuré,
Ont poussé l'art à son dernier dégré ;
Ce sont les Muses de la France.

LE FAUX GOUST.

C'est fort bien fait ; mais je ne vois
Aucun Auteur vivant, pourquoi donc, je vous prie ?

LE GOUST.

Non, c'est ma politique, & je fais bien, je croi.
Les bons Auteurs vivans ont de la modestie,
Et les mauvais condamneroient mon choix.
Vous regardez avec plaisir Moliere.

LE FAUX GOUST.

Ce plaisir va jusqu'au transport ;
Vous conviendrez pourtant qu'il eut un peu tort,

* *Il regarde les Statues des Femmes Illustres.*

Et qu'il donna dans l'esprit populaire.

LE GOUST.

Il eut ses raisons pour le faire,
Il falloit quelquefois grimacer de son tems;
Et ce grand homme a rempli tout l'espace
Du comique burlesque, aux plus nobles accens.

LE FAUX GOUST.

Mais votre Rabelais que vous mettez en face,
Quel rang a-t-il sur le Parnasse?

LE GOUST.

Il me réjouit fort dans de certains instans;
A lui seul appartient une façon d'écrire,
Qui doit avoir son prix à part.
Divers chemins ici peuvent conduire,
Chez lui le singulier est chef d'œuvre de l'art.

LE FAUX GOUST.

Vous lui tenez grand compte de la peine
Qu'il s'est donnée à nous paroître obscur;
Quoi, son style diffus & dur?...

LE GOUST.

Consolez-vous en voyant La Fontaine.

LE FAUX GOUST.

S'il étoit un peu plus succinct,
J'aimerois assez son instinct.

LE GOUST.

Son instinct! quelle frénésie!
C'est donc ainsi que vous traitez
Les graces de la Poësie,

Et ſes plus naïves beautés ?

LE FAUX GOUST.

Ici Marot! oh la doze eſt trop forte ;
Et je ne ſçaurois y tenir.

LE GOUST.

Quelle fureur contre lui vous tranſporte ?

LE FAUX GOUST.

Son éloge doit le ternir.
» Ami Marot, l'honneur de mon pupitre ;
» Mon premier maître, acceptez cette
Epître.

LE GOUST.

Mais par un grand eſprit cet éloge fut fait.

LE FAUX GOUST.

Oh, je ne conviens pas du fait ;
Mais terminons cette diſpute.
Je viens ici vous régaler,
Et de ſujets qu'on ne peut égaler ;
Mon attention vous recrute :
En danſes, en chanſons ils vont ſe ſignaler.
Je ne croi pas que le Goût les rebute ;
Car imaginez-vous qu'on ſe connoît à tout ;
Muſique, Danſe, Architecture,
Algébre, Sculpture, Peinture,
Tout dans mon cerveau ſe réſout.
Il n'eſt rien dont je ne me pique,
Lyrique, Dramatique, Epique,
Proſe, Vers, Hébreu, Grec Latin ;
Hiſtoire, Fable, Politique,

Et

Et Physique & Métaphysique.

LE GOUST.

Oh vos talens n'ont point de fin.

LE FAUX GOUST.

Pour un seul moment je vous quitte,
Et je reviens avec mes gens d'élite.

Examinant l'Autel.

Virgile, Homere, Horace, Anacreon;
Mais vraiment vous parez votre autel à merveilles,
Et ce Temple est un Pantheon.

LE GOUST.

Je savoure à longs traits leurs précieuses veilles.

LE FAUX GOUST.

Mais il leur étoit bien aisé
De faire d'excellens Ouvrages.
Ces Messieurs dans l'esprit, les premiers ont puisé;
Leur falloit-il de plus grands avantages?
Ils se sont emparés du bon & du nouveau,
N'ont point voulu ce qui nous reste:
Par conséquent, ce qu'ils ont fait de beau,
Aux Auteurs d'aprésent est un vol manifeste.

SCENE VIII.

LE GOUST, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

EH bien, Seigneur, vous ne vous plaindrez pas,
Je vous ai procuré fort bonne compagnie ;
Et si d'en voir encore vous avez quelque envie,
Je vais chercher des gens que j'ai laissé là bas.

LE GOUST.

Renvoyez-les ; car je vous certifie
Que je ne fus jamais si las.

LA CRITIQUE.

Mais des honneurs les plus insignes,
Ces aspirans se croyent dignes ;
En vain mes discours rebutans,
De ce Palais ont voulu les exclure,
Ils appellent de ma censure,
Et d'eux-mêmes sont très-contens.

LE GOUST.

Je le croi bien.

LA CRITIQUE.

Le Peintre est un Apelle,
Le Musicien, un Lulli,
Mais le Poëte seul ne ressemble qu'à lui.

LE GOUST.

Et l'Historien est fidéle.
Défaites-moi de ces importuns-là.

LA CRITIQUE.

Je vais leur réciter la Fable que voilà.

FABLE.

La Bonne Opinion.

Le souverain des Dieux aux premiers ans du monde,
Pour rendre les mortels fortunés & contens,
Produisit d'une main féconde,
Et les vertus & les talens.
Pour les chercher, chacun court & s'empresse;
Le sçavoir, le bon goût, l'esprit, & la finesse.
Des premiers arrivés furent bientôt la part;
Tous les autres humains vinrent un peu trop tard,
Il ne restoit plus rien; mais pour les satisfaire,
Jupiter leur donna la bonne opinion.
Tous se crurent parfaits, tous crurent sçavoir plaire:
Cette heureuse présomption
Les dédommagea du contraire.

LE GOUST.

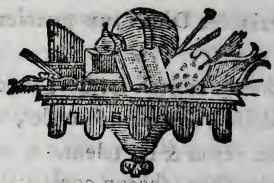
Cette fable est plaisante & faite pour nos gens.

LA CRITIQUE.

Mais du moins recevez les danses & les chants
Que le Faux Goût a pris soin de conduire.
Entreront-ils ?

LE GOUST.

Oui, j'y consens,
Pourvû qu'ils puissent faire rire.



DIVERTISSEMENT.

LE FAUX GOUST *chante.*

DEs talens admirés, faisons voir le modelle ;
N'imitons point l'antiquité,
Animons-nous d'une audace nouvelle.
Filles de la vivacité,
Banissons de nos jeux la langueur éternelle,
De la froide simplicité.

Que la Musique soit bruyante,
Que la Chanteuse triomphante,
Eleve sa voix en éclats,
Et que la Danseuse brillante,
Fuyant la Grace non-chalante,
Etonne par des entrechats.

On danse.

DUO.

QUE chacun suive son idée,
Le goût est au-dessus des loix.
Que par ses mouvemens, la raison soit guidée.
A ce qui lui déplaît, il refuse sa voix ;
Il approuve ou blâme à son choix,
Et sans réflexion la palme est accordée.
Un moment établit ses droits.

On danse.

VAUDEVILLE.

LA CRITIQUE.

QU'UN Rimeur s'encourage
A produire un ouvrage
Qui brille dans Paris,
C'est mon avis.
Mais quand la piéce est faite,
La trouver imparfaite,
La chicaner en tout,
Voilà mon Goût.

LE PETIT MAISTRE.

Que l'Homme de Finance,
Près de Fanchon dépense,
Pour vaincre ses mépris,
C'est mon avis.
Dès qu'il sort de chez elle,
Aller trouver la belle,
Qui me préfere à tout,
Voilà mon Goût.

LA JEUNE FILLE.

Qu'un tendre Amant s'empresse
A montrer la tendresse
Dont son cœur est épris,
C'est mon avis.
Mais que son feu s'augmente,
Quand sa flâme constante,
A la fin nous résout,
Voilà mon Gout.

LE SUISSE.

Que le Confise aimable,
Toûchours riant à table,
Chante avec ses amis,
C'est mon afis.
Mais quand ché pris séance,
Sablir à toute outrance,
Voilà mon Goût.

ARLEQUIN.

Qu'aux Faubourgs le Parterre
Faſſe aux hnmains la guerre,
Qu'ils ne ſoient point ſuivis,
C'eſt mon avis.
Que chez nous plus traitable,
le Public favorable
Vienne en foule au mois d'Août;
Voilà mon goût.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Le Temple du Goût*, *Comédie en un Acte*, *avec un Divertiſſement*. Suite du Nouveau Théâtre Italien. A Paris ce 18 Juillet 1733.

Signé, DANCHET.

LE BOUQUET, COMEDIE.

LE BOUQUET,

COMEDIE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaire du Roi le 12 Août 1733.

A PARIS,
Chez BRIASSON, Libraire.

ACTEURS.

JACINTE.

FLORISE.

VIOLETTE, suivante de Jacinte.

ROSIMOND, Amant de Florise

MUGUET, Amant de Jacinte.

TRICOLOR, Valet de Muguet.

La Scene est dans un jardin, dans la Ville d'Hieres.

LE BOUQUET.

SCENE PREMIERE.

ROSIMOND, MUGUET.

ROSIMOND.

OUI, j'aurois sujet de m'en plaindre,
Oublier ainsi vos amis !
Mais cela n'est pas bien, & je m'étois promis
Qu'en arrivant, sans vous contraindre,
Vous seriez descendu d'abord à mon logis.

MUGUET.

Tu parles juste & j'en rougis ;
Mais de t'incommoder ne devois-je pas craindre ?

ROSIMOND.

Non, l'on doit agir sans façon ;
Quand on est sûr d'une amitié sincere.

Il n'eut pas été néceſſaire
De vous en faire la leçon,
Si ma Maiſon eût eu de quoi vous plaire
Quoi depuis quinze jours dans ces lieux arrivé
Vous refuſiez de m'en inſtruire ?
Si le hazard n'avoit ſçu me conduire
Dans ce jardin public où je vous ai trouvé.

MUGUET.

Oui, mon cher Roſimond, ta plainte eſt équitable ;
J'ai tort, je me défendrois mal ;
Ma négligence eſt condamnable.
Mais toûjours occupé d'un objet adorable
Depuis mon arrivée en ce païs fatal
Je pourrois ſembler excuſable :
Il eſt permis d'être déraiſonnable
Quand on reſſent un amour ſans égal.

ROSIMOND.

Toujours coquet, toujours volage,
Le premier objet que tu vois
D'abord t'engage :
Tu promets un fidel hommage,
Mais ta flâme au bout de trois mois
Eſt aux abois.

MUGUET.

Juſqu'à préſent j'ai penſé de la ſorte,
Je n'en ſçaurois diſconvenir.
A la fidélité vainement je m'exhorte,
Aucun objet ne peut me retenir,

Et ce n'eſt point par fantaiſie
Qu'à la beauté que j'ai choiſie
Bientôt je deviens inconſtant.
Je crois devoir aimer tout le tems de ma vie ;
Quand mon amour en eſt à ſon premier inſtant ;
De changer je n'ai nulle envie.
Mais lorſqu'un autre offre à mes yeux
Mille fois plus de charmes,
Il faut rendre les armes ;
Et ſans être capricieux
Je quitte le bien pour le mieux.

ROSIMOND.

En vain ton éloquente adreſſe
Cherche à juſtifier trop de legereté ;
L'eſprit, les graces, la beauté
N'ont rien dont ton cœur s'intéreſſe ;
Et ton génie eſt ſeulement flaté
Des charmes de la nouveauté.
Quand un objet pour qui l'amour nous preſſe
Répond à nos déſirs d'une égale tendreſſe,
Rien ne doit terminer un tel engagement.
L'inconſtance de la Maîtreſſe
Devroit à peine de l'Amant
Autoriſer le changement.

MUGUET.

Et trouve-t on jamais cette union parfaite ?
Depuis long-tems je la ſouhaite :
Et quand mon cœur changeoit c'étoit pour la chercher.

Mais le volage a fait retraite,
Et je me suis laissé toucher
Tout de bon.

ROSIMOND.

Tout de bon?

MUGUET.

Oui! je te le répete;
Rien ne pourra me détacher
D'une personne aussi parfaite.

ROSIMOND.

En est tu bien certain?

MUGUET.

Rien n'est plus assuré.
Dans ce jardin sur le soir attiré
Plutôt pour prendre l'air que pour chercher fortune,
En ce même bosquet mon cœur s'est égaré.
L'amour offre à mes yeux une charmante brune
D'un maintien gracieux, noble, & point apprêté;
Dont la taille est peu commune,
L'esprit & le discours d'une vivacité
Qui ne tient point de la prolixité.
Dont la pétulance importune
L'air le plus engageant que puisse avoir aucune
Soutenu de pudeur & de sévérité.
Qui n'en feroit point enchanté?

ROSIMOND.

Elle aura désormais ton ame toute entiere;

Et d'être amant constant tu formes le projet.

MUGUET.

Si j'avois vû celle-ci la premiere
Je n'aurois point cherché l'amour d'un autre objet.

ROSIMOND.

Répont-elle aux transports que sa beauté t'inspire ?

MUGUET.

Je ne crois pas déplaire; Au moins depuis deux jours
L'amour perce à travers ses modestes détours.
Et je pense qu'elle soupire
Pour le bien où mon cœur aspire.
Je lui dis hier au soir que je m'étois promis
De lui donner un Bouquet pour sa fête :
Un petit scrupule l'arrête,
Mais cependant elle me l'a permis.

ROSIMOND.

L'esprit rempli de ta conquête
L'on peut te pardonner d'oublier tes amis.

SCENE II.

MUGUET, ROSIMOND, TRICOLOR.

MUGUET.

AH voici Tricolor.

TRICOLOR.

Peste des Bouquetieres
Et des Bouquets de la Ville d'Hieres;
Leurs trop vives odeurs m'ont presque assassiné.
Avec elles j'ai raisonné
Afin que de ces fleurs le galant assemblage,
De l'objet pour lequel vous l'avez destiné,
Méritât le charmant suffrage
Et vous serez je crois satisfait de l'outrage.

ROSIMOND.

Ce bouquet est fort bien construit.

TRICOLOR

Il ne sera pas impossible
Que nos fleurs ne portent du fruit,
Et ce seroit avoir un cœur bien insensible
Que de ne pas goûter celle-ci qui reluit

ROSIMOND.

Ah! c'est un Papillon, n'est-il pas simbolique?

MUGUET.

Non, non, d'être fidéle à présent, je me pique,

Je ne changerai plus.

ROSIMOND.

Tu ne te plaindras pas
Davoir pris goût à la constance.
J'aime depuis trois ans un objet plein d'apas
Et je vais au plutôt avoir la récompense
D'une telle persévérance.

MUGUET.

On t'a fait long-tems soupirer.

ROSIMOND.

Dès demain je m'unis à la beauté que j'aime,
Rien ne peut plus nous séparer.
Et sans présumer trop j'ai tout lieu d'esperer
Qu'après trois ans entiers d'une tendresse extrême.
Elle pourra toujours penser de même.

MUGUET.

Je suis charmé de ton bonheur,
Que le mien n'est-il aussi proche !
Car je veux épouser, j'aime suivant l'honneur,
Et ma tendresse est sans reproche.

TRICOLOR.

Oui, nous épouserons, à moins d'une anicroche.

MUGUET.

Mais c'est trop long-tems retarder
Tu sçais bien ce qu'il faut lui dire ?

TRICOLOR.

Ce sont discours communs & je puis hazarder ;

En lui peignant votre délire,
D'ajouter de mon crû de quoi la faire rire
Et d'orner votre compliment :
J'aime à mener à l'amour gayement.

MUGUET.

De ton mieux fais cette ambassade ;
Nous d'un autre côté cherchons la promenade.

ROSIMOND.

Pardonne Chevalier si je te quitte ainsi,
Mais enfin j'ai promis d'attendre.....

MUGUET.

L'objet qui te met en souci ?

ROSIMOND.

Dans cette allée on doit se rendre.

MUGUET.

Dans cette allée on doit se rendre aussi.
Attens là-bas : je vais attendre ici
Trop heureux le premier que l'amour va surprendre.

SCENE III.

TRICOLOR, *seul.*

MOn maître pour le coup est vraiment amoureux.
Je suis charmé de cette conjoncture
Car j'ai de mon côté ressenti quelques feux
Pour une aimable créature.

Qui ſert Jacinte & la ſuit en tous lieux,
Et je vais faire de mon mieux
Pour mener à bien l'avanture.

SCENE IV.

MUGUET, TRICOLOR, VIOLETTE

MUGUET.

EH bon jour ma chere Enfant,
Comment ſe porte Jacinte?

TRICOLOR.

Bon jour minois triom, hant
Dont mon cœur reſſent l'atteinte.

VIOLETTE.

Jacinte vient de ſe lever
Et ſe porte fort bien. Toi demeure tranquile.

TRICOLOR.

Tu me croirois imbécile
Si, te voyant arriver,
Ma flâme étoit plus docile.

MUGUET.

J'eſpere en ce jardin la voir & lui parler.

VIOLETTE.

Elle y ſera bientôt.

TRICOLOR.

Avant que la nuit vienne
Jeſpere que ton cœur voudra capituler.

MUGUET.

Crois-tu que son ardeur soit égale à la mienne?

TRICOLOR.

Crois-tu que mon amour obtienne
Ce qu'il va te demander?

VIOLETTE.

Je ne puis rien accorder.

MUGUET.

Tu connois mon amour.

TRICOLOR.

Tu sçais que je soupire.

MUGUET *à Tricolor.*

Laisse-moi donc parler.

TRICOLOR.

Monsieur, laissez-moi dire;
Je parle positivement
A la personne que j'aime.
Vous verrez dans un moment
Celle pour qui l'amour vous a blessé de même;
Et vous pourrez alors jazer tranquilement.

MUGUET.

Me donnes-tu quelque espérance?
Crois-tu que cet amour, dont je suis occupé,
Soit vû par ta Maîtresse sans indifférence?
Et ne me suis-je point trompé
Quand j'ai crû voir quelque aparence
Qu'au même trait son cœur n'étoit point échapé?

VIOLETTE.

Vous en demandez trop, ma Maîtresse est sensée.
En dix ou douze jours par vos galans propos
Avez-vous crû chez elle établir la pensée
D'avoir troublé votre repos.
Il faut long-tems être fidelle
Avant que de persuader.

TRICOLOR.

Mais depuis quinze jours mon Maître n'aime qu'elle,
Qu'a-t'elle encore à demander ?

VIOLETTE.

Elle a grand tort l'époque est ancienne.

MUGUET.

Non, jamais la plus vive ardeur
Ne peut être égale à la mienne,
Et j'aime en quinze jours avec plus de chaleur
Qu'un autre en quinze mois : oui qu'elle se souvienne
Du progrès qu'a fait mon amour,
Depuis qu'en ce Jardin elle veut chaque jour
Permettre que je l'entretienne.

VIOLETTE.

Quand l'amour naît si promptement,
Quand si-tôt il devient extrême,
On voit assez communément
Que venu rapidement
Il s'en retourne de même.

MUGUET.

Le mien ne finira jamais.

VIOLETTE.

Soit, qu'il éclate désormais !
Comme il a fait jusqu'à cette heure,
Et dans deux ou trois ans, Monsieur, je vous promets
Que l'on y répondra.

MUGUET.

Veut-elle que je meure
De me faire languir ainsi ?

TRICOLOR.

S'il faut qu'à soupirer si long-tems on demeure ;
Pour être de son sort plainement éclairci,
Monsieur, quittons ce païs-ci.

MUGUET.

Mais n'es-tu pas ridicule
Dans tes propositions ?
Quand plus de quinze jours une belle recule
A nous faire juger de ses intentions,
Ce n'est pas qu'elle dissimule,
C'est qu'elle rit de nos afflictions,
Et de nous tourmenter ne se fait point scrupule.
L'amour naît au premier régard ;
Fils du caprice & du hazard,
Un seul instant suffit à sa naissance ;
Le même instant établit sa puissance,
Il ne souffre point de retard :
Et si-tôt qu'il éclate ; il veut sa récompense.

VIOLETTE.

Peut-être mieux que moi la ferez-vous parler ;
C'eſt à vous de preſſer un aveu plein de charmes.
Pour engager un cœur à moins diſſimuler
Les diſcours de l'amant ſont les plus fortes armes.

TRICOLOR.

Monſieur, la Dame vient à nous.

MUGUET.

Pour rendre ce Bouquet je te laiſſe avec elle.

TRICOLOR.

Partez, quand Tricolor s'intéreſſe pour vous
Ne craignez pas de la trouver cruelle,
Elle approche, je l'apperçois,
Préparons notre Réthorique.

SCENE V.

TRICOLOR, JACINTE, VIOLETTE.

JACINTE.

Est-ce Tricolor que je vois ?

TRICOLOR.

Mon Maître, dont l'eſprit tous les jours s'allambique,
Pour vous marquer juſqu'à quel point

Votre rare beauté le pique,
Par ma bouche aujourd'hui s'explique.
Droit au cœur Cupidon le point
Et sa flamme, autrefois & banale & publique,
Pour toute autre ne brille point :
A tout le Sexe il fait la nique ;
A vous aimer seule il s'applique :
En un mot de la part du Chevalier Muguet
Je vous apporte ce Bouquet.

JACINTE.

Le compliment est neuf.

VIOLETTE.

La chute magnifique.

TRICOLOR.

Ne faites point tant la caustique,
Le naturel toujours veut être rabillé.
Et le style un peu tortillé
Par les plus beaux esprits aujourd'hui se pratique.

JACINTE.

Tu pourras dire au Chevalier
Que je reçois avec bien de la joie
Les fleurs qu'il vient de m'envoyer ;
Il dit qu'il m'aime, il veut que je le croie,
Et je souhaiterois de pouvoir m'y fier.
Prends ce que je te donne.

TRICOLOR.

Une telle réponſe
S'adreſſe à moi ſans contredit.
Vous pour qui l'amour m'interdit,
Beaux yeux plus piquants que la ronce,
Me ferez-vous long-tems ſoupirer à crédit.

VIOLETTE.

Nous verrons quelque jour.

TRICOLOR.

Tu ſerois bien honnête,
Lorſqu'un ſi grand bonheur pour mon Maître s'aprête,
Si tu voulois ſur moi le faire réjaillir.

JACINTE.

Au milieu de ces fleurs je vois quelqu'autre choſe.

TRICOLOR.

C'eſt quelque Diamant que l'on vient de cueillir,
Cela brille mieux qu'une roſe.

JACINTE.

Je ne ſçaurois les accepter,
Et des préſens de cette conſéquence,
Loin de me plaire, ont lieu de m'inſulter.

TRICOLOR.

Etouffez cette répugnance,
Mon Maître que l'himen peut chez vous arrêter
Et qui vous aime en conſcience

N'a pas crû que votre prudence
Sur le prix des bijoux voulût s'inquiéter.

JACINTE.

Notre union n'eſt pas encor certaine,
De mon pere il faut m'obtenir.

VIOLETTE.

De ſon conſentement ne ſoyez point en peine,
Vous êtes tous les deux dignes de vous unir,
Votre crainte me paroît vaine.

JACINTE.

L'amour du Chevalier eſt-il bien avéré,
Dois-je croire aux tranſports qu'il fait ici paroître ?

VIOLETTE.

Plus d'une fois je l'ai conſidéré,
En amour je crois me connoître,
Et celui de Muguet me paroît bien ancré.

TRICOLOR.

L'on ne ſentit jamais une flamme pareille.
Votre nom dans ſa bouche, au matin il s'éveille ;
Dans ce jardin tout le jour il vous ſuit.
Il penſe à vous toute la nuit,
A moins qu'il ne ſommeille.

JACINTE.

Eh bien c'eſt donc à lui de me perſuader
Que ſon ardeur eſt légitime :
Dès ce jour à mon Pere il faut me demander
S'il veut mériter mon eſtime.

TRICOLOR.

Il le fera.

JACINTE.

Pour ne rien hasarder
Il faut d'abord que je le voye,
Mon Pere consent avec joye
A tout ce qu'un Cousin veut lui recommander.
Et c'est à ce Cousin qu'il faut me demander.

VIOLETEE.

Mais du Bouquet qu'il vous envoye
Que faut-il faire ? on pourroit le garder.

JACINTE.

A ce prix j'y consens. Un Rival redoutable,
Noble, vertueux, riche, aimable,
En vain s'oppose au Chevalier,
S'il m'aime, en sa faveur je puis tout oublier.

TRICOLOR.

Que mon Maître est heureux !

JACINTE *bas à Violette.*

Ecoute Violette :
Si mon Pere voit ce présent
Il en aura l'ame inquiéte,
Chez Florise dès à présent
Porte-le de ma part, & dis, que je souhaite,
Qu'elle-même au logis vienne me le donner
Pour ne laisser rien soupçonner.

VIOLETTE.

J'y cours.

JACINTE.

En ce jardin que ton Maître paroiſſe,

TRICOLOR.

Ne doutez pas qu'il ne s'empreſſe
A voler bientôt ſur vos pas.
Il ſe promene ici rempli de ſa tendreſſe,
Et n'oſe ſans votre ordre aborder vos appas;
C'eſt un amant plein de délicateſſe.

SCENE VI.

TBICOLOR *ſeul.*

IL faut avouer qu'un plumet
Eſt d'un grand poids chez une belle :
Il ſe fait remarquer, il éclate, il promet,
Tout céde à ſon abord, l'ame la plus rebelle
A ſa fierté vainement s'en remet.
Veut-elle fuir ? ſa pente naturelle,
La ramene au galant dont l'aſpect la ſoumet.

SCENE VII.

TRICOLOR, ROSIMOND.

TRICOLOR.

MAis voici Rosimond, Monsieur je vous supplie
Mon Maître est-il ici ?

ROSIMOND.

Non, mais il va venir.

TRICOLOR.

Notre affaire est prête à finir.
Et l'on nous aime à la folie.

ROSIMOND.

Je suis charmé de voir son attente remplie ;
Mais crois tu que Muguet soit vivement épris ?

TRICOLOR.

Il n'aima jamais d'avantage,
Et son cœur est diablement pris,
Puisqu'il parle de mariage.

ROSIMOND.

Mais que t'a-t'elle dit ?

TRICOLOR.

Cent choses à la fois,
Qui m'embarassent la mémoire.
Elle étoit prête à faire un choix ;
Mais nous remporterons la victoire.

Le Pere y donnera ſa voix
Et nous avons tout lieu de croire
Que l'Officier aura la gloire
De l'emporter ſur le Bourgeois.
Mon Maître eſt là-bas, je le vois
Et vais lui conter ſon hiſtoire.

SCENE VIII.

ROSIMOND.

Muguet aſſurément a trouvé dans ſa belle
D'heureuſes diſpoſitions :
En trois jours ſe faire aimer d'elle
Juſqu'au point d'accepter ſes propoſitions !
Une pareille complaiſance
Ne m'en fait pas bien augurer,
Oui cette fille a trop d'impatience,
Lorſque d'un vrai bonheur on veut nous aſſurer
Belles, il faut pour nous le procurer
Qu'il devienne le fruit de la perſévérance;
Ce n'eſt qu'à votre réſiſtance
Que nous devons le meſurer.
C'eſt ce qu'avec tant d'art ma charmante Maîtreſſe
M'a fait apprendre à ſes genoux.

L'art en amour devient délicateſſe
Lorſqu'il rend les plaiſirs plus doux.

SCENE IX.

ROSIMOND, FLORISE.

FLORISE.

ROſimond vous voici, la rencontre eſt heureuſe !
Celui que le premier je trouve ce matin
C'eſt vous par qui l'himen couronne le deſtin,
D'une flamme à mon cœur dès long-tems précieuſe.

ROSIMOND.

Oui, l'himen aujourd'hui va reſſerrer les nœuds,
Que l'amour ſeul ne pourroit rendre heureux.
Je vais donc poſſeder la charmante Floriſe.....
Que vois-je ! ce Bouquet fatal
Orne ſon ſein, Dieux, quelle eſt ma ſurpriſe !
Muguet ſeroit-il mon Rival ?

FLORISE.

Vous me ſemblez rêveur, des nœuds de l'himenée.
Craignez-vous de ſubir les loix ?

Lorsqu'on s'engage pour son choix
Doit-on de ce lien redouter la journée ?

ROSIMOND.

Les fleurs, le papillon, le ruban m'en assure ;
Oui, c'est lui je le reconnois.
Quoi ! Florise seroit parjure ?
Puis-je en douter quand je le vois ?

FLORISE.

A la sombre froideur que vous cause ma vûe ;
J'aurois assez lieu de douter
Que mon arrivée imprévûe
Eut le bonheur de vous flatter ;
Ici quelqu'autre est attendue
Et je ne dois pas y rester.

ROSIMOND.

Le trait est admirable ! il faut que je l'avoue ;
La finesse d'un pareil tour,
En vérité mérite qu'on le loue.
Ah, Sexe dangéreux, faudra-t'il que l'amour
De nos cœurs par les tiens incessamment se joue !

FLORISE.

Comment.

ROSIMOND.

Oui, là voilà, j'aurai tort & je crains
Que pour convaincre une volage
Du nouvel amour qui l'engage,
Je ne puisse prouver par des signes certains
A quel point l'ingrate m'outrage.

FLORISE.

Je ne ſçai que penſer ?

ROSIMOND.

Mais non, ne croyez pas
Que d'une amante ſi perfide
Je puiſſe regretter le cœur ni les appas.
Livrez-vous ſans ſcrupule au penchant qui vous guide,
Ne craignez point mon déſeſpoir
Sur moi l'amour n'a de pouvoir
Qu'autant que ſur l'eſtime il fonde ſon empire.
L'eſtime de l'amour m'avoit fait un devoir,
Elle ceſſe, l'amour expire.

FLORISE.

Je n'examine point d'où naiſſent ces tranſports;
Quel qu'en ſoit le motif, il attaque ma gloire
Et les plus ſinceres remords
N'en effaceroient pas l'outrageante mémoire.
S'ils ſont le fruit de quelques vains rapports,
C'eſt m'offenſer que de les croire ;
Mais je ne doute point que d'un noir changement
Ils ne couvrent la perfidie ;
Et ce lâche déguiſement
Me cache au moins une ardeur attiédie.
Pourquoi chercher un prétexte honteux?
Portez ailleurs un cœur dont vous êtes le maître
Sans outrager un amour malheureux

Que tant de soins, que j'ai cru généreux,
Et vos soupirs avoient fait naître.
Je vous ai trop appris, ingrat, à me connoître
Pour que vous doutiez de mes feux;
Mais ce trait vient de les éteindre.
Je vois ton changement avec tranquillité.
Et de ton infidélité,
Moins que de tes mépris j'ai sujet de me plaindre :
L'une est le fruit de ta légereté
Et ne peut outrager que ma foible beauté;
Mais les autres viennent d'enfraindre
les loix de l'estime, & de la probité.

SCENE X.

ROSIMOND.

AH la perfide ! Elle se dit constante
Et paroît même l'être à son air ingénu:
Malgré l'esprit justement prévenu
Le cœur penchoit à la croire innocente;
Et je le sentois retenu
Par l'attrait séduisant d'une flamme apparente;
Mais le sien m'est enfin connu.
L'illusion est impuissante,
Elle me quitte après tant de sermens

Mon

Mon rival en deux jours a détruit dans ſon ame
Les favorables ſentimens,
Qu'après un amour de trois ans
Y recueilloit ma vive flamme.
Ah! ce n'eſt point la date d'un long-tems
Qui vous aſſûre d'une femme,
Et le caprice ſeul, régle ſes mouvemens.

SCENE XI.

ROSIMOND, MUGUET, TRICOLOR.

MUGUET.

TU vois, ami, le plus content des hommes,
On flate ma tendreſſe, on approuve mes feux.
Il faut avouer, dans le ſiécle où nous ſommes
Les amans ſont bientôt heureux.
J'avois un Rival redoutable:
Spirituel, bienfait & riche au par-deſſus,
Mais mon étoile favorable
Obſcurcit toutes ſes vertus.
Prens part à mon bonheur extrême:
L'amour, comme les miens, va combler tes déſirs:
Que chacun ſoit heureux dans un autre lui-même,

Et que notre amitié redouble nos plaisirs;

ROSIMOND.

Morbleu!

MUGUET.

Qu'as-tu mon cher?

ROSIMOND.

J'enrage.

MUGUET.

A propos, Rosimond, à quand ton mariage?
Par ma foi je voudrois que dans le même jour
Nous entrassions dans ce doux esclavage.
Oui.... que tous deux ensemble au Dieu d'Amour
Nous rendissions un tendre hommage.

ROSIMOND.

Je ne suis pas pressé.

TRICOLOR.

Je pourrois bien aussi,
Pour mieux embellir cette fête,
Au même char attacher ma conquête:
Le coup d'œil seroit beau.

MUGUET.

D'où te vient ce souci?

TRICOLOR.

A recevoir ma main mon adorable est prête,
Je puis avec vous....

MUGUET.

Qu'est ceci
Et que dois-je augurer de ce regard farouche?

Rosimond ne me cache rien,
Je prens part à ce qui te touche,
Parle.... quel malheur?

ROSIMOND.

Ouf.

MUGUET.

Hé bien?

ROSIMOND.

Le croirois-tu, la beauté qui t'engage
L'objet de tes désirs, de tes vœux empressez...

MUGUET.

Achève

ROSIMOND.

N'est qu'une volage.

MUGUET.

Eh mais. Je le crois assez.

TRICOLOR.

Quand du grand monde on a l'usage
On croit tout.

ROSIMOND.

Et bien plus, c'est ton ami, c'est moi
Que l'ingrate assasine en me manquant de foi

MUGUET.

Ne railles-tu point?

ROSIMOND.

Non.

MUGUET.

La chose est fort plaisante.

TRICOLOR.

Oui tout-à-fait divertissante.

MUGUET.

Je n'en puis revenir !eh quoi !
Ce Rival malheureux dont je parlois, c'est toi.
Voyez la petite inconstante.

ROSIMOND.

Crains pour toi-même, mon ami,
Un tel exemple doit t'instruire ;
La Coquette jamais n'est parjure à demi.

MUGUET.

Je suis trop avancé pour pouvoir m'en dédire.

TRICOLOR.

Nous ne pouvons plus reculer.

ROSIMOND.

Si tu sçavois, avec quelle apparence,
De la plus parfaite constance,
J'ai vû pour moi cette ingrate brûler ;
Combien mes soins flattoient cette perfide,
A quel point ses regards attachés sur les miens,
Serroient nos cœurs de doux liens,
Lorsque sa bouche, encor timide,
N'osoit troubler nos muets entretiens ;
Si tu sçavois quelle aimable franchise
Me fit voir sa défaite au fortuné moment
Qu'elle me permit tendrement
D'exprimer une ardeur dont elle-même épriſe
Ressentoit le ravissement ;

Combien depuis cette inhumaine
Par les traits les plus vifs & les plus naturels
M'assuroit que de notre chaîne
Les nœuds devoient être éternels,
Tu verrois qu'en amour la plus affreuse peine
Suit les plaisirs les plus réels.

MUGUET.

Elle t'aimoit beaucoup.

ROSIMOND.

Au-dela du possible :
Si je me rappellois les soupirs, les transports...

MUGUET.

Pour avoir pu briser des nœuds si forts
Mon ascendant sur elle est bien terrible,
Car en deux jours, & sans grands efforts,
Mes feux à ton cœur l'ont rendue insensible.

TRICOLOR.

La simpathie a de secrets ressorts,
Dont l'effet incomprehensible
Unit les cœurs par les accords
D'une harmonie & de certains rapports...
Qui d'une essence combustible....

ROSIMOND.

Fait taire ton Valet, ami. J'espere au moins
Qu'en cette occasion ton amitié fidelle,
Aujourd'hui me vengera d'elle,
Que je ne serai pas la dupe de mes soins,
Que du bonheur de la cruelle
Mes yeux ne seront pas témoins :

MUGUET.

Quoi tu veux donc partir avant que je l'épouse?

ROSIMOND.

Toi l'épouser!

MUGUET.

Eh oui.

ROSIMOND.

Mais ma flamme jalouse.

MUGUET.

Je ne sçaurois faire autrement.

ROSIMOND.

Est-ce ainsi que pour moi l'amitié t'intéresse?

MUGUET.

Oui, nous sommes amis, mais je suis son amant,
Et l'ami doit toujours céder à la maîtresse.

ROSIMOND.

Je suis au désespoir... quoi cet objet leger...

MUGUET.

De la légereté, mon cher, pourquoi te plaindre?
C'étoit à toi de l'engager
D'une façon à la contraindre
De ne pouvoir jamais changer.

ROSIMOND.

C'est trop vivement m'outrager,
De mon courroux je ne suis plus le maître;
Si votre cœur tout entier à l'amour,
Pour ami veut me méconnoître,
Ma juste jalousie agissant à son tour,
Dans le mien vous déclare un traître.

Et va punir en le privant du jour
Un perfide rival qui prend plaisir à l'être.

TRICOLOR.

Ah voici bien un autre tour.

MUGUET.

Nous perdons fort souvent, par une humeur trop vive,
Un bien qu'à nos désirs on auroit accordé,
Si d'une autre façon nous l'avions demandé.
Rosimond, c'est ce qui t'arrive,
Et sans ton brusque procédé
L'aimable objet, qui me captive,
A mon ami pouvoit être cédé;
Mais après cette tentative.
Tu me croirois intimidé,
N'espere plus que je m'en prive.
J'accepte le défi, sortons de ce jardin,
Trop de monde ici nous éclaire:
Je sçai un lieu très-propre à terminer l'affaire.

TRICOLOR *à part.*

Il dit cela d'un ton badin
Morbleu, j'apperçois notre Helene.
Courons l'en avertir.

ROSIMOND.

Non, ce n'est pas la peine:
Ce Bosquet est fort sombre & sans aller plus loin
De ce combat il sera le témoin.
Car personne ne s'y promene.

SCENE XII. & *derniere.*

FLORISE, JACINTE, ROSIMOND, MUGUET, TRICOLOR, VIOLETTE.

JACINTE *à Tricolor.*

QUe nous dis-tu ?

MUGUET, *à Rosimond.*

Marchons.

FLORISE.

Arrêtez Rosimond.

JACINTE *à Muguet.*

Monsieur, quelle est votre furie?

MUGUET.

Madame, ce n'est rien.

ROSIMOND.

Laissez-moi je vous prie

TRICOLOR.

Il a tout l'air d'un vrai démon.

FLORISE.

Malgré votre injustice & votre barbarie
Je m'interesse assez.....

ROSIMOND.

Perfide !

TRICOLOR.

Le félon.

JACINTE. *à Muguet.*

Serez-vous sourd à la vois de Jacinte?

VIOLETTE.

Monsieur, de grace, arrêtez-vous.

JACINTE *à Muguet.*

C'est mon Cousin.

MUGUET.

Oui, oui, je vous entens.

TRICOLOR.

Tout doux.

FLORISE.

Hélas faites cesser ma crainte

ROSIMOND.

Madame, ce n'est pas pour moi que vous tremblez,
C'est pour l'heurex amant qui vous rend infidele

JACINTE.

Comment?

FLORISE.

Mais, Rosimond, vous vous troublez.
Je ne le vis jamais.

ROSIMOND.

Cruelle!

MUGUET.

Quel qui proquo brouilloit notre cervelle!
Ah tous mes désirs sont comblés.

JACINTE.

Vous courez donc, Monsieur, de belle en belle ?
Je n'en puis plus & mes sens accablés....

MUGUET.

A l'autre.

JACINTE.

Je connois tout ce que vous valez.

MUGUET *à Rosimond montrant Florise.*

Ce n'est pas celle-là.

ROSIMOND.

Pardonnez-moi c'est elle.
Et non (*à Jacinte*) Rassurez-vous.

ROSIMOND.

M'avoir manqué de foi !

FLORISE.

Mais quelle marque, quel indice....

JACINTE.

Perfide amie !

ROSIMOND *à Florise.*

Eh laissez-moi !

FLORISE.

Je ne comprens point ce Caprice

TRICOLOR *à Rosimond.*

Ni moi non plus, Monsieur.

ROSIMOND *lui donne un soufflet.*

Tai, toi.

MUGUET.

Ne bat point Tricolor.

TRICOLOR.

Morbleu qu'avois-je affaire...

FLORISE.

Quelle fureur ! sçavez-vous bien
Que si vous n'écoutez.....

ROSIMOND.

Non, je n'écoute rien ;
Je ne me livre plus qu'à ma juste colere.

TRICOLOR.

Si je me mêle encor dans l'entretien.....

JACINTE *à Muguet*

Eclaircissez le fait.

ROSIMOND.

Quoi, ma belle Cousine,
Vous voulez la justifier.
Vous faites l'innocente & n'êtes pas moins fine ;
Et je ne voudrois me fier
A votre cœur non plus qu'à votre mine.

JACINTE.

Le compliment est singulier !

MUGUET.

Avis au Lecteur

ROSIMOND.

Oui, vous êtes son amie ;
Et vous donnez les mains sans doute à tout ceci.

VIOLETTE.

Elle, Monsieur, de qui la prud'homie ?...

ROSIMOND.

Et toi, chere Violette, aussi!
Finissez, je vous en conjure :
Et mon cœur & ma main ont tardé trop longtems
A punir cette double injure.

MUGUET.

Enfin qu'est-ce que tu prétens?

VIOLETTE.

Laissez du moins éclaircir l'avanture.

ROSIMOND.

Non, non.

FLORISE.

Mais écoutez.

ROSIMOND.

Et quoi, quelle imposture?

FLORISE.

Attendez un moment.

ROSIMOND.

J'attens.

VIOLETTE.

Vous paroissez avoir contre Florise
De terribles transports jaloux.

ROSIMOND.

D'un autre amant, la perfide est épriſe.

VIOLETTE.

Et quel est-il?

ROSIMOND *montrant Muguet.*

Lui.

JACINTE *à Muguet.*

Voyez-vous ?

MUGUET.

Que Diable me dis-tu ?

ROSIMOND.

Cette feinte surprise
Ne modere point mon courroux ;
N'as tu pas dit tantôt qu'à ta maîtresse
Tu donnois un bouquet ?

MUGUET.

Eh bien ?
Le voila ce Bouquet.

ROSIMOND.

Par un trait de finesse
Un échange à propos....

MUGUET.

Je n'y comprens plus rien.

ROSIMOND.

La chose est facile à comprendre.
Florise le portoit.

MUGUET.

Ah que viens-je d'entendre ?

FLORISE.

Il est vrai.

MUGUET.

Tricolor a donc fait tout le mal.
A qui t'ai-je dit de le rendre ?
Il faut que je t'assome....

TRICOLOR.

A l'aide.... autre brutal

JACINTE.

Ah! l'avanture eſt ſinguliere!
C'eſt moi qui l'ai reçu, mais n'oſant me parer
De ce préſent aux yeux d'un pere,
Craignant qu'il ne pût augurer
Qu'un tel Bouquet ne vînt d'une main chere,
J'ai fait prier mon amie à l'inſtant
De me le donner elle-même :
Et cet innocent ſtratagême
A produit ce grand trouble.

ROSIMOND.

Ah me voila content !

TRICOLOR.

Meſſieurs, une autrefois, dans votre humeur bouillante,
Connoiſſez un peu mieux vos gens.

ROSIMOND. *à Floriſe.*

Me pardonnerez-vous des tranſports outrageans ?

FLORISE

Pour ne pas les chérir, leur cauſe eſt trop charmante.

MUGUET.

Et vous, ma petite méchante,
Demandez-moi pardon de vos ſoupçons jaloux.

JACINTE.

Trop d'amour les avoit fait naître.

MUGUET.

Ceux qu'à mon tour j'aurai de vous,
Seront bien mieux fondés peut-être.

ROSIMOND *à Muguet & Jacinte.*

Je veux faire votre bonheur.
Ami, je puis tout sur son pere,
Et dans ce même jour j'espere
Que le don de la main, suivra celui du cœur.

MUGUET.

Mais ce rival si redoutable
Dont on m'a menacé peut troubler nos plaisirs.
Sa recherche au Papa, pourroit être agréable.

JACINTE.

Ce rival n'étoit qu'une fable
Pour mieux irriter vos désirs.

MUGUET.

L'aveu sans doute est admirable.

JACINTE.

Vous n'en aurez jamais de véritable
Si vous poussez toujours de vrais soupirs.

FLORISE.

Qu'entens-je?....

ROSIMOND.

Ici chacun s'apprête
A célébrer des jeux badins.
Tous les printems, dans ces Jardins,
A Flore, on consacre une fête.

FLORISE *à Jacinte qui veut sortir.*

Il faut rester.

JACINTE.

Oh non pas, s'il vous plaît :
Un motif plus pressant m'agite & m'intéresse.
Allons voir si mon pere approuve ma tendresse,
Et puis nous verrons ce que c'est.

TRICOLOR *à Violette.*

Pour couronner le tendre hommage,
Qu'à vos attraits ici je rens,
Nous faudra-t'il un avis de parens?

VIOLETTE.

Non, touche-là, je t'aime, en faut-il
d'avantage?

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

QUand les doux préſens de Flore
Viennent ranimer nos champs,
Le Dieu des cœurs fait éclore
Ses plaiſirs les plus touchans ;
Si l'on n'entend nos Muſettes
Raiſonner dans ce ſéjour,
C'eſt pour chanter des fleurettes
Qui ſont l'effet de l'amour.

Le Berger jeune & volage
Épris de tous les objets,
Court de bocage en bocage
Troublé de mille projets ;
Le tems vient que de Silvie
Il s'occupe nuit & jour:
Près d'elle il paſſe la vie,
C'eſt un effet de l'amour.

L'enfance vive & folette
Juſqu'à l'âge de quinze ans,
Songe à parer ſa houlette
De bouquets & de rubans,

L'âge vient qu'à sa personne
On transporte cet atour
On est grave, l'on raisonne,
C'est une effet de l'amour.

Tantôt on voit le parterre
Applaudir jusqu'à la fin,
Tantôt il nous fait la guerre
Et siffle jusqu'au refrain;
C'est ainsi que dans ce monde.
Le Spectateur juge tout,
Mais qu'il applaudisse ou fronde
C'est l'effet de son bon goût.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *Le Bouquet.* Suite du Nouveau Théatre Italien : Fait à Paris ce 4 Septembre 1733.

DANCHET.

LA FEINTE INUTILE.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Par Monsieur DE ROMAGNESI.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 22 Août 1735.

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

PIÉCES DU THÉATRE ITALIEN *de M. ROMAGNESI, qui se vendent chez le même Libraire :*

Le Temple de la Vérité.
Arlequin Hulla, & la Revûë des Théâtres.
Arcagambis.
Les Amuſemens à la mode.
Le Temple du Goût.
Les Enfans Trouvés.
La Feinte Inutile.
L'Amant Protée.
La Conſpiration manquée.
Caſtor & Pollux.
Et quelques autres Parodies.

Le même Libraire vend auſſi :

Le Théâtre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scènes Françoiſes, repréſentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les airs gravés, & les Figures à chaque Comédie, par Gherardi. *in*-12. *6 vol. Figures.* 1741.

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Piéces repréſentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établiſſement en 1716, juſqu'à préſent : avec les airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume. *9 vol. in*-12. 1733.

Les Parodies du Théâtre Italien, avec les airs gravés. 4 *vol. in*-12. 1738.

Les Comédies purement Italiennes, repréſentées par les Comédiens Italiens, ſous le titre de Nouveau Théâtre Italien de Riccoboni, avec les Traductions Françoiſes. 3 *vol. in*-12. 1733.

Le Théâtre de Mlle. Barbier. *in*-12. 1745.

Le Théâtre de M. Brueys. *in*-12. 3 *vol.* 1735.

Les Oeuvres de M. du Freſny. *in*-12. 4 *vol.*

Le Théâtre de M. Palaprat, *in*-12. 1735.

ACTEURS.

LEANDRE, fils de M. Oronte, Amant d'Iſabelle.

ORONTE, pere de Leandre.

LELIO, fils de Madame Argante, Amant d'Angelique.

DAMON, frere d'Angelique, & Amant d'Iſabelle.

ARLEQUIN, Valet de Leandre.

UN EXEMPT.

Madame ARGANTE, mere d'Iſabelle.

ISABELLE, Amante de Leandre.

ANGELIQUE, ſœur de Damon, & Amante de Lelio.

UN VALET.

COLOMBINE, ſuivante d'Iſabelle.

TROUPE D'ARCHERS.

La Scène eſt à Veniſe.

LA FEINTE INUTILE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente la maiſon de Me. Argante, & une porte au fond du Théâtre.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOTRE deſſein eſt un peu téméraire,
Et j'y refuſerois ma voix,
Si le valet qui m'a ſçu plaire,
Ne me faiſoit approuver votre choix.
Son maître me paroit un homme d'importance.
On juge à ſes diſcours, à ſon ajuſtement,
Qu'il joint à de gros biens une illuſtre naiſſance.

Mais attendre un époux de moment en moment ;
Et dans une telle occurrence
Flater les vœux d'un tendre amant,
C'eſt en agir aſſurément
Avec beaucoup de prévoyance.

ISABELLE.

Colombine, tais-toi ; ce ton railleur m'offenſe.
C'eſt bien aſſez que par un ſort cruel
La raiſon de mon cœur aujourd'hui ſoit bannie ;
N'ajoute rien au trait mortel
Dont j'éprouve la tyrannie.

COLOMBINE.

Vous me verriez ardente à remplir vos ſouhaits,
Si quelque eſpoir flatoit mon entrepriſe ;
Mais à Leandre Iſabelle eſt promiſe :
Et cet époux futur qui confond nos projets,
Doit tous les jours arriver à Veniſe.

ISABELLE.

Si l'on me veut contraindre au choix de cet époux,
Le cloître eſt un azile où je puis m'en défendre.

COLOMBINE.

Que cet inconnu vient de prendre
Un terrible aſcendant ſur vous !

ISABELLE.

Mais comment à ce point peut-il bleſſer mon ame?
Son air m'enchante & ſon diſcours m'enflamme,
Et je ne l'ai pû voir que maſqué ? Par quel ſort....

COLOMBINE.

C'eſt un amour de caprice, Madame ;
Et l'amour de caprice eſt chez nous le plus fort.

ISABELLE.

Funeſte liberté qu'autoriſe l'uſage !
Pourquoi faut-il qu'au tems du carnaval,
Il ſoit permis aux filles de mon âge
De s'expoſer au péril ſans égal
De voir & de parler ſans montrer leur viſage ?
Notre pudeur ſous un maſque fatal
En ſe cachant perd tout ſon avantage.

COLOMBINE.

Réflexion prudente & ſage,
Qu'il falloit faire avant d'aller au bal !

ISABELLE.

Nous touchons à l'heure marquée
Où nous devons répondre aux vœux de cet amant.
Je n'ai pu refuſer à ſon empreſſement
La faveur de me voir aujourd'hui démaſquée.

COLOMBINE.

Vous hazardez beaucoup.

ISABELLE.

Va, n'apréhende rien :
C'eſt ſous un autre nom qu'il me verra paroître.

COLOMBINE.

Mais tôt ou tard il faudra bien
Que pour vous-meme enfin vous vous faſſiez connoître.

ISABELLE.

Avant de me réſoudre à ce pas dangereux ;
Il faut que l'inconnu m'aſſure
Du cœur le plus ſoumis & le plus amoureux,
De la probité la plus pure :

Qu'en lui, je découvre des mœurs
Qui le mettent en droit de plaire ;
Et qu'en un mot ſes vertus faſſent taire
Mes ſcrupules & mes terreurs.
Il faut du moins, quand l'amour nous ſurmonte,
Qu'il impoſe de juſtes loix :
Et c'eſt la nobleſſe du choix
Qui de l'égarement doit effacer la honte.

COLOMBINE.

Et ſuppoſons que cet amant chéri
Raſſemble en lui ces qualités aimables,
Ces qualités ſi deſirables
Qu'on cherche en vain dans un mari ;
Vous flatez-vous que votre mere
Soit favorable à vos deſirs ;
Et que malgré vos pleurs & vos ſoupirs
A vous donner Leandre elle ne perſévere ?
Mais j'oublioi Lelio votre frere :
Pour peu qu'il ſoit inſtruit de vos amours,
Craignez qu'il n'en trouble le cours.
Vous ſçavez trop que ſon humeur mutine
Eſt un obſtacle à vos deſſeins.

ISABELLE.

Hélas ! ma chere Colombine,
Laiſſe-moi m'aveugler ſur tout ce que je crains.
Entrons vîte chez Angélique
Par la porte qui communique
De la maiſon dans ſon logis,
Et nous y prendrons nos habits.

COLOMBINE.

Je vois Oronte & votre mere.
Léandre eſt à Veniſe, il n'en faut plus douter.

ISABELLE.

Ah ! ſon aſpect me déſeſpere.

SCENE II.

Mr. ORONTE, Me. ARGANTE.

Mr. ORONTE.

DE grace daignez m'écouter.

Me. ARGANTE.

Tous ces retardemens ſont de mauvais augure.
Il ſçait depuis un mois qu'on doit le marier ;
Et connoiſſant le nom de ſa future,
Il a grand tort de ſe faire prier.
Tout autre aſſurément prefferoit l'avanture.

Mr. ORONTE.

Madame Argante...

Me. ARGANTE.

Eh ! ne l'excuſez pas.

M. ORONTE.

Je répondrai de ſon impatience,
Quand il aura vû les appas
Qui doivent être en ſa puiſſance.

Me. ARGANTE.

Et moi je crains, ſoit dit ſans vous fâcher,
Qu'un jeune homme boüillant, & qui ſe voit ſon maître,

De trop de liberté n'ait abuſé peut-être,
Et qu'on ne puiſſe l'arracher
Aux vices qu'en ſon cœur la licence a fait naître.

Mr. ORONTE.

Ah! qu'allez-vous lui reprocher?
Quoi? Léandre à ce point pourroit ſe méconnoître?
Je compte trop ſur ſon bon naturel.

Me. ARGANTE.

A ces malheurs un pere doit s'attendre,
Lorſque dès l'âge le plus tendre,
Il prive ſes enfans du ſecours paternel.

Mr. ORONTE.

Moi, l'en avoir privé?

Me. ARGANTE.

Sans doute,
Dès ſon enfance éloigné de ces lieux,
Avez-vous pu le guider dans la route
Où devoit le conduire un œil judicieux?

Mr. ORONTE.

A Boulogne pour ſes études,
Il a toujours été chez un de mes amis.
Sur ſa conduite il peut m'être permis
De n'avoir point d'inquiétudes;
Et Liſidor m'a bien promis
De veiller ſur ſes habitudes.

Me. ARGANTE.

Que je plains votre aveuglement,
Peres, de qui la nonchalance
Abandonne au déréglement
Une fougueuſe adoleſcence!

Vos enfans dans l'éloignement
N'aprennent pour toute ſcience,
Qu'à vivre dans l'indépendance
Qui flatte leur orgueil & leur tempérament.
Vous confiez leur ſort à d'autres ?
Eſt-il d'autres cœurs, d'autres yeux,
Qui ſur ces dépôts précieux,
Puiſſent veiller comme les nôtres ?
Voyez les miens toujours obéiſſans :
Un tendre reſpect les inſpire :
Ardens à ce que je déſire,
Soumis à ce que je défends.

M. ORONTE.

(*à part.*) Peut-on ainſi s'aveugler ſur ſon compte?
(*haut.*) J'eſpere que le fils d'Oronte,
Reconnoiſſant la même loi,
Ne couvrira d'aucune honte
Le front d'un pere tel que moi.

Me. ARGANTE.

Mais qu'il arrive donc.

Mr. ORONTE.

Que rien ne vous chagrine.
J'ai déja préparé pour nos jeunes Epoux
La maiſon que je leur deſtine ;
Vous la connoiſſez bien ; de la vôtre voiſine,
Il n'eſt que la ruë entre nous.

Me. ARGANTE.

Vous l'avez achetée ?

Mr. ORONTE.

Oui, l'affaire eſt concluë.

Dans cet achat je n'ai point d'autre vuë ;
Que celle de nous rapprocher.

Me. ARGANTE.

Ce procédé doit me toucher.

Mr. ORONTE.

Votre fille devient la mienne :
Et je veux que mon fils par ſes ſoins aſſidus ;
Par des égards qui lui ſont dûs,
Dans tous ſes deſirs la prévienne.
Oui, ma félicité dépendra de la ſienne.

SCENE III.

Me. ARGANTE.

SOn amitié me flatte infiniment ;
Mais Léandre allarme mon ame.
Je crains qu'il n'ait formé quelque autre engagement.
Ah ! vous voilà, mon fils ?

SCENE IV.

Me. ARGANTE, LELIO.

LELIO.

OSerois-je, Madame,
Vous demander un moment d'entretien ?

Me. ARGANTE.

Très-volontiers. Que voulez-vous me dire ?
Je vous écoute, allons parlez : hé bien ?

LELIO.

Je crains de vous fâcher.

Me. ARGANTE.

Pourquoi donc ? Il soupire.
Lelio, ne me cachez rien.

LELIO.

Tant de bonté ne sert qu'à m'interdire.

Me. ARGANTE.

Je connois à votre embarras,
Que le motif qui vous amene,
Pourroit bien ne me plaire pas.

LELIO.

C'est justement ce qui me met en peine.

Me. ARGANTE.

Avez-vous pû concevoir un dessein
Qui puisse exciter ma colere ?

LELIO.

Je ne crois pas ; mais vous êtes ma mere.
Ce nom redoutable est un frein
Qui dompte en ses desirs la jeunesse légere ;
Et d'ailleurs nous avons quelquefois le chagrin,
De vous fâcher sans croire vous déplaire.

Me. ARGANTE.

Vous êtes dans l'âge prudent
A ne point faire de mépriſe.
Sçachons donc ce secret.

LELIO.

C'est un fardeau pesant ;

Mais je tremble an moment qu'il faut que je le dise.

Me. ARGANTE.

Ouvrez-moi votre cœur avec pleine franchise.
En vous j'aurois pareils recours -
S'il s'agissoit d'affaire délicate.

LELIO.

Je vous conseillerois toujours
De faire tout ce qui vous flatte.

Me. ARGANTE.

Je crois entendre ce discours :
Et j'entrevois à travers vos détours
Le feu qui dans votre ame éclate.

LELIO.

Hélas !

Me. ARGANTE.

Je suis au fait. Ecoutez-moi, mon fils.
Jamais sur pareille matiere
Je ne vous ai donné d'avis ;
Car il arrive d'ordinaire
Non-seulement qu'ils sont très-peu suivis,
Mais qu'en voulant faire connoître
Par le secours de la raison
L'abus que dans les cœurs peut causer ce poison,
Bien souvent nous l'y faisons naître ;
Mais je crois à présent mes conseils de saison.
La réputation est un trésor bien rare :
Il faut, & se la faire, & se la conserver :
D'elle seule il faut être avare,
Et tout perdre pour la sauver.
Nous la perdons souvent quand notre esprit s'égare.

Cette réflexion pourroit vous convenir.
Vous voyez bien à quoi j'en veux venir ?
Plus un plaisir touche notre ame,
Plus nous devons songer à l'en bannir.
Il faut se défier du desir qui l'enflamme ;
C'est par lui seul qu'elle peut se ternir.
Mon fils, un choix honteux couvre un époux de blâme.
Et puisque votre honneur dépend de votre femme,
Jeunes gens, cherchez bien, avant de vous unir.

LELIO.

Cette leçon a pour moi mille charmes.
Ne croyez pas que sa sévérité
Au cœur de votre fils cause quelques allarmes :
J'en aime la solidité,
Puisque c'est Angélique à qui je rends les armes.

Me. ARGANTE.

Angélique !

LELIO.

Ce nom semble vous étonner ?
Que m'annonce cette surprise ?

Me. ARGANTE.

Son frere ne voudra jamais vous la donner.

LELIO.

Pourquoi ?

Me. ARGANTE.

C'est que Damon, s'il faut que je le dise,
M'a fait en cet instant demander votre sœur ;
Et qu'ayant engagé ma parole d'honneur
A Léandre le fils d'Oronte,
Par une excuse honnête & prompte

J'ai déſeſpéré ſon ardeur.
Ainſi ne comptez plus, mon fils, ſur ſa parole.

LELIO.

Il ne m'a rien promis vraiment, & ne ſçait pas,
Que de ſa ſœur j'adore les appas.

Me. ARGANTE.

Tous deux d'amans cachés vous jouez donc le rôle?
Je ferai condamner cette porte en ce cas.

à part. *haut.* LELIO.

Comment faire? il me vient une bonne penſée.
Rompez avec Léandre.

Me. ARGANTE.

Elle eſt très-inſenſée.

LELIO.

Je dis .. rompre .... par un détour,
Par quelque honnête ſtratagême .....

Me. ARGANTE.

Honnête! il n'en eſt point.

LELIO.

Je le penſe de même.
Cependant on pourroit entrevoir quelque jour
A me donner celle que j'aime,
En donnant à Damon l'objet de ſon amour.
Vous concevez bien ce ſiſtême?

Me. ARGANTE.

Moi? Vraiment non.

LELIO.

Hélas! je ſuis déſeſpéré.
Mais enfin ſi ce mariage
Que l'on croit ſi bien aſſuré,
Se rompoit de lui-même?

Me. ARGANTE.

Me. ARGANTE.

Alors en femme ſage,
Je prendrois mon parti ſans perdre un ſeul moment;
Mais ce ne ſera pas de ma part ſûrement
Que l'on verra partir l'orage.

LELIO.

Je le crois bien.

Me. ARGANTE.

Enfin plus d'un événement
Peut encor rompre cette affaire.
Je promets de te ſatisfaire :
A ton ami je donnerai ta ſœur,
Si je le puis avec honneur.
Adieu.

LELIO.

Pardon, Madame; mais je penſe,
Que ce délai de Léandre ſuffit
Pour rompre cet himen.

Me. ARGANTE.

Oh! quelle impatience!
Il peut venir ce ſoir.

LELIO.

Sans contredit;
Mais étant arrivé vous devez, par prudence,
Lui demander le tems de voir ſi ſon eſprit,
Et la façon dont il agit,
Sont dignes de votre alliance.

Me. ARGANTE.

Non: s'il vient, ſon himen s'acheve en diligence.

LELIO.

S'il étoit libertin, car j'en entens parler,

Cela ſuffiroit-il, Madame?

Me. ARGANTE.

Oui, oui, laiſſe-moi donc aller.

LELIO.

Quel funeſte coup pour ma flamme!
Et s'il eſt mort?

Me. ARGANTE.

Il faut s'en conſoler.

SCENE V.

LEANDRE, ARLEQUIN.

Le Théâtre repréſente la ruë & le devant de la maiſon de Me. Argante, vis-à-vis la maiſon d'Oronte. Léandre & Arlequin entrent, en ſe cachant le viſage de leur chapeau.

ARLEQUIN.

CEtte marche myſtérieuſe
Va nous faire paſſer ici pour deux filoux:
Et la Juſtice curieuſe
Pourroit bien s'emparer de nous.

LEANDRE.

Va, je ne la crains point.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait à vous:
Mais je me ſouviens qu'avec elle
J'ai dans Veniſe une vieille querelle.

C'eſt ce qui cauſe ici mon embarras.

LEANDRE.

Je crains de rencontrer mon pere à chaque pas.

ARLEQUIN.

Il feroit un joli tapage,
S'il ſçavoit tous nos petits tours,
Et que de furtives amours
Nous empêchent de faire un très-bon mariage.

LEANDRE.

Finis.

ARLEQUIN.

En vérité je ne ſçais pas comment
Nos cervelles ainſi ſe trouvent détraquées :
Car enfin nous aimons deux perſonnes maſquées.
Aime-t'on ſans y voir ? Oh ! non aſſurément.

LEANDRE.

Ah ! c'eſt ce qui me prouve un coup de ſympathie,
Contre lequel je ne pouvois m'armer :
Et du fond de mon cœur cette flamme eſt partie ;
Sans que mes yeux l'y puſſent allumer.
Que dis-je ? ſon eſprit lui ſeul étoit capable
D'embrâſer à jamais ce cœur ;
Et je ſens que l'éclat d'un viſage adorable
Ne peut rien ajouter à cet objet vainqueur.

ARLEQUIN.

Pour moi, ſa ſoubrette m'enchante,
Par ſon air tant ſoit peu coquet.
C'eſt la taille la plus piquante,
Le plus charmant petit caquet,
La main la plus appétiſſante,

Et le pied le plus fréluquet.

LEANDRE.

Hier je la conjurai de se faire connoître,
Elle promit à mon empressement
Que ce matin je la verrois paroître.

ARLEQUIN.

Quoi! sans masque, Monsieur?

LEANDRE.

Le bel étonnement?

ARLEQUIN.

Allons, il faut qu'elle soit belle.

LEANDRE.

Mais à condition que je me montrerois
Sous ma figure naturelle.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monsieur, vous y perdrez plus qu'elle.

LEANDRE.

Monsieur le maraut, je pourrois...

ARLEQUIN.

Mais permettez-moi de vous dire
Que ne vous étant jamais vûs,
Vos traits vous seront inconnus.
La réflexion me fait rire.

LEANDRE.

Je t'entens, elle aura toujours son même habit.

ARLEQUIN.

Et vous?

LEANDRE.

Ce brasselet doit lui servir de signe.
Je le tiens de sa main.

ARLEQUIN.

La petite maligne!

Voyez combien elle a d'esprit.

LEANDRE.

A propos, j'oublios de te dire une chose;
Mon mariage ici peut-être sçû.

ARLEQUIN.

Selon.

LEANDRE.

Elle peut connoître mon nom.
Cet inconvénient à ses refus m'expose;
Et je vais en changer.

ARLEQUIN.

Moi, pour la même cause,
Je vais en choisir un dans la métamorphose.
Aidez-moi, s'il vous plait, à m'en trouver un bon.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

ARlequin, j'apperçois deux personnes masquées.

ARLEQUIN.

Ainsi que vous, je les ai remarquées.
Ce sont peut-être nos tendrons.

LEANDRE.

Voilà son air.

ARLEQUIN.

Voilà ses gentilles façons.

LEANDRE.

Observons un moment.

ISABELLE.

Dis-moi donc, Colombine,
Les raisons de ce que je sens :
Chaque objet démasqué, me plaît ou me chagrine.
Si j'en vois un qui n'ait pas bonne mine,
Alors frémissent tous mes sens ;
Et je crois voir en lui l'époux qu'on me destine.
Si j'en trouve un bien fait, mon esprit prévenu
(*Regardant Leandre*)
Veut que ce soit mon inconnu,
Et pour lui sur le champ mon cœur se détermine.

COLOMBINE.

La meilleure raison que j'en puisse donner,
C'est que tous deux font un parfait contraire :
L'époux est fait pour chagriner,
Comme l'amant est fait pour plaire.

ISABELLE.

Ce n'est pas si mal raisonner.

LEANDRE.

Souviens-toi de mon nom.

ARLEQUIN.

Eh ! parbleu c'est Léandre ;
Depuis dix ans j'ai dû l'apprendre.

LEANDRE.

Non, celui qu'à l'instant je me donnois ici.

ARLEQUIN.

Ah ! vous avez raison. Souvenez vous aussi
De celui que je viens de prendre.

LEANDRE.

Tu vas me gâter tout.

ARLEQUIN.

N'ayez aucun souci.

COLOMBINE.

Mais que regardez-vous ?

LEANDRE.

Oh ciel ! elle est charmante.

ARLEQUIN.

Vous ne me dites rien, Monsieur, de la suivante ?

LEANDRE.

Madame, pardonnez à cette émotion.
En voyant tant d'appas, je n'en suis point le maître
Quel objet ravissant ! mais quelle passion
Sa beauté dans mon cœur fait naître !

ISABELLE *à Colombine.*

Voyons. (*haut.*) Monsieur se trompe & cette expression
Ne fut jamais essai de conversation.
Pour quelque autre sans doute ici vous m'avez prise.

LEANDRE.

Quoi ! Madame, ce n'est point vous
Qui me promîtes hier ? ....

ISABELLE.

Ah ! quelle est ma surprise !
Qui vous promis, Monsieur ? Le compliment est doux !
Revenez de votre mépriſe.

LEANDRE.

Non, je ne puis m'y tromper un moment.
Vous êtes la Dame masquée

Dont je ſuis devenu l'amant.
Par mes tranſports l'énigme eſt expliquée,
Je reconnois cet air charmant.
Voyez ce braſſelet.

ISABELLE.

Quelle idée eſt la vôtre ?

LEANDRE.

Comment me trompai-je en effet ?

ISABELLE.

Il le faut bien.

LEANDRE.

Pardon, Madame, c'en eſt fait ;
Puiſque ce n'eſt point vous, je renonce à toute autre.

ISABELLE.

Rendez du moins le braſſelet.

LEANDRE.

Qu'entens-je ? avez-vous pû, cruelle,
Me jetter dans ce trouble affreux ?

ISABELLE.

On doute à vos regards de paroître aſſez belle :
On veut s'aſſurer de vos feux.
Cela vous rend fort malheureux ?

LEANDRE.

Hélas ! tout vous répond d'une flamme éternelle.

ISABELLE.

Mon braſſelet...

(*Leandre & Iſabelle parlent bas.*)

ARLEQUIN.

Et vous, doux objet de mes vœux,
Me reconnoiſſez-vous ?

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Une telle figure,
Pour peu qu'on se trompât en pareille avanture,
Feroit trop regretter l'erreur.
Soyez donc, je vous en conjure,
Celui qui me juroit une éternelle ardeur.

ARLEQUIN.

Ce compliment est trop flateur :
C'est moi-même, je vous le jure.

LEANDRE.

Apprenez-moi quelle est la divine beauté
A laquelle je sacrifie.

ARLEQUIN.

Ayez de grace la bonté
De m'apprendre à qui je confie
Le trésor de ma liberté.

ISABELLE.

Dans vos transports vous allez un peu vite.

ARLEQUIN.

A quoi sert de tant discourir ?
Lorsque l'on s'aime, il faut toujours courir ;
Jusqu'à ce que l'on soit au gîte.

ISABELLE.

C'est moi qui presse un tel aveu.
Je dois sçavoir l'état, le nom & la naissance
De celui qui m'exprime un feu
Dont il poursuit la récompense.
Rempliſſez ce devoir, & je tarderai peu
A vous prouver ma confiance.

LEANDRE.

Je me nomme Dom Pedre.

ARLEQUIN.

Et moi Dom Narſiſo.

LEANDRE.

Gentil-homme Eſpagnol.

ARLEQUIN.

Et moi de Tobozo.

Votre nom à préſent, mon aimable Princeſſe ?

COLOMBINE.

Que ma maîtreſſe parle, & bien-tôt je la ſuis.

ISABELLE.

Mon nom eſt Léonore.

COLOMBINE.

Et le mien eſt Lucrece.

ARLEQUIN.

Je ne l'aurois pas cru.

LEANDRE.

Fille ?

ISABELLE.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Tant pis.

LEANDRE.

Je ſuis tranſporté d'allégreſſe.

COLOMBINE, *bas à Iſabelle.*

Madame, & vîte cachons-nous ;
Je vois Lelio votre frere.

ISABELLE.

O Ciel !

LEANDRE.

Qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ?

ISABELLE.

Ce contre-tems me déſeſpere.

Adieu, Monsieur : je suis un Cavalier
Dont je crains d'être reconnuë.

ARLEQUIN.

Où courez-vous, Lucrece ?

COLOMBINE.

Ah ! courtois Chevalier,
Remettez vos douceurs à quelque autre entrevuë.

SCENE VII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Quelle fuite soudaine ! Ah ! c'est quelque rival.

ARLEQUIN.

Oui, vous avez raison, & c'est le mien sans doute.
Dans mon emportement fatal,
Je l'assomme, quoi qu'il m'en coûte.

LEANDRE.

Justement il prend cette route.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un petit brutal.

SCENE VIII.

LEANDRE, ARLEQUIN, LELIO.

LELIO.

Elle vient de prendre la fuite.
L'ami qui m'arrêtoit a distrait mes regards,
J'ai beau chercher de toutes parts :
De quel côté ses pas l'ont-ils conduite ?

ARLEQUIN.

Je tremble à voir ses yeux hagards ;
Et pour quelques soufflets j'en voudrois être quitte.

LELIO.

C'est ma sœur, je ne puis en douter un instant :
Ce Cavalier va m'en instruire.

ARLEQUIN.

Ils se regardent sans rien dire,
Et ce silence est insultant.

LELIO.

Monsieur, quoiqu'on n'aît pas l'honneur de vous connoître,
Pourroit-on espérer une grace de vous ?

ARLEQUIN.

Ce compliment est assez doux.

LEANDRE.

On vous l'accordera peut-être.
Voyons.

LELIO.

Je vous ai vû dans ce même moment

Avec une Dame masquée.

LEANDRE.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Bon, parlez-vous doucement ?

LELIO.

Quel est son nom ?

LEANDRE.

C'est cela justement
Que je ne dirai point.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Elle en seroit piquée.

LELIO.

Je prétens le sçavoir ; l'intérêt que j'y prens
Me touche jusqu'au fonds de l'ame.

LEANDRE.

Je l'apperçois assez.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Ce n'est point votre femme;
Elle est fille.

LEANDRE.

Maraut !

ARLEQUIN.

Messieurs.

LEANDRE.

Si je t'entens !

LELIO.

Ce refus m'irrite & m'insulte.
Si vous sçavez l'ordre des procédés....

LEANDRE.

Je sçais en pareil cas ce qu'il faut qui résulte.

LELIO.

Allons donc,& vous défendez.

ARLEQUIN.

Au ſecours, au ſecours! Ah! voici la Juſtice.
Sauvez-vous, Meſſieurs, ſauvez-vous.

LELIO.

A nous revoir.

LEANDRE.

Je l'eſpere.

ARLEQUIN.

Les foux!
Vit-on jamais un tel caprice?

SCENE IX.

UN EXEMPT, DES ARCHERS, ARLEQUIN.

L'EXEMPT.

EN priſon, en priſon.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire?

L'EXEMPT.

Pourquoi?
Pour vous être battu.

ARLEQUIN.

Vous vous mocquez, je croi.
Moi! me battre, Monſieur? C'eſt moi qui vous appelle
Pour ſéparer deux hommes en querelle.

L'EXEMPT.

De quel côté ſont-ils allés?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en ſçai rien.

L'EXEMPT.

Allons; qu'on le ſaiſiſſe:
Il répondra pour eux.

ARLEQUIN.

Comment me dégager?
Vous vous trompez, Meſſieurs: je ſuis un étranger.

L'EXEMPT.

Bon, vous en payrez mieux.

ARLEQUIN.

Bel acte de juſtice!
Tenez: vous perdez votre tems.
Pourſuivez les deux combattans,
Vous y ferez mieux votre compte.
Ce ſont les fils de deux Traitans,
L'un eſt Milord & l'autre Comte.
Ils viennent du Perou.

L'EXEMPT.

J'entens.
Par où ſont-ils paſſés?

ARLEQUIN.

Ils ont pris cette ruë.
Votre air guerrier leur a fait peur.
Ils couroient avec tant d'ardeur
Que je les ai perdus de vuë.

L'EXEMPT.

Allons les joindre.

ARLEQUIN.

Serviteur.
De Léandre à préſent la retraite eſt bien ſûre.

Tâchons de le rejoindre, & prenons son chemin.
Sans le Perou, le fidéle Arlequin
De ces marauts devenoit la capture.

ACTE SECOND.

SCENE I.

Le Théâtre représente le dedans de la maison de Me. Argante, qu'on a vû à la premiere Scene du premier Acte.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOus deviez prendre un autre habit;
Et j'ai prévû le risque en fille sage.

ISABELLE.

Je veux à l'avenir faire un meilleur usage
Des ressources de ton esprit.
Mais, dis-moi si mon frere a pû voir mon visage?

COLOMBINE.

Je ne croi pas.

SCENE II.

ISABELLE, LEANDRE, COLOMBINE.

LEANDRE.

MAdame, eſt-ce vous ?

COLOMBINE.

Qu'eſt ceci ?

ISABELLE.

Monſieur, par quel hazard vous trouvez-vous ici ?

LEANDRE.

Celui dont à l'inſtant vous redoutiez la vuë
M'a déclaré qu'il vouloit être inſtruit
De votre nom.

ISABELLE.

Hé bien ?

LEANDRE.

Que vous êtes émuë !

ISABELLE.

Pourſuivez donc.

LEANDRE.

Sans aucun fruit ;
Il m'a preſſé de le lui dire.
Aux extrêmes moyens ſa fureur l'a conduit ;
Et je brûlois de l'y réduire.
Pluſieurs archers ſont accourus au bruit.
Notre querelle enfin s'eſt apaiſée.

Nous avons pris une route opposée.
J'ai vû la porte d'un Jardin
Qui me paroissoit entr'ouverte.
Cette retraite à ma fuite est offerte ;
Et l'amour m'y guide soudain.

ISABELLE *à Colombine.*

Il s'est battu contre mon frere.
(*à Léandre*) Juste ciel ! l'auriez-vous blessé ?

LEANDRE.

De ce transport mon amour offensé
Contre un rival redouble ma colere.

ISABELLE.

Apprenez-moi ce qu'il est devenu.

LEANDRE.

Cruelle, votre amour qui par ce trait éclate,
Ne m'est enfin que trop connu.
Allez, ne craignez rien, ingrate :
Mon bras par le sort retenu
N'a pû trancher les jours de l'amant qui vous flate.

COLOMBINE.

Sçachez que ce rival qui vous trouble l'esprit....

ISABELLE *lui fait signe de se taire.*

LEANDRE.

C'est mon rival, il me suffit.

ISABELLE.

Avec raison Léonore s'étonne,
Que Dom Pedre, même à ses yeux,
A des soupçons injurieux
Sans aucun égard s'abandonne.
Par mes bontés, son bonheur confirmé,

Lui devoit être une preuve invincible,
Que puisqu'enfin il est aimé,
Pour tout autre que lui mon cœur est insensible.
On doit juger ainsi d'un objet estimé.
Un tel aveu me coûte cher sans doute;
Mais je me promets tant de votre passion,
Que j'ose me flater qu'à tout ce qu'il me coûte
Vous sçaurez mesurer votre discrétion.
Le moindre éclat pourroit ternir ma gloire.
Vous me devez cette réflexion.
De tous rivaux perdez toute mémoire;
Et respectez en eux ma réputation.
Que jamais la moindre querelle
Ne me commette à l'avenir,
Et songez que pour m'obtenir,
Il faut être soumis tout autant que fidéle.

LEANDRE.

Mes soupçons ne peuvent tenir
Contre un seul mot d'une bouche si belle.

ISABELLE.

Dom Pedre, éloignez-vous, je ne suis point chez moi.
Ma mere en ces lieux m'a conduite;
Et n'y fera qu'une courte visite.
Si l'on vous y trouvoit, quel seroit mon effroi?

LEANDRE.

Assurez-moi du moins, avant que je vous quitte....

Me. ARGANTE *derriere le Théâtre.*

Ma fille!

ISABELLE.

Quel malheur!

COLOMBINE.

Comment faire ?

ISABELLE *rêvant.*

Attendez.

COLOMBINE.

Que votre esprit se détermine.

ISABELLE.

Par cette porte descendez.
Elle conduit, je pense, à la maison voisine.
Surtout n'y dites point que vous me connoissez.

Me. ARGANTE *derriere le Théâtre.*

Ma fille !

ISABELLE.

Eh oui, Madame !

LEANDRE.

Enfin....

COLOMBINE.

Obéissez.

ISABELLE.

Monsieur, sortez vîte de grace.
Que dira-t'il, s'il trouve ou le frere, ou la sœur ?
Ce dernier incident m'afflige & m'embarrasse.

Léandre sort par la porte de communication.

COLOMBINE.

Il s'en tirera bien : Dom Pedre a du bonheur.

SCENE III.

Le Théatre représente la ruë.

ARLEQUIN *seul.*

SI le diable n'a pris Léandre,

(Car les Archers l'ont manqué sûrement ,)
Je ne sçaurois juger directement
De l'endroit où je puis le prendre.
Au Cabaret, ou du moins au Caffé,
Je me flatois qu'il finiroit sa course ;
Car pour peu qu'on soit échauffé,
Je n'imagine pas qu'on ait d'autre ressource :
Et dans l'un & l'autre réduit
Caffé, thé, chocolat, biscuit,
Muscat, Montepulchano, Grave,
Enfin tous les vins de la cave
Ont tous passé par le même conduit.
Arlequin, misérable esclave !
A quelle vie es-tu réduit ?
Etre obligé d'attendre un maître !
Bien plus, pour ne le pas manquer,
Etre obligé de se risquer
A se casser le cou peut-être !

SCENE IV.

Mr. ORONTE, ARLEQUIN.

M. ORONTE.

LE courier vient de m'avertir
Que mon fils étoit à Venise ;
Que de Boulogne sans remise,
Depuis huit jours il avoit dû partir,

Mais me trompai-je ? Non .... Arlequin ?

ARLEQUIN.

Autre crise.
Voilà pour achever de me bien divertir.

Mr. ORONTE.

Où donc est mon fils ?

ARLEQUIN.

Mais il doit être à Boulogne.

Mr. ORONTE.

A Boulogne ?

ARLEQUIN.

Non, non, à Venise.

Mr. ORONTE.

A la fin
Il est donc arrivé ?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas certain.

Mr. ORONTE.

Comment ? que veux-tu dire, yvrogne ?

ARLEQUIN.

Que tout près de Venise un maudit coup de vent,
En pleine mer a pouſſé la chaloupe ;
Ayant toujours le vent en poupe,
Nous allions toujours en avant.

Mr. ORONTE.

Que me viens-tu conter ?

ARLEQUIN.

De très-sûres nouvelles.
Ce chien de vent nous a conduits...
A la hauteur des Dardanelles.
Après deux jours & quatre nuits
Nous avons repris notre route,

Et dans un cabaret.

Mr. ORONTE.

En pleine mer ?

ARLEQUIN.

Sans doute :

Les cabarets ſont de tous les païs.

Mr. ORONTE.

Si je te prens....

ARLEQUIN.

Aiuto !

M. ORONTE.

Non, demeure.

Je veux être informé du fait.

Depuis quand de ce cabaret

Es-tu ſorti ?

ARLEQUIN.

Moi ? Depuis tout à l'heure.

Mr. ORONTE.

Qu'eſt devenu mon fils ?

ARLEQUIN.

Je le cherche, ou je meure.

Mr. ORONTE.

Que faiſoit-il, lorſque tu l'as quitté ?

ARLEQUIN.

Il s'enfuioit.

Mr. ORONTE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Je dis la vérité.

Et ſi vous connoiſſiez la charmante Lucrece...

Mr. ORONTE.

Je ne tirerai rien de ſa ſtupidité.

Tien, voilà ma maiſon, paſſes-y ton yvreſſe.
Allons chercher mon fils qui doit être arrivé.

ARLEQUIN.

Et vous m'avertirez quand vous l'aurez trouvé.
Je vais chercher mon adorable.
Il faut reſter ſans boire tout le jour;
Car les délices de la table
Doivent céder le pas au devoir de l'amour.

SCENE V.

Le Théâtre repréſente l'appartement d'Angelique avec deux cabinets en face.

LELIO, ANGELIQUE.

LELIO.

HElas! trop charmante Angélique,
Vous me voyez au déſeſpoir!

ANGELIQUE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir?
Qu'avec moi votre cœur s'explique.

LELIO.

Si votre amour n'a le pouvoir
De vous faire braver un deſtin tyrannique,
Je dois me préparer à ne vous plus revoir.

ANGELIQUE.

Que je partage au moins de ſi vives allarmes.
Inſtruiſez-moi du coup qui vient nous traverſer.
Parlez,

Parlez, n'épargnez point mes larmes :
Si je vous perds, en puis-je trop verſer ?

LELIO.

Apprenez donc que votre frere
Etoit épris des attraits de ma ſœur.
Il en a fait la demande à ma mere
Qui la refuſe à ſon ardeur.

ANGELIQUE.

Ah ! ce revers me déſeſpere.

LELIO.

Quoi ! n'oppoſerez-vous qu'un ſimple déſeſpoir
Au coup affreux qui nous menace ?
Jurez du moins que dans notre diſgrace,
L'amour triomphera de tout autre pouvoir.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LELIO, LEANDRE.

LEANDRE *entre par la porte de communication.*

DAns cette maiſon inconnuë,
J'ai beau chercher de tous côtés :
Je ne puis en trouver l'iſſuë.

ANGELIQUE.

Quel eſt ce Cavalier ?

LEANDRE.

Madame, permettez....

ANGELIQUE.

Comment, Monſieur ! ſans que j'en ſois inſtruite,

Oſer entrer dans mon appartement ?

LEANDRE.

Daignez me pardonner, Madame ; c'eſt la ſuite
D'un ſingulier événement.

LELIO.

C'eſt lui-même.

ANGELIQUE.

Monſieur...

LELIO.

Ne ſoyez point ſurpriſe
De voir ici ce Cavalier.
Nous avons à parler ſans aucune remiſe
D'un intérêt particulier.
Il m'aura vû de loin entrer dans cette porte,
Et ſans doute m'aura ſuivi.
Venez, Monſieur, je ſuis ravi
Que cette occaſion...

ANGELIQUE.

Quelle ardeur vous tranſporte ?
Malgré vos ſoins, on voit éclater dans vos yeux
Je ne ſçai quoi de furieux :
Et je prétens qu'aucun de vous ne ſorte.
Dites-moi quel ſujet fait naître le courroux
Que l'on voit régner entre vous.

LEANDRE *à part.*

Pour plaire à Léonore éludons la querelle.
(*haut.*) Madame, dans le fond, c'eſt une bagatelle.
Monſieur avec vivacité
M'a demandé le nom d'une Dame maſquée.
Je n'ai pû contenter ſa curioſité.
De mes refus ſon eſprit irrité...

ANGELIQUE.

Et cette Dame eſt-elle belle ?

LEANDRE.

Je puis vous l'avouer ſans paroître indiſcret.
Aux yeux de tout le monde elle paſſe pour telle ;
Et ſon amant auroit trop de regret,
S'il devoit là-deſſus lui garder le ſecret.

ANGELIQUE.

Elle ne l'eſt que trop pour faire un infidéle !

LELIO.

Ah ! que me dites-vous ? je jure . . .

ANGELIQUE.

Non, ingrat,
La perfidie eſt évidente :
Pour une femme indifférente
On n'en vient point à cet éclat.

LELIO.

Hé bien, puiſqu'il faut vous le dire,
Je croiois que c'étoit ma ſœur.

ANGELIQUE.

Vous me trompez.

LELIO.

Non, qu'à vos yeux j'expire,
Si quelqu'autre intérêt a fait agir mon cœur.

LEANDRE.

à part les 4 premiers vers, tandis qu'Angelique parle à Lelio.

J'ai troublé ſa bonne fortune.
A ce que je puis voir il en compte à plus d'une.
Je me reprocherois de les voir déſunis.
Raccommodons la choſe, ſi je puis.

à Angélique.

Je vois que de la jalousie
J'ai répandu le dangereux poison ;
Mais ce n'est point avec raison
Qu'en cet instant votre ame en est saisie.
Celle à qui je parlois vous ressemble si fort
Par les graces & par la taille,
Par le maintien & par le port,
Qu'on doit lui pardonner un semblable transport.

LELIO.

Il veut tout rajuster, & ne fait rien qui vaille.

ANGELIQUE.

La taille ? Votre sœur est plus grande que moi.

LELIO.

Il ne sçait ce qu'il dit, fiez-vous à ma foi.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce encore ?

SCENE VII.

ANGELIQUE, LELIO, LEANDRE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Monsieur votre frere.
Il ordonne à ses gens, & va bien-tôt monter.

ANGELIQUE.

Oui, tout conspire à me persécuter.

Cachez-vous vîte.

LEANDRE.

Autre myſtere.

ANGELIQUE.

Dans ces deux cabinets ſauvez-vous promptement.
Chez lui l'ombre d'un homme allume ſa colere.
Que vais-je devenir, s'il trouve mon amant ?

SCENE VIII.

DAMON, ANGELIQUE, LEANDRE & LELIO *cachés.*

DAMON.

PRéparez-vous, ma ſœur, à partir de Veniſe.
Sortons pour quelque tems de ce triſte ſéjour.

ANGELIQUE.

Quel eſt le but d'une telle entrepriſe ?

DAMON.

D'y laiſſer, ſi je puis, le malheureux amour
Dont en vain mon ame eſt épriſe.

ANGELIQUE.

Vous êtes malheureux ?

DAMON.

On ne peut l'être plus.
Je me flatois d'obtenir pour épouſe
Un objet adorable où brillent cent vertus :
Mais c'en eſt fait, la fortune jalouſe
A rendu ce matin mes projets ſuperflus.

ANGELIQUE.

Quel eſt la beauté qui vous touche ?

DAMON.

Je ne vous dirai point ſon nom :
Le déſeſpoir l'interdit à ma bouche.

LEANDRE *caché.*

Quoi ! je me trouve chez Damon ?

DAMON.

Allons chercher à la campagne
Un repos que ces lieux ne peuvent plus m'offrir.

ANGELIQUE.

Hé ! mon frere, l'amour par tout nous accompagne.
L'abſence, dans les cœurs que ce Dieu fait ſouffrir,
Fixe ſouvent le mal, au lieu de le guérir.

DAMON.

Vous me paroiſſez inquiéte.
Seroit-ce du deſſein que mon amour projette ?
Quel air rêveur, embarraſſé !

ANGELIQUE.

C'eſt un mal de tête terrible.
D'y réſiſter il ne m'eſt pas poſſible.
Je reviendrai quand il ſera paſſé.

SCENE IX.

DAMON, LEANDRE, LELIO *caché.*

LEANDRE *sortant du cabinet.*

Bon jour, Damon.

DAMON.

Que vois-je? c'eſt Leandre.
Et depuis quand?

LEANDRE.

Mon cher, embraſſe-moi.

DAMON.

A ce bonheur aurois-je pû m'attendre?
Rencontrer à Veniſe un ami tel que toi?
Leandre qu'à Boulogne une eſtime ſi chere...
Mais je viens de quitter ton pere,
Qui de ton arrivée eſt encore incertain.
Il m'a paru dans le dernier chagrin,
Et tes retardemens ont cauſé ſa colere.
Qu'on le faſſe avertir...

LEANDRE.

Oh! non pas, s'il te plaît.
Je veux cacher mon ſéjour dans Veniſe,
Et ſur tout à mon pere.

DAMON.

Ah! je vois ce que c'eſt.

LEANDRE.

Tu peux le deviner, ſans que l'on t'en inſtruiſe.

DAMON

Sans doute, une affaire de cœur...

LEANDRE.

Tu touches droit au but.

DAMON.

Mais seroit-ce ma sœur ?
Par quel hazard, & sans que je le sçache,
Te trouves-tu dans ma maison ?

LEANDRE.

Va, ne crains nulle trahison,
Ce n'est point l'amour qui m'y cache :
Je vais t'en dire la raison.

DAMON

Non, non, pour un moment il faut que je te quitte;
Car j'ai laissé ma sœur dans un fâcheux état.
Un mal de tête...

LEANDRE.

Il n'aura point de suite.

DAMON.

Je veux approfondir la chose sans éclat.

LEANDRE.

Mon cher Damon, ce mal n'est autre chose
Qu'une simple frayeur, & c'est moi qui la cause.
Avec un Cavalier je viens d'avoir du bruit.
La Justice aussi-tôt arrive, & nous separe.
Nous fuyons, elle nous poursuit ;
Et par un coup assez bizarre
Le même sort en ces lieux nous conduit.
Ta sœur nous voit tous deux dans un désordre extrême.
On entend du tumulte, elle nous fait cacher,

Et

Et croit que dans cet instant même,
De ta maison on vient nous arracher.
Figure-toi ce que dans une femme
Produit un pareil mouvement.
Eut-elle caché son amant,
Un trouble plus puissant n'eut point frappé son ame.

DAMON.

Ma présence devoit ici la rassurer.
Cette grande frayeur m'étonne.
Pourquoi ne pas me déclarer...

LEANDRE.

En de certains momens on ne connoît personne.

LELIO *paroissant.*

Bon, il vient de tout réparer.

DAMON.

Mais cet homme avec qui vous avez une affaire?

LELIO *riant.*

C'est moi, Damon.

DAMON.

Eh quoi, mes deux amis?

LELIO.

Quel qui-pro-quo j'avois commis?
Sans rancune, mon cher beau-frere.

LEANDRE.

Plaît-il?

LELIO.

Oui, oui, cessons d'être ennemis.
Selon ce que je viens d'entendre,
Vous êtes le seigneur Leandre.

LEANDRE.

Il est vrai.

LELIO.

Fils d'Oronte, & qui venez exprès
Pour être l'époux d'Isabelle.

LEANDRE.

Oui, mon dessein étoit d'épouser cette belle.

LELIO.

Et n'arrivez-vous pas de Boulogne ?

LEANDRE.

A peu près.

LELIO.

He bien ! la chose est décidée :
Isabelle est ma sœur.

DAMON *à part.*

Léandre est mon rival ?

LELIO.

Pour vous à votre pere elle fut accordée.
(*à part.*) Peste soit du beau-frere.

DAMON *à part.*

Oh Ciel ! quel coup fatal !

LEANDRE.

(*à part.*) Feignons. (*Haut.*) C'est autrement que le sort en ordonne,
Et j'ai déja formé d'autres liens.
Ainsi cette aimable personne
Pourra combler d'autres vœux que les miens.
Je vois que cela vous étonne.

LELIO.

Comment ?

LEANDRE.

Et je ne suis arrivé dans ces lieux,
Que pour y retirer ma parole donnée.

Je m'attens d'y trouver des parens furieux :
Mais je ſuis marié depuis plus d'une année.

LELIO.

Vous marié ?

LEANDRE.

Sans doute.

LELIO.

Embraſſez-moi.

DAMON.

Viens que j'en faſſe autant.

LEANDRE.

Mais ils ſont fous, je croi.

DAMON.

Dans quel raviſſement mon tendre cœur ſe noye !

LELIO.

A quels plaiſirs le mien eſt-il en proye ?

DAMON, *à Lelio.*

Eh pourquoi donc ?

LELIO.

J'adore votre ſœur.

DAMON.

Je vous la donne ; & moi j'idolâtre la vôtre.

LELIO.

Je le ſçais : dès ce jour, je fais votre bonheur.

LEANDRE.

Quel tranſport ſaiſit l'un & l'autre !

LELIO & DAMON.

Que nous vous embraſſions.

LEANDRE.

Non, non, c'en eſt aſſez.

LELIO.

La Dame de tantôt étoit donc votre épouſe ?

LEANDRE.

Oui, Monsieur.

LELIO.

Pardonnez, si mon humeur jalouse...
Adorable Angélique, eh vîte, paroissez.

SCENE VIII.

LEANDRE, LELIO, DAMON, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

QU'est-il donc arrivé ?

DAMON.

Connoissez-vous Léandre ?
Le voilà.

LELIO.

De ma mere il devenoit le gendre...

DAMON.

Et par lui mes vœux traversés...

LELIO.

A votre main je n'osois plus prétendre.

DAMON.

Mais ils sont enfin exaucés.

LELIO *à Angelique.*

Nous allons nous lier d'une chaîne éternelle.

DAMON *à Angelique.*

J'épouse ce soir Isabelle.

LELIO *à Leandre.*

Oronte le sçait-il ?

LEANDRE.

Non.

LELIO.

Le trait eſt hardi.

ANGELIQUE.

Et de qui tenez-vous cette heureuſe nouvelle ?

LELIO.

Léandre eſt marié.

ANGELIQUE.

Tout de bon ?

LELIO.

Vous plaît-elle ?

ANGELIQUE *très-haut.*

Marié, quelle joye !

LEANDRE *à part.*

Et de plus aſſourdi.

UN LAQUAIS *à Damon.*

On a ſervi, Monſieur.

DAMON.

Allons nous mettre à table,
C'eſt là qu'un tel bonheur doit être célébré.

LELIO.

Ce mariage, eſt-il bien avéré ?

LEANDRE.

Il n'eſt rien de plus véritable.

ANGELIQUE.

Ah, que je vous en ſçais bon gré !

DAMON.

Mon cher, que vous êtes aimable !

LEANDRE.

Mais je n'y comprens rien.

LELIO.

Avez-vous des enfans ?

LEANDRE.

Je crois que non.

LELIO.

Ne perdez point de tems,
Votre pere pourroit caſſer ce mariage.

LEANDRE.

La fille eſt noble : & de plus un dédit . . . .

DAMON.

Noble !

ANGELIQUE.

Un dédit !

LELIO.

En faut-il davantage ?
Allons.

LEANDRE *à part.*

Ce faux himen leur fait perdre l'eſprit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE I.

Le Théâtre repréſente la ruë.

Mr. ORONTE, Me. ARGANTE.

M. ORONTE.

OU courez-vous ?

Me. ARGANTE.

Ma fraieur eſt mortelle :

Mon fils court un affreux danger.
On dit que pour certaine belle,
On l'a vû contre un étranger
Les armes à la main vuider une querelle.

Mr. ORONTE.

Ce sera sans doute un faux bruit.
Votre fils élevé sous les yeux de sa mere,
De ses leçons a recueilli le fruit.
Il ne peut s'écarter de la sageſſe auſtere.
Encor s'il eût étudié
A Boulogne, ou bien à Padoüe ?
Il pourroit être un peu libertin, je l'avoüe ;
Mais à Veniſe on vit ſur tout un autre pié.

Me. ARGANTE.

La raillerie eſt un peu rude :
Et je pourrois répondre à cet égard,
Que mon fils fait mal par hazard,
Et le vôtre par habitude.

Mr. ORONTE.

Eh, croyez-moi : la jeuneſſe a ſes droits,
Et le plaiſir fit toujours ſes délices.
Conſolez-vous, nous devons quelquefois
Fermer les yeux ſur des petits caprices.

Me. ARGANTE.

Ah, le voilà !

SCENE II.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LELIO.

Me, ARGANTE.

M'A-t'on dit vrai, mon fils ?
Croirai-je ce qu'on vous impute ?
Avez-vous eu quelque diſpute
Pour un ſujet dont je rougis ?

LELIO.

Bon ! elle n'a duré qu'une ſeule minute.
C'étoit avec Léandre, & nous ſommes fort bien.

Mr. ORONTE.

Avec mon fils ?

Me. ARGANTE.

C'eſt ainſi qu'il débute ?
Votre fils gâtera le mien.

Mr. ORONTE.

Attendez, s'il vous plaît, ne précipitons rien.
Léandre doit être à Veniſe.
Je le cherche, & j'ai vû ſon valet ce matin.
Je vous l'ai dit, le reſte eſt incertain,
Et Lelio peut-être a fait une mépriſe.

LELIO.

Non, c'eſt lui-même, & je puis l'aſſurer,
Nous venons de dîner enſemble.

Mr. ORONTE.

De sa visite, ce me semble,
Il auroit bien pû m'honorer.

LELIO.

Vous le dirai-je ? C'est qu'il tremble ;
Et n'oseroit paroître devant vous.

Mr. ORONTE.

Auroit-il pu mériter mon courroux ?

LELIO.

Vous aviez arrêté, dit-il, son mariage
Avec ma sœur.

Mr. ORONTE.

Hé bien?

LELIO.

Et soit dit entre nous,
D'un autre il est déja l'époux.

Mr. ORONTE.

Sans mon consentement ?

LELIO.

Il ignore l'usage.

Mr. ORONTE.

Je ferai tout casser.

LELIO.

Tout doux ;
C'est une fille noble & sage.

M. ORONTE.

Ah, malheureux Oronte !

LELIO.

Il a fait un bon choix.

Me. ARGANTE.

Il faut fermer les yeux par fois.

Mr. ORONTE.

Oh ! ceſſez ce froid badinage.
Taiſons-nous, c'eſt lui que je vois.

LELIO *à Me. Argante.*

Vous ſçavez qu'à Damon vous donnez Iſabelle.

Me. ARGANTE.

Oui, je te l'ai promis.

SCENE III.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LELIO, LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE *à Arlequin.*

LA fâcheuſe nouvelle!
Que ne l'évitois-tu ? N'avois-tu pas des yeux ?

ARLEQUIN.

A quoi ſert notre luminaire,
Lorſqu'un importun curieux
Vient nous ſurprendre par derriere ?

Mr. ORONTE *à Leandre.*

Bon jour, Monſieur.

ARLEQUIN.

Faites-vous mieux ?
Vous prendre en traître eſt ſa maniere.

Mr. ORONTE.

Mon aſpect ſemble vous troubler.

Me. ARGANTE.

C'eſt qu'il a peine à vous remettre.

LEANDRE.

Du plaiſir le plus grand mon cœur ſe ſent combler.
Monſieur, voulez-vous bien permettre...

ARLEQUIN.

Moi, Monſieur....

Mr. ORONTE.

Retranchons le cérémonial.

ARLEQUIN.

Laiſſez-nous acquiter du devoir filial.

Mr. ORONTE.

J'en diſpenſe Monſieur Léandre.

ARLEQUIN.

C'eſt agir en pere loyal.
Mais un fils délicat & tendre....

Mr. ORONTE.

Venons au point dont je veux être inſtruit.
Etes-vous marié?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur.

LEANDRE.

Oui, mon pere.

LELIO *à Me. Argante.*

Vous le voiez.

Me. ARGANTE.

Oh, oh!

ARLEQUIN.

Quiconque vous l'a dit
En a menti.

LEANDRE.

Maraut,

ARLEQUIN.

Quelle ſotte chimere !

Mr. ORONTE.

Sans mon aveu, diſpoſer de ta foi !
Oſe-tu bien paroître devant moi !

ARLEQUIN.

Ne craignez pas qu'aucun himen le lie.
Il eſt ſage, & n'a pû juſques-là ſe trahir ;
Et s'il vient à Veniſe en faire la folie,
Ce n'eſt que pour vous obéir.

LEANDRE.

Si tu dis un mot, je t'aſſomme.

ARLEQUIN.

Pouvez-vous dans l'erreur laiſſer cet honnête homme ?

LEANDRE.

à Arlequin. Oui, je le veux. *haut.* Mon pere, pardonnez.
Il eſt, vous le ſçavez, des puiſſances fatales,
Par qui nous ſommes entraînés.

Mr. ORONTE.

Il n'en eſt point qui ſoient égales
Aux devoirs des enfans bien-nés.
Va, c'en eſt fait ; après l'affront inſigne,
Dont tu viens de bleſſer le pouvoir paternel,
Je ne reconnois plus dans un fils criminel
Un fils qui de ce nom ſoit digne.
Adieu, Madame Argante.

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur, arrêtez.
Daignez recevoir mes excuſes ;

J'ai pris les mêmes privautés
Que Monsieur votre fils.

Mr. ORONTE.

Lui mon fils ! tu t'abuses.

ARLEQUIN.

Cela se pourroit bien : mais enfin depuis peu
J'ai contracté, sans votre aveu,
A son exemple un secret mariage,
Il faut y tomber tôt ou tard.

Mr. ORONTE *lui donne un soufflet, & sort.*

Impertinent !

SCENE IV.

Me. ARGANTE, LEANDRE, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ME faire un tel outrage ?

LEANDRE *à Me. Argante.*

Votre nom m'instruit de la part
Que vous prenez, Madame, à cette affaire ;
Et vous deviez être ma belle-mere.

Me. ARGANTE.

Oui, Monsieur.

LEANDRE.

C'est avec douleur,
Que d'Isabelle votre fille...

Me. ARGANTE.

Oh ! ce n'est pas un grand malheur.

LEANDRE.

Ce m'eut été beaucoup d'honneur
De me voir dans votre famille ;
Mais quand l'amour s'eſt emparé d'un cœur . . .

Me. ARGANTE.

Oui, j'entre très-fort dans vos peines.

ARLEQUIN.

Il eſt, vous le ſçavez, d'inévitables chaînes.

LEANDRE.

Oh, tai-toi, babillard maudit.

ARLEQUIN *à Leandre.*

Mais pourquoi feindre un himen à crédit ?

LEANDRE.

Pardon, Madame ; & vous Lelio, je vous prie
De n'avoir nul reſſentiment.

LELIO.

Au contraire, Léandre ; & même en ce moment
Je vais de votre pere appaiſer la furie.

LEANDRE.

Ce noble procédé me touche infiniment.

ARLEQUIN *entre Me. Argante & Lelio.*

Mon mariage, à parler franchement,
N'eſt qu'une ruſe, un tour d'adreſſe
Que j'avois tiſſu finement
Pour appuyer mon maître.

LEANDRE *qui ſort.*

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je vous laiſſe.

SCENE V.

Me. ARGANTE, LELIO.

Me. ARGANTE.

TU fais fort bien. Qu'un pere eſt malheureux,
De mettre au jour des enfans indociles!
Voyez, mon fils, dans quel état affreux...

LELIO.

De réflexions inutiles
Epargnez-vous le ſoin fâcheux.
Songez, Madame, au bonheur de ma vie.
Tout flate un légitime eſpoir.
De vos engagemens Léandre vous délie:
Donnez ma ſœur à Damon.

Me. ARGANTE.

Il faut voir,
Et prendre quelque tems...

LELIO.

Non vraiment, dès ce ſoir.
Par-là vous prouvez à Léandre
L'empreſſement qu'on a de s'allier à vous;
Que vous ne manquez point de gendre...

Me. ARGANTE.

Je ne ſuis point piquée.

LELIO.

Oh, je le ſuis.

Me. ARGANTE.

Tout doux.

Avec Damon nous devons prendre
Tous les arrangemens de cet himen futur.

LELIO.

Non, le plus court eſt toujours le plus ſûr.
En ces occaſions, c'eſt perdre que d'attendre.

Me. ARGANTE.

Oui, chez de jeunes gens : mais chez un eſprit mûr,
De cette bienſéance on ne peut ſe défendre.

LELIO.

Vous me déſeſpérez : eſt-il autre beſoin
Que de ſçavoir ſes mœurs, ſon bien & ſa naiſſance?
Voilà tout ce qu'il faut pour faire une alliance.
Damon, comme ſa ſœur, vous épargne ce ſoin;
Nous pouvons épouſer en toute diligence.

Me. ARGANTE.

Oh! que tu rabattras de cette impatience!
Sois bien ſûr que huit jours après l'himen conclu,
Ce même amour par cet himen exclu...

LELIO *à part.*

Bon, nous voici dans la vieille morale.
(*haut.*) Eh, Madame, je ſçais tout ce que là-deſſus
L'expérience nous étale :
Mais on voudra toujours corriger cet abus,
Par des exemples ſuperflus;
Lorſqu'on eſt épris d'une belle,
On ne voit que ſes ſeuls appas;
Le cœur vole où l'amour l'appelle,
Et les deſirs ne réfléchiſſent pas.

SCENE

SCENE VI.

Me. ARGANTE, LELIO, DAMON.

LELIO.

Viens, Damon, viens te joindre à ma priere.
Ma mere t'accorde ma sœur :
Mais d'un délai peu nécessaire,
Elle empoisonne ton bonheur,
Et te fait essuyer l'ennuieuse lenteur
D'une formalité vulgaire.

DAMON.

Madame me l'accorde ? ah, quel ravissement !
Qu'elle marque à son gré le jour de l'himenée.
Après sa parole donnée,
Je n'envisage plus qu'un avenir charmant.

LELIO.

Quoi, tu peux voir reculer la journée ?

DAMON.

Je la souhaite avec empressement ;
A posséder ta sœur, ma fortune est bornée.

LELIO.

Eh bien, il faut conclure en ce moment.
Colombine !

COLOMBINE *dans la maison* :

Monsieur ?

LELIO.

Qu'Isabelle descende.
Sans perdre un seul instant, ma mere la demande.

Me. ARGANTE *à Damon.*

Cet étourdi va vous faire penser
Que je me hâte de conclure.

DAMON.

Non, Madame, je vous le jure :
J'en ferois plus que lui, si j'osois vous presser.

Me. ARGANTE *à part.*

Ils le veulent tous deux : pour m'en débarrasser,
Ne différons pas davantage.

SCENE VII.

Me. ARGANTE, LELIO, ISABELLE, DAMON, COLOMBINE.

LELIO.

VEnez, ma sœur. Léandre est arrivé :
Mais par un trait d'homme prudent & sage,
Il a fait à Boulogne un secret mariage,
Et le vôtre avec lui ne peut être achevé.

ISABELLE.

Dites-vous vrai, mon frere ?

LELIO.

Oui vraiment ; & je gage
A voir cet air riant & vif,
Que la nouvelle vous enchante.

ISABELLE.

Vraiment, je la trouve charmante.

LELIO.

Il mérite ce trait naïf.

ISABELLE.

Conçois-tu mon bonheur, ma chere Colombine ?

Me. ARGANTE.

Je vois que pour perdre un époux,
Tu n'en es guere plus chagrine.

LELIO.

Quelque myſtére eſt caché là-deſſous,
(*à Damon*) N'as-tu jamais parlé d'amour à ta voiſine ?

DAMON.

Non, je l'avourois entre nous.

LELIO.

Tu faiſois au moins les yeux doux,
C'eſt un langage qu'on devine.
Ma ſœur, vous n'avez rien perdu,
Damon vaut bien votre époux prétendu.
Il l'égale en eſprit, en naiſſance, en jeuneſſe ;
De ma mere il a la promeſſe ;
De vos appas ſon cœur eſt éperdu,
Et recevra ce ſoir le prix de ſa tendreſſe.

ISABELLE.

Qu'entens-je ! quoi, ce ſoir ?

LELIO.

Madame, dites-lui
Tout ce que là-deſſus vous venez de conclure.

Me. ARGANTE.

Oui, nous comptons dès aujourd'hui
Te conſoler d'une rupture
Qui doit te cauſer quelque ennui ;

Car enfin quelque indifférence
Qu'affecte en ces dehors un air si dégagé,
Tout homme qui prend son congé,
Fut-il même haï, vous pique & vous offense.

ISABELLE.

Il faudroit, pour penser d'une telle façon,
S'en être fait une grande habitude.
Madame, qu'un pareil soupçon
Ne donne à votre esprit aucune inquiétude.
Je ne sçai point encor tous les détours rusés
Dont en un certain monde aujourd'hui l'on se pique;
Je crois même cette pratique
Le commerce des cœurs usés.
Et pourquoi serois-je frappée
De la perte d'un inconnu,
Qui ne m'auroit donné qu'une main échappée
A la chaîne où son cœur eut resté retenu?
Non, non, j'aurois sans doute été la plus trompée.
Croyez donc que ce coup m'est très-indifférent:
Et n'y portez aucun remede.
Une pareille perte à moi-même me rend:
Et trop heureux qui se possede!
De l'himen de Monsieur, reculez les instans.
Ma situation tient un peu du veuvage:
Ah, du moins pendant quelque tems
Laissez m'en goûter l'avantage!

Me. ARGANTE.

Quoi, sans avoir goûté du mariage,
Ma chere fille, tu prétens
Mettre ici le deüil en usage?

ISABELLE.

Ce n'eſt pas le deüil que j'entens,
C'eſt le plaiſir de me voir libre.

COLOMBINE.

Oui, nos deſirs furent toujours flottans,
Notre raiſon les tient en équilibre.

DAMON.

Un tel diſcours me met au déſeſpoir.

LELIO.

Bon, bon, c'eſt la pudeur.

DAMON.

Je crains l'antipathie.

LELIO.

Ma ſœur, vous dépendez d'un abſolu pouvoir.
Soit affectation, ſoit raiſon, ſoit folie,
Votre caprice ici doit céder au devoir.

Me. ARGANTE.

L'intérêt de ſes feux lui fait preſſer l'affaire;
Je l'aime; il faut le contenter.

LELIO.

Mais parle donc, ſi tu veux plaire.
C'eſt au futur à la complimenter.

DAMON

Madame, après l'aveu qui de mon ſort décide,
Je n'oſe vous parler de mon feu violent.
Le véritable amour, ſi l'eſpoir ne le guide,
N'oſe paroître qu'en tremblant:
Et votre refus accablant
Me déſeſpere & m'intimide.
Si je pouvois cependant me flater
Que la plus tendre ardeur, que la plus vive flamme

Que l'amour ait fait éclater,
Puſſent un jour toucher votre ame,
Depuis deux ans je pourrois les dater.
Oui, depuis ce tems-là, Madame,
Ce Dieu pour vous me bleſſe de ſes traits:
Et chaque jour augmente ma tendreſſe,
En augmentant de ſi puiſſants attraits.

LELIO.

Ma foi, ce compliment plein de délicateſſe
Doit produire de grands effets.
Hé bien, ma ſœur, tu ne ſçai que repondre?

ISABELLE.

Les bontés de Monſieur viennent de me confondre.

LELIO.

C'eſt un garçon bien fait au moins:
Vingt & cinq ans au plus, une aimable figure,
Qui te rendra toujours les mêmes ſoins,
Malgré l'himen. Ma mere, je m'aſſure,
Qu'elle conſent à ce que vous voulez.

Me. ARGANTE.

Tant mieux; car ſur ce point je hais les démêlés.

LELIO *à Damon.*

Tiens-toi donc en bonne poſture,
Là.... badine avec ton chapeau,
Et chante lui quelque air de l'Opera nouveau.
Répondez donc, ma ſœur, à ſon impatience.

DAMON.

Pourrois je me flater que ma perſévérance....

ISABELLE.

En aimant en ſecret, vous avez eu le tems,

De consulter pendant deux ans
Sur le choix que vous deviez faire.
Je veux de mon côté réfléchir à ce choix ;
Mais, Monsieur, comme je vous crois
Bien au-dessus d'un amant ordinaire,
Pour que votre mérite agisse & qu'il m'éclaire,
Je ne demande que deux mois.

LELIO.

Un tel retardement me paroît ridicule.
A Me. Argante.
Vous voyez bien où ceci doit aller.
Elle se rend, lorsqu'elle capitule :
Ce n'est que par un vain scrupule
Qu'elle demande à reculer.

Me. ARGANTE.

Je le pense de même, à franchement parler.

LELIO.

Ma sœur, on vous tient un grand compte
De cette vertueuse honte,
Qui vous fait éluder le pouvoir d'un époux ;
Mais dès ce jour il faut qu'il vous obtienne.
Damon aime ma sœur, & j'adore la sienne.
Je prétens l'épouser : & des liens si doux
Ne peuvent se faire, entre nous,
Qu'à la condition qu'il épouse la mienne.
Tout flate aujourd'hui notre espoir ;
Mais dès demain quelque disgrace
Pourroit faire changer les affaires de face :
Ainsi nous épousons ce soir.

Me. ARGANTE.

J'en ferois tout autant, si j'étois à sa place.

ISABELLE.

C'est donc à votre folle ardeur
Que je me vois sacrifiée ?

LELIO.

Folle ardeur ! par ma mere elle est justifiée.
Respectez votre belle-sœur.
Nous pouvons de ce pas aller chez le Notaire ;
Nous y dresserons le contrat.
Et pour sortir du célibat
Vous n'aurez plus qu'un pas à faire :
Un mot de votre main terminera l'affaire.

ISABELLE.

De ses prétentions quelquefois on rabat.

LELIO.

Nous verrons.

Me. ARGANTE *à Isabelle.*

Tu lui dois un peu de déférence.

ISABELLE.

Eh quoi ! vous voulez me forcer....
A signer le contrat ?

Me. ARGANTE.

Nous allons le dresser ;
Et tu le signeras après par complaisance.

LELIO *à sa mere.*

Que ne vous dois-je point ?

Me. ARGANTE *à Isabelle.*

Arme-toi de constance.

SCENE

SCENE VIII.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

QUoi ! ſe peut-il qu'un étourdi fieffé
Tourne à ſon gré la tête d'une mere ?
Et que de lui ſon eſprit ſoit coëffé
Juſqu'à vous immoler aux intérêts d'un frere ?

ISABELLE.

Ces abus ont été de tout tems établis.
De nos parens l'aveugle complaiſance
Fait toujours du côté des fils
Pancher une injuſte balance.
Vainement avec eux nos droits, notre naiſſance
Par la nature ont été réunis :
Les loix rompent cette alliance.
Ces orgueilleuſes loix par leur toute-puiſſance
Donnent aux fils le nom, le bien & les honneurs.
Eux ſeuls d'une maiſon ſoutiennent l'eſpérance.
Et les peres ſéduits par l'uſage des mœurs
Qui les attache aux vanités humaines,
Pour nous du ſang briſent les chaines,
Et pour leurs fils prodiguent leurs faveurs.

COLOMBINE.

Allons, allons : il faut qu'un prompt remede
Mette ordre à ce fâcheux revers.
Appellez Dom Pedre à votre aide.

Par un amant qu'un tendre amour poſſede,
D'heureux conſeils nous ſont toujours ouverts.

ISABELLE.

Eh, quels conſeils! il faut que j'obéiſſe;
Que je m'immole à mon devoir.
Mais n'importe, je veux le voir.
Oui, qu'avec lui du moins un moment je gémiſſe;
Et que ſa tendreſſe jouiſſe
De mes regrets & de mon déſeſpoir.
Va donc me le chercher.

COLOMBINE.

Où voulez-vous l'attendre?

ISABELLE.

Sans doute tu le trouveras
A l'endroit où ſe font toutes nos entrevuës.
Alors reviens me prendre, & tu m'y conduiras.

COLOMBINE.

Et ſi nous ſommes reconnuës?

ISABELLE.

Nous avons de nouveaux habits:
Courons les mettre en diligence.
O Ciel, du ſort que je ſubis
Ne pourrai-je laſſer la barbare conſtance?

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE I.

Le Théâtre repréſente la ruë.

COLOMBINE *maſquée*,
ARLEQUIN *au fond du Théâtre.*

COLOMBINE.

ALlons chercher Dom Pedre. Il n'en eſt pas beſoin,
Il faut qu'il ne ſoit pas bien loin ;
Car j'apperçois mon aimable Narciſſe.
Mais dans la réverie il me paroît plongé.
A ſa fidélité donnons de l'exercice.
Voyons ſi d'un cœur partagé
Il ne m'auroit point fait le trompeur ſacrifice.
Ma foi, pour peu qu'il me trahiſſe,
Il peut compter ſur ſon congé.

ARLEQUIN.

Mon maître a dans l'eſprit une folle entrepriſe.
Il cherche par-tout de l'argent.
Et c'eſt pour faire une ſotiſe
Dont je prévois que je ſerois l'agent.
Un amour périlleux m'effraye & m'importune.

COLOMBINE.

Vous me paroiſſez bien réveur.

ARLEQUIN.

Courage, autre bonne fortune.
Oh morbleu ! trève de faveur.
Sa démarche pourtant ne paroît pas commune.

COLOMBINE.

Je m'intéresse à votre sort.

ARLEQUIN.

Vous me connoissez donc ?

COLOMBINE.

Très-fort.

ARLEQUIN *voulant s'en aller.*

J'en suis bien aise.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

Apprenez-moi, de grace,
Le nom de l'objet de vos vœux.

ARLEQUIN.

Cette demande m'embarrasse.
Je ne le puis.

COLOMBINE.

Mais je le veux.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez : vient-on en pleine ruë
Arracher aux passans le nom de leurs amours ?

COLOMBINE.

Votre maîtresse m'est connuë :
Vous la voyez depuis six jours.

ARLEQUIN.

Hoïme !

COLOMBINE.

Son nom est Lucrece :
Et je vous avertis qu'un rival irrité
Doit vous punir de la témérité

D'oser si haut porter votre tendresse.

ARLEQUIN.

A part. Un rival. *Haut.* On se trompe.

COLOMBINE.

Oh, c'est la vérité.

ARLEQUIN *tremblant.*

Et ce rival est-il bien redoutable ?

COLOMBINE.

C'est le plus obstiné frappeur...

ARLEQUIN.

Que deviendrai-je, misérable ?

COLOMBINE.

Quoi, vous tremblez ? Est-ce de peur ?

ARLEQUIN.

Non, c'est qu'il fait un froid de diable,
Et qu'il m'a pris une vapeur.

COLOMBINE.

L'intérêt que je prens à ce qui vous regarde,
Me fait ici vous informer
De ce qu'un inconnu hazarde,
Pour peu qu'il aime & qu'il se fasse aimer.
Pensez-y bien.

ARLEQUIN.

A part. J'y prendrai garde.
Il n'est pas question de se faire assommer.
Haut. Je ne suis un point un homme à souffrir la nazarde,
Et de mon naturel je crains peu les rivaux ;
Mais je hais beaucoup le partage.

COLOMBINE.

Ces sentimens sont dignes d'un héros.

ARLEQUIN.

Lucrece me trahit, je quitte une volage.

COLOMBINE.

A part. Le poltron! *Haut.* Non, Lucrece eſt ſage,
Et n'aime que vous ſeul.

ARLEQUIN.

Elle plaît aux brutaux,
Il ne m'en faut pas davantage.

COLOMBINE.

Quoi, vous la quittez donc?

ARLEQUIN.

Je n'y veux plus ſonger.

COLOMBINE.

Si je pouvois vous en dédommager?
Mais ce ſeroit pour vous une foible victoire.
Je n'oſerois aſpirer à la gloire
De m'acquérir un cœur qu'elle ſçut engager.

ARLEQUIN.

Vous le pouvez de reſte, & vous devez le croire;
Mais j'aurois tout au moins mille rivaux.

COLOMBINE.

Aucun.

ARLEQUIN.

La choſe eſt-elle bien poſſible?
Vous n'avez point d'amans?

COLOMBINE.

Pas un.

ARLEQUIN.

Quoi! vous n'avez jamais été ſenſible?

COLOMBINE.

Jamais.

ARLEQUIN.

Avec cet air le fait eſt peu commun.

Vous êtes donc incombuſtible ?

COLOMBINE.

De plus, je n'ai jamais ſouffert un importun.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

COLOMBINE.

Mais je crains que Lucrece
Ne vous ramene à ſes attraits.
Elle a tant d'eſprit, de fineſſe.

ARLEQUIN.

Pas tant que vous, à beaucoup près.

COLOMBINE.

Ce qui raſſure ma tendreſſe,
C'eſt que j'ai beaucoup de ſes traits,
Et notre taille eſt de la même eſpece.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez, vous valez cent fois mieux.
Elle a la taille bien moins fine ;
Et par l'éclat dont me charment vos yeux,
Vous l'emportez encore par la mine.

COLOMBINE.

A part. Le chien !

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

COLOMBINE.

Rien, ce n'eſt qu'un ſoupir.
Vous la quitterez donc ?

ARLEQUIN.

Et ſans beaucoup de peine.
Vous allez être ſouveraine
D'un cœur dont votre amour la force à déguerpir.

SCENE II.

LEANDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Avec qui parlois-tu ?

ARLEQUIN.

Chut, c'eſt une inconnuë
A qui j'ai donné dans la vuë,
Et que je mets à compoſition.

LEANDRE.

L'animal !

ARLEQUIN.

Je vous dis que d'une ame ingénuë
Elle m'a fait ſa déclaration.

LEANDRE.

Et Lucrece ?

ARLEQUIN.

Bon, bon, il ne s'agit plus d'elle.
J'aime à courir de belle en belle.
Celle-ci vaut bien mieux. Voyez.

LEANDRE.

Sçais-tu pour qui tu deviens infidéle ?
On ſe moque de toi.

ARLEQUIN.

Comment donc ! vous croyez....

COLOMBINE *ôte ſon maſque.*

Monſieur, depuis long-tems je ſuis en ſentinelle,

Pour vous apprendre une triſte nouvelle :
Vous allez voir des yeux dans les larmes noyés.

ARLEQUIN.

Je ſuis mort !

LEANDRE.

Qu'eſt-ce donc ?

COLOMBINE.

L'aimable Léonore
Eſt dans l'état le plus affreux.
On doit la marier ce ſoir.

LEANDRE.

Ah, malheureux !

COLOMBINE.

Dans ce cruel revers, c'eſt vous ſeul qu'elle implore.
Daignez la conſoler.

LEANDRE.

Où pourrai-je la voir ?

COLOMBINE.

Je vais vous l'amener.

SCENE III.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Je ſuis au déſeſpoir

ARLEQUIN.

Moi, je ſuis la plus ſotte bête.....

LEANDRE.

On doit la marier ce ſoir !

ARLEQUIN.

Je viens de faire une belle conquête !

LEANDRE.

Je suis tout prêt à l'enlever.
Mais voudra-t'elle s'y résoudre ?

ARLEQUIN.

De dépit & de honte, il en faudra créver.

LEANDRE.

O coup terrible !

ARLEQUIN.

O coup de foudre !

LEANDRE.

Eh, tai-toi donc.

ARLEQUIN.

Chacun pense pour soi.
Je perds ainsi que vous une beauté chérie.

LEANDRE.

Coquin, tu lui manquois de foi.

ARLEQUIN.

Non, l'infidélité n'agissoit point en moi,
Et c'étoit la poltronerie.

SCENE IV.

ISABELLE, LEANDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Charmante Léonore, eſt-ce vous que je voi ?

ISABELLE.

Dom Pedre, c'en eſt fait, vous n'avez plus d'amante.

LEANDRE.

Par quel ſort !

ISABELLE.

J'ai voulu vous parler en ce lieu
Pour vous jurer une amitié conſtante,
Et pour vous dire un éternel adieu.

LEANDRE.

Je vais donc expirer, ma chere Léonore.
A ce deſſein rien ne peut m'arracher.
Peut-on vous perdre & vivre encore ?
Non, l'amour n'aura point à me le reprocher.
L'arbitre de ma deſtinée
Paſſeroit au pouvoir d'un rival odieux ?
Ah ! ſi ce jour fatal luit à ſon himenée,
Pour jamais il ferme mes yeux.
J'ai votre foi ; c'eſt me l'avoir donnée
Que de s'être renduë à mes ſoins empreſſés.
Oui, c'en eſt fait : on n'éteint point, Madame,
Des feux que vous applaudiſſez.
Si mes ſoupirs ne ſont recompenſés,

Au plus cruel recours vous reduirez mon ame.

ISABELLE.

Puis-je flater vos vœux de quelque eſpoir ?

LEANDRE.

Vous le pouvez, mais daignez le vouloir.
En ces extrémités un parti ſeul nous reſte....

ISABELLE.

Ne devez-vous pas entrevoir
Que la ſuite en ſeroit funeſte ?
puis-je me dérober aux yeux de mes parens ?
Car enfin, vous m'allez propoſer de vous ſuivre ;
Et pour vaincre la crainte où ce projet me livre,
Vous prendrez & l'hymen & le Ciel pour garans
D'une flamme conſtante & pure.
Je ſçais par quels moyens vous prétendez agir.
De votre probité mon cœur même m'aſſure ;
Mais c'eſt pour vous que j'aurois à rougir.
Cette réflexion m'allarme & m'épouvante :
Et lorſqu'à votre amour je me ſacrifirois,
C'eſt l'époux que je chargerois
De la démarche de l'amante.

LEANDRE.

Ce ſcrupule peut-il vous frapper un moment ?
Voyez-en toute l'injuſtice.
L'époux ne doit-il pas chérir un ſacrifice,
Qui peut ſeul lui prouver qu'il eſt heureux amant ?

ARLEQUIN *à Colombine.*

J'ai la même délicateſſe.

ISABELLE.

Dom Pedre, je ne puis.

ARLEQUIN.

M'amour,

COLOMBINE.

Veux-tu finir ?

SCENE V.

ISABELLE, LEANDRE, DAMON, ARLEQUIN, COLOMBINE.

DAMON.

MOn cher ami, prends part à ma vive allegreſſe.
Ma fortune eſt changée, & je viens d'obtenir
En ce moment la main de ma maîtreſſe ;
A mon deſtin on va l'unir.

ISABELLE.

Oh Ciel, quel embarras !

COLOMBINE.

Cachez votre ſurpriſe.

LEANDRE.

Je ſuis charmé de ton bonheur.

DAMON.

Je te le dois.

LEANDRE.

A moi ?

DAMON.

Mon ame étoit épriſe
De l'objet dont l'hymen te rendoit poſſeſſeur ;
Mais un autre a charmé ton cœur :
Vois à quel point le ſort me favoriſe.

LEANDRE.

Paix donc, ne parle pas ſi haut.

DAMON.

Quoi ?

LEANDRE.

Cette Dame eſt mon épouſe.

DAMON.

Pardon, mais j'étois en défaut.

LEANDRE.

Le mot d'hymen allarme une oreille jalouſe.

ISABELLE *à part.*

Il me regarde.

DAMON.

Elle eſt faite à ravir,
Et je crois voir mon aimable Iſabelle.

ARLEQUIN.

J'apperçois votre pere.

LEANDRE.

Ah ! daigne me ſervir.

ISABELLE *apperçoit Mr. Oronte.*

Situation trop cruelle !
Encor Monſieur Oronte.

LEANDRE.

Eh vîte, cher Damon,
Donne à Madame azile en ta maiſon;
Et que ta ſœur lui faſſe compagnie.
Je ne ſuis qu'un moment.

ISABELLE.

Chez Monſieur ! & pourquoi ?

LEANDRE.

Madame, je vous en ſupplie :
C'eſt un de mes amis, fiez-vous à ſa foi.
Il me ſurvient une affaire importante.
L'homme que vous voyez....

ISABELLE.

Je suis trop complaisante !

COLOMBINE.

Quoi ! vous allez chez lui ?

ISABELLE.

Tais-toi.

C'est le plus sûr moyen de retourner chez moi.
Oh, Ciel ! où m'engageoit une ardeur indiscrette !

LEANDRE *à Damon.*

Ne lui dis pas mon nom.

DAMON.

Comment ?

LEANDRE.

Je suis Dom Pedre.

DAMON.

Bon, que rien ne t'inquiéte.

COLOMBINE *à Arlequin qui la suit.*

Retire-toi, perfide amant.

ARLEQUIN.

Je te suivrai par-tout, oh divine soubrette ?

SCENE VI.

Mr. ORONTE, LEANDRE.

Mr. ORONTE.

UN pere vous devroit méconnoître aujourd'hui ;
Mais ce seroit trop loin étendre sa vengeance ;
Et pour vous rapprocher de lui
Sa bonté veut bien rompre un lien qui l'offense.

LEANDRE.

Mon pere, à vos genoux vous me voyez tomber.
Regardez-y d'un œil sensible
Un fils tout prêt de succomber
A la douleur de vous voir inflexible.
Au pouvoir paternel j'ai pû me dérober,
Et c'est un crime irrémissible ;
Mais en le commettant ai-je crû vous braver ?
Tirannisé par un pouvoir suprême,
Je n'étois plus à vous, cessant d'être à moi-même;
Et d'un charme flateur rien n'a pû me sauver.
Mes remords dans ce cœur vous vangent.
Je n'en puis supporter le fardeau rigoureux :
Et si vos bontés ne vous rangent
Du parti de mes tendres feux,
Votre fils des humains est le plus malheureux.
Qu'en ma faveur quelque pitié vous touche.
Rassurez deux époux aux pleurs abandonnés.
Faites d'un mot de votre bouche,
Le bonheur de ces jours que vous m'avez donnés.

Mr. ORONTE.

Ton repentir mêlé d'audace
Ne touche point le cœur de ton pere offensé.
Il faut pour obtenir ta grace
Le délivrer du trait dont ta main l'a blessé.

LEANDRE.

De terreur ce discours me glace.
Comment me dégager d'un lien éternel ?
Comment d'un serment solemnel
Rompre la respectable chaîne ?

Mr.

Mr. ORONTE.

Et pourquoi mériter ma haine,
En te liant par d'indiscrets sermens ?

LEANDRE.

Ah ! mon excuse seroit prête ;
Dans ces infortunés momens,
Si vous voyez quelle est cette conquête.
Ce ne sont point de ces faux agrémens
Que la coquéterie aprête.
Les graces dans son sein respirent la vertu :
Et si leurs douceurs vous attirent,
L'amour par le respect aussi-tôt combattu,
N'ose exprimer ce qu'elles vous inspirent.

Mr. ORONTE.

Que ne me la demandois-tu ?
Je n'aurois pas pour toi recherché cette fille
Sur qui tombe aujourd'hui ton refus offensant.

LEANDRE.

J'avois à redouter un rival tout-puissant
Qui l'obtenoit de sa famille,
Et ne pouvois en ce danger pressant
Avoir le tems de vous instruire.
A peine ai-je trouvé celui de la réduire
Au point de couronner mes feux.
Je ne vous dirai rien du rang de ses ayeux ;
Mais votre sang au sien peut s'allier sans honte ;
Et je n'aurois sur elle osé lever les yeux
Si je n'avois été le fils d'Oronte.

Mr. ORONTE.

Il est vrai que mon nom ne peut faire qu'honneur.

LEANDRE.

Hélas ! j'étois bien éloigné de croire,
Le jour que son aveu paya ma tendre ardeur
Et que sa main combla mes desirs & ma gloire,
Que cet hymen dût faire son malheur !
A nos souhaits tout paroissoit propice.
Son pere, après avoir quelque tems murmuré,
Reconnoissoit son injustice :
Notre amour innocent se croyoit rassuré.
Elle me disoit : Cher Léandre,
Allons voir votre pere, il faut sans plus attendre
Lui consacrer nos plus beaux jours,
Et des siens par nos soins éterniser le cours.
Mais non, pour le trouver plus sensible & plus tendre,
Attendons pour mieux le surprendre,
Que l'hymen lui présente un fruit de nos amours.

Mr. ORONTE.

Ma chere fille ! en vain je voudrois m'en défendre,
On n'a rien à répondre à de pareils discours.
Tien, voilà ma maison, je t'en laisse le maître ;
Offre un azile à ta chere moitié.
Ton pere impatient brûle de la connoître.
Pour elle dans mon cœur ton recit a fait naître
L'amour, l'estime & la pitié.

LEANDRE *lui baisant la main.*

Mon pere !

Mr. ORONTE.

Je te rends toute mon amitié.
Cours vîte me chercher cette épouse charmante,

LEANDRE.

Que ce retour me console & m'enchante !
Quoi ! nous pourrons tous deux à vos genoux...

Mr. ORONTE.

Oui, satisfais mon ame impatiente :
Avance des momens si doux.

LEANDRE.

Vous ne languirez pas dans une longue attente.
Dans un quart d'heure elle sera chez vous.

Mr. ORONTE.

Elle est ici ?

LEANDRE.

Sans doute.

Mr. ORONTE.

Et son nom.

LEANDRE.

Léonore.

Mr. ORONTE.

Dis-lui qu'elle sera l'objet de tous mes soins.

LEANDRE.

Je rougis des bontés dont un pere m'honore.

M. ORONTE.

Dépêche-toi.

LEANDRE *avec transport.*

Je vous l'amene au moins.

SCENE VII.

Mr. ORONTE *seul.*

VA, mon fils, on a beau s'armer d'un front sévere :

Le ſang eſt toujours le plus fort ;
Et jamais un cher fils n'a tort
Quand il gémit devant ſon pere.

SCENE VIII.

Le Théâtre repréſente la maiſon de Damon.

DAMON, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

DAMON.

J'Ai le malheur de vous être ſuſpect ;
Je le connois, Madame, à ce profond ſilence.
Mais je puis jurer qu'il offenſe
Ma foi, mon zèle & mon reſpect.
On m'a dit que ma ſœur faiſoit quelques emplettes.
Dans ſon appartement, daignez vous repoſer.
Libre, ou plutôt la maitreſſe où vous êtes,
De tout chez moi vous pouvez diſpoſer.

Elles entrent dans un Cabinet, en faiſant des révérences.

ARLEQUIN.

Je crois, Monſieur, que dans ces entrefaites,
Une collation pourroit les amuſer.

DAMON.

Je vais la commander à quelque domeſtique.

ARLEQUIN.

Ce que j'en dis ne me regarde pas.

DAMON.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Vous sçavez qu'il faut en pareil cas,
Montrer que du grand monde on connoît la pratique.

DAMON.

Oui, oui, fermons cette porte avec soin.
Je répons du dépôt qu'un ami me confie. *
Cette commune gallerie
Pourroit nous amener quelqu'indiscret témoin.

ISABELLE *sur la porte du Cabinet.*

Colombine, quel coup ! je n'ai plus de ressource,
Dom Pedre me retrouvera.

COLOMBINE.

Oh ! par ma foi, de notre course
Ce cabinet est le *non plus ultrà.*

Elles entrent avec Arlequin.

SCENE IX.

LEANDRE, DAMON.

LEANDRE.

PArdon : mon amitié sans doute t'importune.
Mon cher Damon, j'agis en indiscret ;
Mais compte que c'est à regret.

DAMON.

Ah ! c'est à toi que je dois ma fortune.

* *Il ferme la porte de communication.*

Que ne puis-je. ...

LEANDRE.

A la fin mon pere s'eſt rendu.
Il approuve mon mariage.
Je vais lui préſenter ſa bru :
Que mon bonheur eſt grand !

DAMON.

Ton ami le partage.

LEANDRE.

Où ſont ces Dames ?

DAMON

Là-dedans.

SCENE X.

LEANDRE, DAMON, LELIO *ſans voir Leandre.*

LELIO.

MAis en vérité je t'admire :
Comment tu crains mille accidens !
Et tu perds ainſi les inſtans
Loin de l'objet pour qui ton cœur ſoupire ?
Ah ! ſerviteur.

LEANDRE.

Je me retire.
Ce ſeroit trop d'avoir deux confidens.

SCENE XI.

LELIO, DAMON.

LELIO.

CHez votre sœur ? qu'y va-t'il faire ?

DAMON.

Elle est en ville : appaise ce transport.
Va, ne crains rien ; & desormais le sort
A nos desirs ne sera plus contraire.
Le pere & le fils sont d'accord.
Son épouse est ici : je viens à l'instant même
De l'y mener.

LELIO.

Par quel événement ?

DAMON.

Pour appuyer un certain stratagême.
Rien ne met plus d'obstacle à notre arrangement.
Chacun de nous épouse ce qu'il aime :
Leandre de son pere a le consentement.

LELIO.

S'il est ainsi, je n'ai donc plus de crainte.
Je t'avoûrai que pour tes feux,
J'en ressentois sensiblement l'atteinte.
J'appréhendois toujours quelque retour fâcheux.
Mais puisqu'Oronte approuve l'hymenée,
Je brave desormais les revers du destin.
A l'espoir le plus doux mon ame abandonnée
Compte sur un bonheur certain.

SCENE XII.

LEANDRE, LELIO, DAMON.

LEANDRE *à Damon.*

JE viens te demander une ſeconde grace.
A tous deux.
Laiſſez pour un moment le champ libre à nos pas.
Elle n'oſe ſortir, votre aſpect l'embarraſſe.

DAMON.

Qu'a-t'elle à craindre ?

LEANDRE.

Eh ! ne voyez-vous pas
Qu'à de folles terreurs ſon ame s'abandonne ?
Pour la déterminer j'ai fait de vains efforts :
Vous ſçavez ce que c'eſt qu'une jeune perſonne,
Que l'amour aveugloit & qui cede aux remords.

LELIO.

Mais votre pere approuve l'hymenée.

LEANDRE.

Eh vraiment oui.

LELIO.

Que lui faut-il de plus ?

LEANDRE.

Quand une femme eſt obſtinée,
Tous les raiſonnemens deviennent ſuperflus.

DAMON.

DAMON.

Elle eſt maſquée encor ?

LEANDRE.

Soit pudeur ſoit caprice,
Avant qu'elle paroiſſe, il faut que notre himen
Par l'aveu de mon pere en public s'accompliſſe.

LELIO.

Ne pouſſons pas plus loin cet examen.
Qu'au plutôt votre pere approuve l'alliance.
Nous, pour la contenter, ſortons en diligence.

LEANDRE *à Lelio & à Damon.*

Pardon. *à part.* Tout va répondre à nos ſouhaits:
Lelio la génoit, nous en voilà défaits.

SCENE XIII.

DAMON, LELIO.

DAMON.

PLus en ſecret je m'interroge,
Plus je vois que la Dame eſt d'un ſang élevé.
Ses craintes...

LELIO.

Que l'himen ſoit bien-tôt achevé,
Fut-elle la fille du Doge.

DAMON.

Paſſons dans cet appartement.

SCENE XIV.

ISABELLE, LEANDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

OUi, votre crainte avoit un juſte fondement ;
Avec raiſon votre ame étoit émuë
De la fatalité de cet événement.
Sans doute Lelio vous auroit reconnuë.
Il n'eſt point de déguiſement,
Qui d'un amant puiſſe tromper la vuë.
Mais nous pouvons braver les efforts d'un jaloux;
Et toute crainte eſt terminée.
Suivez l'amant, ſuivez plutôt l'époux,
Dont vous allez régler la deſtinée.
Mon pere nous attend ; je vous ai deja dit,
Qu'il nous croyoit unis d'une chaîne éternelle.
Et ſi votre famille à nos vœux eſt rebelle,
Comptez ſur ſon pouvoir, comptez ſur ſon crédit.

ISABELLE.

Je veux m'aſſurer par moi-même,
Des ſentimens d'un pere à ce point généreux :
Non, que je veuille accuſer ce que j'aime,
De me tromper par un détour honteux ;
Mais avec mon amant je ne dois point paroître
Aux yeux de ſon pere en ce jour,
Qu'il ne m'ait aſſuré qu'il couronne un amour
Que mes parens traverſeront peut-être.

Si je perds leur eſtime, il eſt juſte qu'au moins
Je m'aſſure la vôtre, en ménageant la ſienne.
Approuvez de ſi juſtes ſoins,
Si vous voulez vous conſerver la mienne.

LEANDRE.

Soyez sûre, charmant objet,
Qu'il va vous recevoir tranſporté d'allégreſſe.

ISABELLE.

Laiſſez-moi donc pourſuivre mon projet.
Approuvez ma délicateſſe.
Et pour quelques inſtans ne ſuivez point mes pas.

LEANDRE.

Quoi! je pourrois....

ISABELLE.

Point de réplique.

LEANDRE.

Riſquer de perdre tant d'appas?

ISABELLE.

Ordonnez à ce domeſtique
Qu'il me conduiſe: & vous, empêchez de ſortir
Ces cavaliers qui pourroient bien me ſuivre.

LEANDRE.

Et ſçait-il la maiſon?

ARLEQUIN.

Tantôt quand j'étois yvre....
Oui, oui, je la connois.

ISABELLE.

Tu viendras l'avertir
Du ſuccès de notre viſite.

LEANDRE.

Vous ordonnez que je vous quitte!

ISABELLE *à part.*

Cher Dom Pedre, c'eſt pour jamais.

(*haut*) Obéiſſez, votre refus m'irrite.

LEANDRE *à Arlequin.*

Comment peux-tu ſçavoir....

ARLEQUIN.

Bon, c'eſt un grand palais,
Tout vis-à-vis cet autre dans la place :
Votre pere me l'a fait voir.
Ce n'eſt pas loin d'ici.

LEANDRE.

Je crains quelque diſgrace.

ISABELLE.

Si vous m'avez dit vrai, tout flate votre eſpoir.
Allez. (*à Arlequin*) Et toi, mon cher, va là-bas nous attendre.
Nous te ſuivons.

Léandre entre où ſont Lelio & Damon, Arlequin ſort.

SCENE XV.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

AH! je reſpire enfin,
Et j'ai ſçu tous trois les ſurprendre.

COLOMBINE.

Comment? quel eſt votre deſſein?

ISABELLE.

Chez ma mere je vais me rendre.
Qu'avois-je fait? Hélas! où m'expoſoit
Cette démarche illégitime?
De quel front l'on me propoſoit

De devenir la coupable victime
Du fol amour qui m'abuſoit ?
Même de mon amant j'avois perdu l'eſtime.
Ah ! ſans avoir commis le crime,
J'en éprouve tous les remords.

COLOMBINE.

Mais Dom Pedre s'attend....

ISABELLE.

J'ai flaté ſa manie
Pour me ſouſtraire à ſes efforts.
Rendons tout ſon éclat à ma gloire ternie.
Sui-moi.

COLOMBINE.

Mais ſon valet doit nous accompagner.

ISABELLE.

Par quelque ſtratagême, il faudra l'éloigner.

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE I.

Le Théâtre repréſente la ruë.

Me. ARGANTE, LELIO.

Me. ARGANTE.

AH, mon fils ! tu me vois dans une peine affreuſe.

LELIO.

Qui peut vous la cauſer, Madame? Quel malheur...

Me. ARGANTE.

Hélas ! c'eſt ta perfide ſœur :
Elle a pris le parti d'une fuite honteuſe,
Qui nous couvre de dèshonneur.

LELIO.

Qu'entens-je ? Et quelle preuve....

Me. ARGANTE.

Elle n'eſt point douteuſe.
Tantôt les gens de la maiſon
L'ont vû ſortir, & déguiſée
Avec un inconnu.

LELIO.

Ciel, quelle trahiſon ?

Me. ARGANTE.

A quel affront ſuis-je expoſée ?
Tu vois que ce malheur n'eſt que trop aſſuré.
A lui donner Damon je me ſuis obſtinée.
Elle aime ailleurs, ſon cœur a murmuré,
Et Colombine à fuir l'aura déterminée.

LELIO.

Pourrai-je aſſez punir un affront ſi cruel ?

Me. ARGANTE.

Il nous porte le coup mortel.

LELIO.

Je vengerai l'honneur qu'il bleſſe.

SCENE II.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE. LELIO.

Mr. ORONTE.

LEandre ne vient point : qui peut donc l'arrêter,
Lorſque tout flate ſa tendreſſe ?
Mais que vois-je ? quelle triſteſſe,
Madame Argante ?

Me. ARGANTE.

Hélas ! j'ai lieu de m'atriſter.
Ma fille a déſerté la maiſon paternelle,
Pour ſuivre un inconnu.

M. ORONTE.

Quoi ! ne raillez-vous pas ?
Comment ! votre fille Iſabelle ?

Me. ARGANTE.

Eh qui donc ?

Mr. ORONTE.

Vous voilà dans un grand embarras.

Me. ARGANTE.

Aidez-moi, je vous prie, à courir après elle.
Que de tous les côtés on vole ſur ſes pas.

Mr. ORONTE.

Je ſuis tout à votre ſervice.

Me. ARGANTE.

De mon côté, je vais avertir la Juſtice.
Oh ! le beau champ pour les maudits railleurs !

La honte ajoute à mon supplice.

Mr. ORONTE *à part.*

Léandre a fort bien fait de se pourvoir ailleurs.
(*haut*) Je vais prendre ici près quelques gens à ma suite ;
Et la chercher par tout.

SCENE III.

LELIO, Me. ARGANTE.

Me. ARGANTE.

QUoi ! tu rêves, mon fils ?
Va, ne perds point de tems, interromps cette fuite.
Et préviens, si tu peux, des malheurs infinis.

LELIO *à part.*

Ah, juste Ciel ! ma sœur est disparuë !
Que va penser Damon ? que devient mon amour ?

SCENE IV.

LELIO, DAMON.

DAMON.

OH, ma foi, je te fais un reproche à mon tour.
A peine tu sortois, ma sœur est revenuë.
Je viens de l'informer de nos engagemens.

Son cœur en eſt rempli d'une joye exceſſive.
Juge, dans ces heureux momens,
De combien de plaiſirs ton abſence la prive.

LELIO *à part.*

Que dire ?

DAMON.

Cher beau-frere, il m'eſt, je crois, permis
De te donner ce nom ; & tu peux me le rendre.

LELIO.

Je vous le rends auſſi.

DAMON.

Va, je me ſuis promis
De tenir à ta ſœur un langage ſi tendre,
De la preſſer par des vœux ſi ſoumis,
Qu'elle ne puiſſe s'en défendre.

LELIO.

Ce ſera fort bien fait.

DAMON.

Mais qu'as-tu donc ?

LELIO.

Moi, rien.

DAMON.

Quelle froideur ?

LELIO *à part.*

Cachons lui ſa diſgrace.

DAMON.

Ne puis-je avec ta ſœur avoir un entretien ?

LELIO.

Je ne crois pas, certain ſoin l'embarraſſe.

DAMON.

Que me dis-tu ?

LELIO.

Non, tu ne peux la voir,

DAMON.

Avec raison un tel discours m'étonne.
Quelle affaire importante....

LELIO.

Elle ne voit personne.

DAMON.

Me cacher un objet que j'épouse ce soir?

LELIO.

Oui, oui.

DAMON.

Quel est donc ce mystere?
Je brûle de le pénétrer.
Courons....

LELIO *l'arrêtant & affectant de rire.*

Non pas, s'il vous plaît, mon beau-frere.

DAMON.

Et quoi? vous m'empêchez d'entrer?

LELIO *du même ton.*

Bien plus, je ferme à clef la porte.
Tâchez de modérer un peu
La vive ardeur qui vous transporte.

SCENE V.

DAMON *seul.*

MAis tout ceci passe le jeu.
Quelque nouveau malheur menace ma tendresse.
A-t'il changé de sentiment?
Ou ce refus vient-il de ma maîtresse?
Je ne sçais qu'augurer de cet événement.

Mais j'ai de sûrs moyens dès ce même moment
D'être éclairci d'un doute qui me blesse.

SCENE VI.

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous l'avois bien dit, nous n'avions que deux pas :
Mais vous avez voulu sans doute,
Pour prendre l'air, allonger votre route.

ISABELLE.

Quoi ! d'aujourd'hui nous ne le perdrons pas ?

ARLEQUIN.

Si j'avois sçu promener tant d'appas,
Je leur aurois offert une Gondole.
Mais voici la maison du beau-pere futur ;
Vous y pouvez entrer sur ma parole.

ISABELLE.

Va-t'en nous annoncer.

ARLEQUIN.

Mes Dames, je suis sûr,
Que la cérémonie est hors d'œuvre.

ISABELLE.

Il n'importe.
La bien-séance, à son égard,
Veut que j'en use de la sorte.

ARLEQUIN.

Cette raiſon me paroît forte.
Je vais avertir le vieillard.

SCENE VII.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

LA maiſon de Dom Pedre eſt ſi près de la vôtre ?

ISABELLE.

Sans perdre un ſeul inſtant, retournons dans la nôtre.
(*Elles ſe démaſquent.*)

SCENE VIII.

Mr. ORONTE, *ſa ſuite*, ISABELLE, COLOMBINE.

Mr. ORONTE *à ſon laquais.*

QUe Léandre chez moi ſoit le maître abſolu.
Tu lui diras qu'une affaire preſſée....
(*à Iſabelle.*)
Quoi! Madame; c'eſt vous ? quelle eſt votre penſée?
Quitter votre maiſon ! & d'un front réſolu
Commettre une action dont la pudeur bleſſée...

ISABELLE.

Que dites-vous, Monsieur?

Mr. ORONTE.

Il faut sans plus tarder
Réparer un pareil dommage :
La chose encor peut se raccommoder.

ISABELLE.

Cet injuste soupçon m'outrage.

Mr. ORONTE.

Voici votre mere à propos.

SCENE IX.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

Me. ARGANTE.

DAns mon funeste état, où trouver du repos?

Mr. ORONTE.

Rassurez-vous, je vous rends votre fille.

Me. ARGANTE.

Ah, scélérate!

Mr. ORONTE.

Paix, tout doux.
Modérez ce bouillant courroux.
C'est dans l'occasion que la prudence brille.
Vous pourrez la gronder chez vous;
C'est une affaire de famille.

SCENE X.

Mr. ORONTE, Me. ARGANTE, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *à Mr. Oronte.*

AH, Monsieur! vous voilà, je vous cherchois en vain,
Pour vous dire....

Mr. ORONTE.

Tai-toi.

ARLEQUIN.

Ces Dames....

Mr. ORONTE *à Arlequin.*

à Me. Argante. Paix, te dis-je.
Chez vous conduisez-la soudain.

ARLEQUIN.

Comment! quel est donc ce vertige?

Me. ARGANTE.

Pour prévenir de pareils accidens
Je vais la marier

ISABELLE *à part.*

à Me. Argante. Malheureuse Isabelle!
Pouvez-vous à ce point me croire criminelle?

Me. ARGANTE.

Non, non: des soupçons imprudens
Attaquent votre renommée.
Suivez-moi, s'il vous plaît; mais la porte est fermée,

J'ai le passe-partout.

ARLEQUIN.

Que veux dire ceci ?

Me. ARGANTE *à Isabelle & à Colombine.*

Entrez, entrez.

COLOMBINE.

Rendez plus de justice.....

Me. ARGANTE.

Oui, oui, Mademoiselle, on vous la rend aussi ;
Vous allez recevoir le prix de cet office.
Nous connoissons les ruses des amours.
La porte du jardin à leur étourderie
Pourroit être d'un grand secours,
Et je vais la fermer : tenez-lui compagnie.

SCENE XI.

Mr. ORONTE, ARLEQUIN.

M. ORONTE.

Fort bien. Dis à mon fils, s'il vient à la maison,
Que je m'y rends à l'instant même.

ARLEQUIN.

O déloyale trahison,
Digne d'un châtiment extrême !
On m'enleve Lucrece, on la cache à mes yeux !

SCENE XII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

QU'as-tu donc, Arlequin ? tu parois furieux.

ARLEQUIN.

Mon infortune eſt ſans égale,
Lucrece eſt enlevée.

LEANDRE *rit.*

Et qui t'a fait ce tour ?

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur votre pere, & même avec ſcandale.

LEANDRE.

Mon pere ?

ARLEQUIN.

Il eſt trop vrai.

LEANDRE.

Je plains fort ton amour,
Il a donc ſes raiſons.

ARLEQUIN.

Injuſtice fatale !

LEANDRE.

Il faut t'en conſoler. Courons ſans plus tarder
A mon aimable Léonore.

ARLEQUIN.

A propos, j'oublios de vous apprendre encore,
Que là dedans on doit vous la garder.

LEANDRE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Chez Madame Argante elles ſont enfermées,
Et notre malheur eſt commun.

LEANDRE.

De quelque mauvais vin les épaiſſes fumées
Te font extravaguer.

ARLEQUIN.

Hélas ! je ſuis à jeun.
Un pareil coup m'eût fait cuver trente bouteilles.
Oui, votre pere nous trahit.
Il vient de dépoſer nos deux jeunes merveilles
Sous les verroux de ce cachot maudit.

LEANDRE.

O Ciel ! vit-on jamais de trahiſons pareilles !
Quoi ! mon pere me trompe après ce qu'il m'a dit ?

ARLEQUIN.

Bien plus : ils ont formé le deſſein le plus traître.
Madame Argante au même inſtant
Prétend les marier. Elles le ſont peut-être.
Eſt-il rien de plus inſultant ?

LEANDRE.

De mon courroux, je ne ſuis plus le maître.
Madame Argante agit pour Lelio ſon fils ;
Voilà leur trame découverte.
Mon pere avoit juré ma perte.
Il eſt d'intelligence avec mes ennemis ;
Et tout ceci ſe fait pour Iſabelle.
On veut m'aſſocier à ſon deſtin fatal :
Que je la hais ! ſon frere eſt mon rival.

ARLEQUIN.

Et vous deviez épouſer cette Belle :

Votre haine eſt très-naturelle ;
Et c'eſt un contre coup du lien conjugal.

LEANDRE.

Que dans cette maiſon tout reſſente ma rage.
Allons en arracher l'objet qu'on m'a ravi,
Et que ſur mon rival mon courroux aſſouvi...

ARLEQUIN.

Oui, ventrebleu, faiſons tapage.
Donnez l'exemple, & vous ſerez ſuivi.
D'aujourd'hui ſeulement je me ſens du courage.
Mais voici votre pere ; il a l'air bien joyeux.

SCENE XIII.

Mr. ORONTE, LEANDRE, ARLEQUIN.

Mr. ORONTE.

AH, te voilà, mon cher Léandre ?
Tu t'es fait bien long-tems attendre.
Où donc eſt l'objet de tes vœux ?

LEANDRE.

Ah ! quelle cruauté ! joindre la raillerie
Au tour le plus ſanglant qne l'on puiſſe jouer !

ARLEQUIN.

Le trait eſt noir, il le faut avouer.

Mr. ORONTE.

Hé bien, ta femme ?

LEANDRE.

Eh ceſſez, je vous prie.
Après m'avoir trahi, ceſſez de m'inſulter.

Ne pouſſez point à bout dans ce moment funeſte
Le reſpect qui pour vous me reſte.
Il retient un courroux qui brûle d'éclater.
Quoi ! pour tromper mon eſpérance,
Vous vous ſervez d'un tel détour ?
Sous la plus flateuſe apparence,
Vous attirez chez vous l'objet de mon amour ?
Je le confie à qui je dois le jour.
Tout autre n'auroit pû vaincre ma défiance.
Je me flate que dans vos bras,
Une tendre épouſe eſt reçuë :
Et dans le même inſtant ma tendreſſe déçuë
Se voit dérober tant d'appas.
Ah ! rendez-moi ma chere Léonore.
Vous riez : c'en eſt trop & je cours la chercher.
Oui, mon amour va l'arracher
Des mains d'un rival que j'abhorre.
Malgré vous, malgré ſes efforts,
Je vais reprendre un bien que l'amour me reſerve,
Et dans mes aveugles tranſports,
Il n'eſt aucun égard que ma fureur obſerve.
Qu'ils craignent les effets d'un trop juſte courroux.
Si les traîtres ne me la rendent,
Que chez eux-mêmes ils s'attendent
A ſe voir percer de mes coups.
Et ſi mon épouſe eſt perduë ;
Si l'on me voit ſans elle revenir,
Votre malheureux fils mourant à votre vuë,
Se ſert du ſeul moyen qu'il a de vous punir.

SCENE XIV.

Mr. ORONTE, ARLEQUIN.

Mr. ORONTE.

ARlequin, eſt-il fou ? di-moi.

ARLEQUIN.

Paix, paix, bon-homme ;
Vous avez fait un vrai tour de fripon
Qui mérite qu'on vous aſſomme ;
Mais ma juſte fureur va s'en faire raiſon.
Vous venez d'arracher la charmante Lucrece
Aux vœux du fidéle Arlequin;
Elle eſt ſans doute en proye à la tendreſſe
De quelque moderne Tarquin ;
Mais je cours au plus vîte immoler ce coquin
A toute ma délicateſſe.
S'il eſt plus fort que moi, ce qui peut arriver,
C'eſt ſur vous ſeul que tombe ma colere ;
Car, grace au Ciel, vous n'êtes point mon pere.
Chez vous, je reviens vous trouver ;
Et ſans m'en faire aucun ſcrupule,
J'y tiens la cuiſine en échec.
J'y mets toute la cave à ſec ;
Et lorſque la maiſon eſt vuide, je la brûle,

SCENE XV.

Mr. ORONTE *seul.*

LEonore ! Lucrece ! ils ont perdu le sens ;
Mais leur folie est furieuse ;
Et je dois sans perdre de tems
En prévenir la suite dangereuse.

SCENE XVI.

Le Théâtre représente la maison de Me. Argante.

ANGELIQUE, DAMON
qui entre par la porte de communication.

ANGELIQUE.

SUr quoi fondez-vous vos soupçons ?

DAMON.

Sur une apparence assez forte.

ANGELIQUE.

Mais....

DAMON.

Laissez-moi, j'ai de bonnes raisons.

ANGELIQUE.

S'il menaçoit de quelques trahisons,
Vous voyez qu'il auroit condamné cette porte
Qui rend l'accès libre de nos maisons.

DAMON.

Lelio me trahit, vous dis-je;
Il me cache sa sœur sous un prétexte vain.

ANGELIQUE.

Vous vous trompez.

DAMON.

J'en suis certain.

ANGELIQUE.

Quelle est la raison qui l'oblige...

SCENE XVII.

LEANDRE, DAMON, ANGELIQUE.

LEANDRE.

ILs ont beau se cacher, je chercherai par-tout.
Répondez-moi, ma chere Léonore!

DAMON.

Eh quoi! Leandre ici vient nous troubler encore?

LEANDRE.

Qu'on se garde, morbleu, de me pousser à bout.

DAMON.

Chez Lelio qui vous amene?

LEANDRE.

Ah, vous voilà! Tout m'y conduit,
Le désespoir, l'amour, la haine,
Et sur tout la vengeance....

DAMON.

Et qui vous a réduit
A cette extrémité soudaine?

LEANDRE.

Et la mere & le fils viennent de m'enlever
Cette beauté qu'idolâtre mon ame;
Cette beauté qui doit-être ma femme,
Et qu'au prix de mon sang je veux me conserver.

ANGELIQUE.

Comment?

LEANDRE.

Madame, il n'est plus tems de feindre.
Notre dispute ce matin
Rouloit sur cet objet que vous aviez à craindre.
Il aime ma maîtresse enfin.

ANGELIQUE.

Votre maîtresse! quel langage!
Vous avez une femme.

LEANDRE.

Eh non: je le disois
Pour éviter un autre mariage.

DAMON.

Qu'entends-je! tu nous abusois?

ANGELIQUE.

Lelio seroit-il parjure?

DAMON.

Ah! le voici; débrouillons l'aventure.

SCENE XVIII.

LEANDRE, LELIO, DAMON, ANGELIQUE.

LELIO.

ON m'a dit que ma sœur de retour en ces lieux...

LEANDRE.

La fortune à la fin vous présente à mes yeux.

ANGELIQUE.

Abusez-vous & la sœur & le frere ?

DAMON.

D'un éclaircissement je serois curieux.

LEANDRE.

Avant tout autre soin, terminons notre affaire.

LELIO.

Quelle est cette rumeur ? que me demandez-vous ?

LEANDRE.

Léonore.

DAMON.

Isabelle.

ANGELIQUE.

Et de plus un époux.

LELIO.

Je puis vous accorder une de ces trois choses.
Je fais de notre himen mon bonheur le plus doux.

LEANDRE.

Il faut aussi remplir les autres clauses.

LELIO.

Oh ! pour le coup, vous vous mocquez de nous.

Ai-je

Ai-je rien de commun avec ce qui vous touche ?

ANGELIQUE *à Leandre.*

Vous vous êtes trompé.

LEANDRE.

Je ſuis ſûr de mon fait.

ANGELIQUE.

Croyez-en l'aveu de ſa bouche :
Puiſqu'il m'épouſe, il eſt innocent en effet.

DAMON.

Mais votre ſœur ?

LELIO.

Je vous la donne.

LEANDRE.

A ma juſte colere enfin je m'abandonne.

SCENE XIX.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LEANDRE, LELIO, DAMON, ISABELLE, ANGELIQUE.

LEANDRE.

AH ! la voici ! je vous revoi :
Tenez-vous bien auprès de moi.
Je ſuis un ſûr obſtacle aux projets qu'il méditent.

Mr. ORONTE.

Je vous ai dit qu'il étoit fou.

Me. ARGANTE.

Vraiment,
Cela ſe connoît aiſément.

ISABELLE.

Juſte Ciel ! quels tranſports m'agitent !

LEANDRE *à Lelio.*

Hé bien, Monſieur ! je ne me trompois pas.
Voilà cette beauté par vos ſoins enlevée,
Qu'à votre paſſion on avoit réſervée,
Et que j'arrache de vos bras.
Venez, Madame : Allons, ſuivez mes pas.

DAMON.

Quoi ! que dit-il ?

LELIO.

Je n'en ſçais rien encore.

Me. ARGANTE.

Que ſignifie....

Mr. ORONTE.

Il croit dans ſon accès
Avoir trouvé ſa chere Léonore.

ANGELIQUE.

De cet événement quel ſera le ſuccès ?

ISABELLE *à Me. Argante.*

Je l'avoûrai : l'amour de ſa plus forte chaîne
Avoit lié mon tendre cœur :
Mais malgré l'apparence vaine
Nulle démarche oppoſée à l'honneur
N'a dû m'attirer votre haine.

Me. ARGANTE.

Fort bien : & qui donc aujourd'hui
A pris ſur votre cœur un ſi puiſſant empire ?

ISABELLE.

Eſt-il beſoin de vous le dire ?
C'eſt Dom Pedre ; & jamais je n'aimerai que lui.

DAMON.

O Ciel!

Me. ARGANTE.

Et ce Dom Pedre à ce point redoutable;
Où se cache-t'il donc?

ISABELLE.

Il est devant vos yeux.

Mr. ORONTE *à Léandre.*

Ta Léonore incomparable,
Où la trouver? dis.

LEANDRE.

En ces lieux.

Me. ARGANTE & M. ORONTE *rient.*

Ah, ah!

ANGELIQUE.

Le trait est admirable!

LELIO.

Nous avons découvert le point mystérieux.

Me. ARGANTE.

Pourquoi changer de nom? Ce Dom Pedre est Léandre.

Mr. ORONTE.

Ta Léonore avec tous ses appas
N'est autre qu'Isabelle?

LEANDRE.

Ah! que viens-je d'entendre?
Isabelle!

ISABELLE.

Léandre!

Me. ARGANTE.

Eh oui, vraiment.

ISABELLE.

Hélas!

Que ne me diſiez-vous...

LEANDRE.

à Me. Argante. Je ne préſumois pas....
De vos bontés que mon amour l'obtienne.

LELIO.

Oui, mais Damon....

DAMON.

Epargne-toi ce ſoin.
Je renonce à ta ſœur & te donne la mienne.
De mon arrêt je viens d'être témoin.

SCENE XX.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LEANDRE, ISABELLE, LELIO, ANGELIQUE.

Me. ARGANTE.

MAis quel eſt donc tout ce myſtere?

ISABELLE.

Nous vous l'expliquerons plus à loiſir, ma mere.

ANGELIQUE.

Ah! que mon frere eſt généreux!

Mr. ORONTE.

Ainſi ton mariage étoit pure chimere?

LEANDRE.

Mille pardons.

Me. ARGANTE.

Soyez heureux.
Allons tout préparer pour ces deux mariages.

SCENE XXI & derniere.

Les Acteurs précédens.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Doucement, s'il vous plaît, il en faut encore un.
Qu'on prépare nos équipages.

Me. ARGANTE.

Que demande cet importun ?

ISABELLE.

Il vous demande Colombine.

ARLEQUIN *à Leandre.*

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'on nomme la coquine.
Lucrece étoit un nom d'emprunt,
Dont le fardeau lui paroît incommode.

Me. ARGANTE.

Je la lui donne, allons.

ISABELLE.

Nous marchons sur vos pas.

ARLEQUIN.

Si tout menteur trouvoit de pareils embarras,
La vérité deviendroit à la mode.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux : *La Feinte inutile*, *Comedie en cinq Actes*, suite du nouveau Théâtre Italien. A Paris ce 9 Septembre 1735. DANCHET.

LES FÉES,

Comedie en trois Actes.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, le 14 Juillet 1736.

Par Meſſieurs ROMAGNESI *&* C***.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

ACTEURS.

LA PRINCESSE.

LE PRINCE.

LA FE'E BRUYANTE, Tante de Lysandre.

LA FE'E AGATINE.

LYSANDRE, Amant de la Princesse.

SYLVAINE, Suivante de la Fée Agatine.

ALCINE, Suivante de la Fée Bruyante.

ARLEQUIN, Valet du Prince.

L'AMOUR.

La Scene se passe dans le Palais de la Fée Bruyante.

LES FÉES,

COMEDIE

en trois Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Palais de Fée.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEIGNEUR, vous ne ſongez pas que nous ſommes dans le Palais des Fées ; remettez ce Portrait dans votre poche & cherchons-en l'original.

LE PRINCE.

Que viens-je faire ici ?

ARLEQUIN.

Il eſt bien tems de le demander, quoi vous n'en ſçavez rien ?

LE PRINCE.

Chercher une beauté que j'adore, & à qui je ſuis ſûr de déplaire.

ARLEQUIN.

Voilà une déſagréable commiſſion.

LE PRINCE.

Et cette affreuſe certitude ne peut me détourner de mon entrepriſe ?

ARLEQUIN.

Je ne ſaurois pardonner aux gens qui connoiſſent leur folie & qui ne s'en guériſſent pas.

LE PRINCE.

Et comment en guérir ? tien, regarde !

ARLEQUIN.

Oui cela eſt beau ; mais que vous importe, puiſque vous en devez être haï.

LE PRINCE.

En eſt-elle moins aimable ? la beauté ne détermine-t'elle pas par-elle-même ? attendons-nous pour lui rendre hommage qu'elle promette de répondre à nos vœux.

ARLEQUIN.

Non, Seigneur, mais nous l'eſpérons; & les Belles ſont moins de conquêtes par leurs charmes, que par l'idée que nous

nous formons de les rendre traitables.

LE PRINCE.

Je vais donc remplir ma deſtinée. Fée implacable n'étoit-ce pas aſſez de me rendre affreux, falloit-il encore me donner le deſir de plaire ?

ARLEQUIN.

Cela arrive à bien d'autres qu'à vous ; cependant je ne vous trouve pas ſi laid que vous le dites ; vous n'êtes pas beau à la vérité, mais auſſi n'êtes-vous pas horrible.

LE PRINCE.

Je dois le paroître à toutes celles que j'aimerai, c'eſt le ſupplice où m'a condamné la colere de la Fée Fruyante, je l'avois bravée juſqu'ici : retiré loin du monde, le don fatal qu'elle m'a fait devenoit impuiſſant, je ne voyois aucunes femmes, je la remerciois même de m'avoir fourni le motif de les éviter ; mon parti étoit ſi bien pris, que je tournois les traits de ſa vengeance à mon avantage, & j'y trouvois une ſource de ſageſſe & de tranquillité.

ARLEQUIN.

Elle étoit bien attrapée ?

LE PRINCE.

Mais elle vient de confondre toute ma

prudence, j'ai trouvé ce portrait à mon réveil avec ce mot d'écrit : (*Elle t'attend dans le Palais des Fées.*) Un feu cruel s'eſt répandu dans mon ame, en vain j'ai voulu le combattre ; entraîné par mon étoile & par mon amour, je viens, ſans pouvoir m'en défendre, me livrer à toutes leurs cruautés.

ARLEQUIN.

Ah vous voilà joli Garçon ! Après tout la choſe n'eſt pas encore déſeſpérée, elle vous aimera peut-être.

LE PRINCE.

Je vais lui paroître affreux, te dis-je.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela fait, un homme ridicule trouve ſouvent le moyen de ſe faire aimer, pourquoi ne voulez-vous pas qu'un homme laid ait le même avantage.

LE PRINCE.

La différence eſt grande, le ridicule trouve des Partiſans, mais la laideur déplaît à tous les yeux.

ARLEQUIN.

Si cela eſt, vous êtes bien à plaindre, mon cher Maître; mais ce qui me fâche le plus pour vous, c'eſt que votre Mîtreſſe eſt d'une bêtiſe inſupportable.

LE PRINCE.

Maraud...

ARLEQUIN.

Vous adorez une Idole.

LE PRINCE.

Crains que mon courroux...

ARLEQUIN.

Doucement, avant que d'entrer à l'honneur de votre service, j'ai entendu parler de cette Princesse ; qu'elle est belle ! disoit l'un ; oui ; mais qu'elle est bête ! répondoit l'autre.

LE PRINCE.

Croirai-je qu'un visage si charmant...

ARLEQUIN.

Cela arrive quelquefois.

LE PRINCE.

Ce défaut n'a rien qui m'inquiéte, & je puis le réparer.

ARLEQUIN.

Vous ?

LE PRINCE.

La Fée Agatine, pour adoucir le don fatal de la Fée Bruyante, m'a doué secrétement le pouvoir de donner beaucoup d'esprit à celle que j'aimerois.

ARLEQUIN.

Sérieusement ?

LE PRINCE.

Oui.

ARLEQUIN.

Vous pouvez donner beaucoup d'esprit?

LE PRINCE.

Oui, te dis-je.

ARLEQUIN.

On peut donc donner plus que l'on n'a?

LE PRINCE.

Apprenez Monsieur le mauvais plaisant, que par le même pouvoir qui me fait paroître plus laid que je ne le suis, je puis aussi donner plus d'esprit que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Je badine, Monseigneur, diantre vous en avez beaucoup. La Fée Agatine est donc votre protectrice ?

LE PRINCE.

Oui, mais son pouvoir n'est pas si grand que celui de la Fée Bruyante.

ARLEQUIN.

Tant pis.

LE PRINCE.

Je ne saurois résister à mon impatience, cherchons cette aimable Fée, elle pourra peut-être me faciliter les moyens de voir ma Princesse & de mourir du moins à ses genoux pour y expier le crime de lui déplaire; mais juste Ciel ! que vois-je? c'est ma mortelle ennemie la Fée Bruyante.

ARLEQUIN.

Voilà un début d'un mauvais pronostic.

SCENE II.

LA FE'E BRUYANTE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

BRUYANTE.

AH vous voilà, Prince! j'en ſuis charmée, il y a long-tems que je ſouhaitois vous voir en ces lieux.

ARLEQUIN.

Nous nous ſerions bien paſſé de vous y rencontrer.

BRUYANTE.

Je ſçai le deſſein qui vous y amene, vous adorez une Princeſſe dont je prens ſoin, vous ne pouviez mieux choiſir, car elle a le don de rendre aimables ceux qui ne le ſont point, & pour cela il ne faut que lui plaire; tel que vous êtes, vous n'aurez pas de peine à y réuſſir, & je vous ſeconderai comme vous avez lieu de l'eſperer.

ARLEQUIN.

Je crois qu'elle ſe moque de nous Seigneur.

LE PRINCE.

Que je ſerois heureux, Madame, ſi

vous laissant toucher par la pitié vous vouliez ne me pas nuire !

ARLEQUIN.

Ne nous faites point de mal, c'est tout ce que nous vous demandons.

BRUYANTE.

Devez-vous vous y attendre, Prince ? Vous imaginez-vous qu'une Fée puisse oublier une injure ?

ARLEQUIN.

Que lui avez-vous donc fait ?

LE PRINCE.

Le temps n'a-t'il pû vous adoucir ?

BRUYANTE.

Non, l'affront que m'a fait votre Mere, est toujours présent à ma mémoire. Comment ? après l'avoir protégée & servie dans ses amours, elle se marie, & ne me prie pas le jour de sa noce ?

ARLEQUIN.

Quoi ! ce n'est que cela ? elle vous gardoit pour le lendemain.

LE PRINCE.

N'en-êtes vous pas assez vengée par l'état effroyable où me réduit le charme que vous avez répandu sur moi. Voyez de quelle façon j'ai vécu jusqu'ici ; j'ai quitté la Cour de mon Pere, je me suis exilé dans une solitude, j'ai renoncé à tous les

plaisirs qui semblent être faits pour les Princes de mon âge.

BRUYANTE.

Hé bien, n'étois-tu pas heureux ! tes jours couloient dans la paix & dans l'innocence.

ARLEQUIN.

Oui, mais cette paix commence à nous peser, il vient un tems où le cœur se remuë. . . on sent qu'il nous manque quelque chose, & c'est le printems de l'âge qui fait tout cela.

LE PRINCE.

Il n'a pas dépendu de moi de me soustraire à l'amour, cette passion est née malgré moi dans mon cœur, & ce portrait trouvé ce matin. . .

BRUYANTE.

Je sçai tout cela, apprens-en l'origine. Tout ce qui t'arrive n'est qu'un effet de ma colere, si tu avois toujours vécu dans ton désert ma vengeance étoit perduë, il falloit que tu aimasses pour sentir ton malheur; je t'ai envoyé ce portrait, jugeant que tu ne resisterois pas à tant de charmes; le succès a répondu à mon attente, tu vas voir la Princesse, tu lui paroîtras horrible, tu l'aimeras, elle te haïra, & je jouirai de ta peine; je t'ai atti-

ré dans ce Palais, persuadée que la vûë de la Princesse ne fera qu'augmenter ton infortune.

ARLEQUIN.

Quel rafinement de cruauté !

LE PRINCE *à genoux.*

Rien ne peut-il calmer votre courroux?

ARLEQUIN.

Laissez-vous toucher par nos pleurs.

BRUYANTE.

Non, la Fée Bruyante ne pardonne jamais.

ARLEQUIN.

C'est la Princesse sa Mere qui a fait la faute, la bonne Dame est morte, voulez-vous qu'il en porte l'iniquité. Quand il se mariera, il vous priera du jour, de la veille, de toute la semaine, & vous retient déja pour Commere.

BRUYANTE.

De quoi te mêles-tu de parler ?

ARLEQUIN.

Ce que je dis n'est que par forme de conversation.

BRUYANTE.

Crains un sort pareil au sien.

ARLEQUIN.

Oh de ce côté là je n'ai pas peur. La nature m'a servi de Fée, & m'a doué, en

naissant, du don de plaire à qui je voudrois.

BRUYANTE.

Hé bien tremble si cela t'arrive ; au moment que tu aimeras ou que tu seras aimé, tu sentiras une faim que rien ne pourra rassasier.

ARLEQUIN.

Tant mieux je mangerai toûjours.

BRUYANTE.

Les mets disparoîtront si-tôt que tu les toucheras.

ARLEQUIN.

Ohimé, est-ce tout de bon que vous dites cela ?

BRUYANTE.

L'Arrêt est prononcé, il est irrévocable.

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur, retournons au désert, je n'entre point dans le Palais.

LE PRINCE.

Allons trouver ma Fée protectrice, il faut qu'elle me procure la vûe de la Princesse, son absence m'est plus cruelle que tous les maux que sa rigueur me prépare.

BRUYANTE.

Vous pouvez librement entrer, vous la trouverez avec le Prince Lysandre mon Neveu, qui est aussi beau que vous êtes

désagréable, & pour qui son cœur est prévenu.

LE PRINCE.

Dieux, qu'entens je ! j'ai un Rival ?

BRUYANTE.

Et un Rival aimé.

LE PRINCE.

N'importe, entrons, je mourrai plus content lorsque je l'aurai vûe ; suis-moi.

ARLEQUIN.

Grands Dieux ! ôtez-moi tous mes charmes & rendez-moi, s'il se peut, semblable à mon Maître.

Ils sortent.

SCENE III.

BRUYANTE *seule.*

JE vais satisfaire à la fois deux passions des plus vives, la haine & l'amitié ; je me venge d'une ennemie sur un fils qui lui étoit cher, & je fais le bonheur d'un Neveu que j'aime.

SCENE IV.

BRUYANTE, ALCINE.

BRUYANTE.

HE bien, Alcine, nos Amans ſont-ils épris l'un de l'autre? leur beauté doit leur inſpirer une tendreſſe mutuelle, l'expriment-ils avec un peu de vivacité ?

ALCINE.

De vivacité, Madame ! à peine ſe diſent-ils une parole en un quart-d'heure, ils ſe regardent, ſe mettent à ſourire, s'approchent, ſe reculent, & voilà tout.

BRUYANTE.

Leur extrême timidité empêche leur eſprit de ſe développer ; mais à meſure que l'Amour fera des progrès dans leur ame, ce Dieu pourra leur faire joindre l'éloquence aux ſentimens.

ALCINE.

Je le ſouhaite, Madame, car en vérité on n'y ſauroit tenir, ils inſpirent une langueur, un ennui...

BRUYANTE.

Mais mon Neveu eſt un peu plus aguéri que la Princeſſe, n'eſſaye-t'il pas de la tirer de ſon indolence.

ALCINE.

Lui, Madame? il eſt pour le moins auſſi timide qu'elle, ſi vous voulez bien appeller cela timidité. C'eſt le couple le mieux aſſorti; vous deviez bien, puiſque vous vous intéreſſez à leur deſtin, leur donner un peu d'eſprit; que voulez-vous qu'ils faſſent quand ils ſeront époux? ils n'auront pas ſeulement le plaiſir de ſe quereller.

BRUYANTE.

J'avoue que lorſque j'aſſiſtai à leur naiſſance, j'oubliai de leur faire ce don, je ne ſongeai qu'à les douer des agrémens du corps & des avantages de la fortune.

ALCINE.

Et vous oubliâtes le principal; que feront-ils des uns & des autres préſens ſi l'eſprit leur manque?

BRUYANTE.

Il n'eſt plus en mon pouvoir d'y remédier, mais du moins ne font ils à plaindre qu'à nos yeux, & leur extrême ſtupidité leur dérobe cette infortune.

ALCINE.

ALCINE.

En effet, je les plains moins que ces sots orgueilleux qui sont assez bêtes pour croire avoir de l'esprit.

BRUYANTE.

Ne sont-ils pas aussi contens d'eux-mêmes, que s'ils en avoient effectivement? Va, va, personne n'est à plaindre de ce côté là ; mais faisons ensorte que nos Amans apprennent à s'aimer & à le faire connoître, que leurs actions suppléent à leurs discours ; le Prince mon ennemi aime la Princesse ; qu'il lise dans ses yeux son amour pour Lisandre, & qu'il ne puisse interpréter le silence qu'elle observe que comme une passion trop forte pour trouver des termes qui l'expriment.

ALCINE.

Fort bien, vous ne sauriez mieux mettre son ignorance à profit.

BRUYANTE.

Les voici. Comment ! mon Neveu est plus galant que je ne me l'imaginois, il lui donne la main !

ALCINE.

Oui, mais je suis bien sûre qu'il ne la lui serre pas.

SCENE V.

BRUYANTE, LA PRINCESSE, LISANDRE, ALCINE.

BRUYANTE.

APprochez, mes Enfans, livrez-vous à une tendreſſe que j'autoriſe, je vous ai deſtinés l'un à l'autre, & plus je vous verrai paſſionnés, plus je m'applaudirai de mon ouvrage.

ALCINE.

Voyez comme ils répondent.

BRUYANTE.

Je vous marie enſemble dès ce ſoir; mais je voudrois avant de vous unir, que vous me fiſſiez connoître vos ſentimens : parlez, vous aimez-vous ? Répondez donc ?

LISANDRE.

Oh dame ! qu'elle parle la premiere.

BRUYANTE.

Cela n'eſt pas dans l'ordre, c'eſt à l'Amant à commencer.

LISANDRE.

Qu'elle commence toûjours.

BRUYANTE.

Ma Niéce, car je vous regarde comme l'Epouſe de mon Neveu, ne le trouvez-vous pas aimable, bien fait ?

LA PRINCESSE.

Oh ! fort honnête.

ALCINE.

Vous ne répondez pas à ce qu'on vous demande. Le trouvez-vous beau, agréable ?

LA PRINCESSE.

Pour cela oui.

ALCINE.

Et vous, Seigneur, comment trouvez-vous la Princeſſe ?

LISANDRE.

Elle eſt bien jolie.

BRUYANTE.

Ce n'eſt pas ainſi qu'il faut s'expliquer. Dites que vous la trouvez adorable, & que ſa ſeule poſſeſſion peut faire votre felicité.

LISANDRE.

Oui ?

BRUYANTE.

Et vraiment ne le penſez-vous pas ?

LISANDRE.

Moi, je ne ſçai pas ce que je penſe.

ALCINE.

Cela eſt tout-à-fait heureux ; & vous

Madame, ne ſerez-vous pas charmée d'avoir ce Prince pour Epoux ?

LA PRINCESSE.

Comme voudra ma Tante.

BRUYANTE.

Vous voyez, en s'avouant ma Niéce, elle vous reconnoît pour ſon Epoux.

LISANDRE.

Je ne l'ai pourtant pas encore épouſée.

BRUYANTE.

Oh je me laſſe à la fin de votre ſtupidité ! Allons, Monſieur, faites tout-à-l'heure un compliment à la Princeſſe, & qu'elle vous réponde.

LISANDRE.

Ne voilà-t'il pas qu'on me gronde pour l'amour de vous ?

LA PRINCESSE.

J'en ſuis bien fâchée, je n'y retourne-rai plus.

BRUYANTE.

Allons, je ne vous gronde point ; parlez-lui donc, commencez par une réverence.

ALCINE.

Bon, il fait la réverence du menuet.

BRUYANTE.

N'importe, ne le détournez point.

LISANDRE.

Madame, . . . elle me regarde.

BRUYANTE.

Tant mieux vraiment, continuez.

LISANDRE.

Oh je ne saurois deviner ce que j'ai à lui dire !

LA PRINCESSE.

Seigneur, vous me faites bien de l'honneur.

BRUYANTE.

Est-il possible que vous ayez tant de peine à vous tirer d'un compliment que l'amour vous dicte, car vous aimez la Princesse ?

LISANDRE.

Vraiment, assurément, ne m'avez-vous pas dit vous même qu'il falloit que je l'aime .... que je l'aimasse ?

BRUYANTE.

Hé bien, apprenez donc à lui parler ; Madame, si quelque chose traverse mon bonheur, c'est de vous obtenir sans vous avoir mérité, il faudroit pour que j'osasse aspirer à un objet si charmant, que mille services, des travaux infinis, eussent pû m'en rendre digne ; mais puisque vous voulez bien m'accepter pour Epoux, mes soins, ma tendresse, mes respects, & une cons-

tance éternelle, vous prouveront qu'il n'y a rien que je n'eusse osé entreprendre pour obtenir une main qui m'est si chere. *A la Princesse*, répondez maintenant.

LA PRINCESSE.

Je vous suis obligée, ma Tante.

ALCINE.

Eh non! elle parle pour votre Amant, c'est à lui que vous devez répondre; Seigneur, quelque bonne opinion que j'aye de votre courage, je serois au désespoir que l'envie de m'obtenir vous eût fait courir le moindre des périls, & je me reprocherois sans cesse de vous avoir fait acheter trop cher un bonheur qui doit faire tout celui de ma vie.

BRUYANTE.

Fort bien! que répliquez-vous à cela?

LISANDRE.

Rien, cela ne me regarde pas.

ALCINE.

Pardonnez-moi vraiment, c'est à vous que ce discours s'adresse, & c'est la Princesse qui vient de vous parler.

LISANDRE.

Oh que non! c'est vous.

BRUYANTE.

Nos soins sont inutiles, laissons-les ensemble, afin qu'ils se fassent un jargon par

habitude, qu'eux seuls, je crois, pourront entendre.

Elles sortent.

SCENE VI.

LISANDRE, LA PRINCESSE.

LISANDRE.

A Propos, on nous a laissés tous seuls.

LA PRINCESSE.

Cela ne fait rien, je n'ai pas peur quand il fait jour.

LISANDRE.

Vous me regardez bien?

LA PRINCESSE.

C'est que cela me fait plaisir.

LISANDRE.

Je suis beau n'est-ce pas?

LA PRINCESSE.

Oh! pour cela oui.

LISANDRE.

Je le sçai il y a long-tems; à la Cour de mon Pere toutes les Dames, quand elles me voyoient, disoient, ah qu'il est beau! ah qu'il est beau! & moi je riois, car j'étois bien aise.

LA PRINCESSE.

Je le crois bien, cela eſt fort drôle.

LISANDRE.

Mais faut-il que nous reſtions ici toute la journée ?

LA PRINCESSE.

Ma Tante n'a pas dit combien de tems.

LISANDRE.

C'eſt que j'aurois envie d'aller me promener dans le Jardin; tenez je chercherai des nids, j'en trouverai & je vous les apporterai.

LA PRINCESSE.

Ah! oui, prenez un nid de Pies, nous les éleverons.

LISANDRE.

Et nous leur apprendrons à parler ; j'y vais, atttendez moi là, je reviendrai quand j'en aurai trouvé. *Il ſort.*

LA PRINCESSE.

Ah ! voilà la Fée Agatine ma bonne amie.

SC. VII.

SCENE VII.

LA FE'E AGATINE, LA PRINCESSE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

AGATINE.

BElle Flore, je vous présente un Prince pour lequel je m'intéresse.

LA PRINCESSE.

Ah qu'il est laid !

AGATINE.

Je vous prie de lui faire un accueil favorable.

LA PRINCSSE.

Je ne saurois Madame.

LE PRINCE.

Charmante Princesse, je ne m'apperçois que trop de l'horreur que vous cause ma vûe, elle est bien fondée, & je m'y attendois ; le plus désagréable des mortels ose vous adorer, quelle triste offrande pour une Divinité si parfaite ! mais pardonnez à des transports qui l'entraînent malgré lui, & que vous faites naître dans tous les cœurs qui sont frappés de l'éclat de vos charmes.

LA PRINCESSE.

Il ne m'eſt pas poſſible de le regarder.

AGATINE.

Faites un effort, la bienſéance l'exige.

LE PRINCE.

Ah ! Madame, qu'on eſt malheureux de reſſentir tant d'amour lorſqu'on eſt ſûr de déplaire ; je n'oſe vous découvrir des ſentimens dignes de la beauté qui me les inſpire, & qui feroient ſon bonheur & le mien, ſans l'obſtacle que ma laideur oppoſe à mon amour.

LA PRINCESSE.

Ce n'eſt pas ma faute, Seigneur.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Maître, autant de Rhétorique perdue.

LE PRINCE.

Mais cette paſſion malheureuſe n'a d'intérêts que les vôtres, d'autre but que celui de paroître extrême & reſpectueuſe, & d'autre eſpoir que celui d'inſpirer de la pitié.

AGATINE.

Ne lui trouvez-vous pas de l'eſprit ?

LA PRINCESSE.

Je le crois (*le regardant*) mais....

ARLEQUIN.

Ah morbleu ! elle jette la vûe ſur moi,

n'allons pas nous faire aimer d'elle, cachons-nous.

LE PRINCE.

Vous ne me répondez point, divine Princesse ; ah ! songez que je me connois trop pour exiger de vous aucun retour ; mais votre générosité, au défaut de votre tendresse, me doit un peu de consolation ; dites-moi seulement que vous me plaignez.

AGATINE.

Vous ne pouvez lui refuser cette legere satisfaction.

LE PRINCE.

Dites-moi que vous sentez que je dois être le plus malheureux des hommes, puisque je connois tout le prix de vos charmes, & qu'un malheur irréparable m'en interdit à jamais la possession.

AGATINE.

N'êtes-vous pas touché de son état ?

LA PRINCESSE.

Hélas oui !

AGATINE.

Dites-lui donc quelque chose qui le console.

LA PRINCESSE.

Seigneur, j'ai beaucoup de chagrin de vous voir comme cela.

LE PRINCE.

Cette seule compassion me suffit, elle est pour moi d'un prix inestimable, puisque c'est Flore qui me l'accorde.

ARLEQUIN.

Mon Maître se contente de peu.

LE PRINCE.

Ajoûterez-vous à cette grace la permission de vous aimer toute ma vie ?

LA PRINCESSE.

Comme vous vous voudrez.

LE PRINCE.

Et de vous voir quelquefois.

LA PRINCESSE.

Vous me verrez tant qu'il vous plaira, pourvû que je ne vous voye point.

ARLEQUIN.

Cela est bien tendre !

AGATINE.

Sont-ce là les égards que vous devez à une personne de votre rang ? Vous l'offensez au moins.

LA PRINCESSE.

Hé-bien allons-nous-en.

LE PRINCE.

Non Madame, vos rigueurs mêmes m'enchantent, votre présence en adoucit l'amertume ; dites-moi sans cesse que vous me haïssez, mais regardez-moi sans cesse en me le disant.

LA PRINCESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette petite figure-là ?

LE PRINCE.

Qui, Princeſſe ?

LA PRINCESSE.

Ce qui eſt à côté de vous.

ARLEQUIN.

Je ſuis perdu !

LE PRINCE.

C'eſt un de mes Domeſtiques.

LA PRINCESSE.

Qu'il eſt plaiſant ! faites-le approcher.

ARLEQUIN.

Sauve qui peut.

LE PRINCE.

Pourquoi fuir ? viens ici, la Princeſſe te demande.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi, ne voyez-vous pas qu'elle m'aime.

LE PRINCE *le prend par le bras.*

Eh non, butord, viens donc.

ARLEQUIN.

Me voilà rival de mon Maître.

LA PRINCESSE.

Sçait-il faire quelque choſe ?

ARLEQUIN.

Me prend-elle pour un barbet ?

LE PRINCE.

Tâche de la réjouir par quelques-unes de tes soupleſſes.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez de moi.

LE PRINCE.

Allons donc maraud.

(*Arlequin fait ici pluſieurs lazzis autour de la Princeſſe, qui rit.*)

LA PRINCESSE.

Il eſt tout-à-fait divertiſſant.

LE PRINCE.

Daignez l'accepter, je vous le donne. Tu as le bonheur d'appartenir à la Princeſſe.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît.

LE PRINCE.

Si je te vois réſiſter....

ARLEQUIN.

Songez-vous bien à ce que vous faites ?

LE PRINCE.

Puis-je laiſſer échaper cette occaſion de lui être moins déſagréable, & qui me fournit le prétexte de la revoir ?

ARLEQUIN.

Miſerable victime !

LE PRINCE *prend Arlequin par la main.*

Puiſſe ce préſent ne vous point déplaire.

LA PRINCESSE.

Oh je ne veux rien de vous !

ARLEQUIN.

Je respire !

AGATINE.

Vous auriez pû le refuser plus poliment.

LE PRINCE *à Arlequin.*

Va malheureux, ne te présente jamais à mes yeux.

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre ?

LE PRINCE.

Puisque la Princesse te refuse, je ne veux plus te revoir ; je te chasse.

ARLEQUIN.

Pardi vous vous moquez, il faut donc que vous vous chassiez vous-même. Ah ! Madame, priez mon Maître de me garder, c'est par rapport à vous qu'il me donne mon congé.

LA PRINCESSE.

Ne renvoyez pas ce pauvre garçon. *A Agatine.* Madame je suis votre très-humble servante. *Elle sort.*

LE PRINCE *la suivant.*

Puis-je espérer, adorable Princesse...

AGATINE.

Ne la retenez pas davantage, avant

que vous ayez un second entretien, je vais tâcher de lui donner de vous des idées un peu moins désavantageuses.

LE PRINCE.

Genereuse Agatine, vous n'y réussirez jamais.

AGATINE.

A vous dire le vrai, la chose me paroît difficile : mais je vous dois des marques d'une protection déclarée, & je ne veux rien avoir à me reprocher. *Elle sort.*

SCENE VIII.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

VOus venez de l'échapper belle, & moi aussi ; si la Princesse m'avoit gardé auprès d'elle, vous faisiez-là un joli coup ma foi.

LE PRINCE.

Quelle est belle !

ARLEQUIN.

Vous l'aimez donc toujous malgré l'aversion qu'elle a pour vous ? je serois un peu plus fier que cela.

LE PRINCE.

Je vais épier le moment de la revoir, elle vient de rentrer dans son Appartement, peut-être regardera t'elle dans le Jardin, & j'aurai le plaisir de la contempler, en me plaçant dans quelque endroit dont je ne pourrai être apperçû. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Tant mieux pour elle.

SCENE IX.

ARLEQUIN *seul.*

JE ne sçai ce que cela signifie, je viens de dîner, ce qu'on appelle à fond, & cependant je me sens un appétit désordonné : ah maudite Fée, voila de tes tours ! Je n'aime pourtant personne, qu'est-ce que cela fait ? je suis aimé sans doute, quelque beauté soupire en secret pour moi & va me faire mourir de faim, qui pourrois-ce être ? Je n'ai vû que la Princesse.

SCENE X.

SILVAINE, ARLEQUIN.

SILVAINE.

IL m'a plû, il s'agit de lui plaire. Bon jour aimable petit homme.

ARLEQUIN.

Ah morbleu ! le ragoutant minois ; mais peſte ne le regardons guéres.

SILVAINE.

J'ai des reproches à vous faire ; j'appartiens à la Fée Agatine, vous venez de me voir avec elle avant qu'elle entrât dans ces lieux, & je ne me ſuis pas apperçuë que vous m'ayez remarquée. Regardez-moi, me trouvez-vous de votre goût.

ARLEQUIN.

Courage... non.

SILVAINE.

Non ?

ARLEQUIN.

Non.

SILVAINE.

Vous êtes bien impoli, pour un joli homme.

ARLEQUIN.

C'eſt l'ordinaire ; de plus je ſuis franc, je ne ſaurois mentir, ni faire de complimens.

SILVAINE.

J'en ſuis bien fâchée, car pour moi je vous trouve fort à mon gré.

ARLEQUIN.

Je le crois bien. Ah que je ſuis malheureux !

SILVAINE.

Que vous êtes charmant !

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas vrai.

SILVAINE.

Je me ſens bien des diſpoſitions à vous aimer.

ARLEQUIN.

Ne vous en aviſez pas ?

SILVAINE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je ne veux pas être aimé ; j'ai mes raiſons.

SILVAINE.

Pourquoi le méritez-vous ? Puis-je vous refuſer mon cœur ?

ARLEQUIN.

Je ne vous le demande pas.

SILVAINE.

N'importe, je vous le donne.

ARLEQUIN.

Et moi je vous le rends.

SILVAINE.

Je ne puis le reprendre.

ARLEQUIN.

Me dit-elle vrai ? oui morbleu, la misérable m'adore. Je sens un appétit terrible, tâchons de la dégoûter de moi.

SILVAINE.

Tout me plaît en vous, vos gestes sont les plus jolis du monde, vos attitudes charmantes, les graces sont répandues dans toute votre personne.

ARLEQUIN.

Oh point du tout, je suis le plus gauche animal qu'il y ait sur terre. Voyez plutôt, (*il se contrefait.*)

SILVAINE.

Ah que toutes ces petites contorsions sont remplies de charmes !

ARLEQUIN.

Ah morbleu ! quand une femme est une fois prévenuë pour un homme, tous ses défauts lui paroissent des perfections ; ma foi, voulez-vous que je vous parle franchement, vous vous aveuglez sur mon compte ; je suis un malotru à l'exté-

rieur, & l'intérieur eſt bien pis. Je ſuis jaloux, grondeur, j'aſſomme même quelquefois mes Maîtreſſes.

SILVAINE.

Eh que m'importe ? tous les défauts que vous vous reprochez me prouveront votre tendreſſe, la jalouſie eſt inſéparable de l'amour, & je ſerois charmée que vous m'aimaſſiez aſſez pour me battre.

ARLEQUIN.

Ah chienne de Fée Bruyante !

SILVAINE.

Mon amour s'augmente à chaque inſtant.

ARLEQUIN.

Je m'en apperçois à mon eſtomac.

SILVAINE.

Je vous adore.

ARLEQUIN.

C'eſt une rage. Madame, par pitié donnez-moi une preuve de votre amour.

SILVAINE.

Ah je le veux, quelle eſt-elle !

ARLEQUIN.

De me haïr à la folie !

SILVAINE.

Qu'eſt-ce à dire ?

ARLEQUIN.

Apprenez mon malheur ; s'il me reſte

encore assez de force pour vous en instruire, car je me sens exténué ; il est écrit dans le Grimoire du Diable, qu'en cas que j'aime ou que je sois aimé, je serai dévoré d'une faim effroiable.

SILVAINE.

Vous ne pouviez mieux tomber, je suis la Fée Sylvaine, tous les Habitans des Forêts & des Plaines sont à ma disposition, & quelque dévorant que puisse être votre appétit, un coup de baguette pourra le contenter.

ARLEQUIN.

Quoi ! si j'avois envie de manger toute une garenne ?..

SILVAINE.

Elle vous seroit présentée sur le champ, & accommodée à toutes les sauces.

ARLEQUIN.

Venez, que je vous embrasse ; mais que dis-je, j'omettois la plus cruelle circonstance ; tous les mets qu'on me présentera doivent disparoître quand je voudrai y toucher.

SILVAINE.

Et qui vous a donc accablé d'une si fatale disgrace ?

ARLEQUIN *pleurant.*

La Fée Bruyante.

SILVAINE.

Ah ! quel nom prononcez-vous ? il me fait trembler.

ARLEQUIN.

Je le crois bien.

SILVAINE.

Je ne puis aller contre ſes ordres, car je ne ſuis que Fée ſuivante, & il faut me réſoudre à vous perdre ; adieu mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah m'en voilà debaraſſé ! vous ne m'aimez plus, n'eſt-ce pas ?

SILVAINE.

Plus que jamais, c'eſt pour cela que je déplore votre perte : comme je ne puis rompre le charme de la Fée ni éteindre mon amour, vous allez mourir infailliblement.

ARLEQUIN.

Je ſuis déja mort. Comment vous ne pouvez pas vous guérir de cette maudite tendreſſe ?

SILVAINE.

Eh le moyen, puiſque vous me l'inſpirez ? Encore ſi vous m'aimiez, je trouverois un eſpece de remede à votre mal !

ARLEQUIN.

Quoi ! je n'en mourrois pas ?

SILVAINE.

Non, si vous m'aimiez, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Hé bien je vous aime.

SILVAINE.

Et vous m'épouserez ?

ARLEQUIN.

Soit, cela seroit déja fait sans mes craintes, car vous m'avez paru d'abord apétissante. *A part.* Il faut bien prendre son parti.

SILVAINE.

Hé bien, j'ai, comme je vous l'ai dit, le pouvoir de commander à tous les Animaux, je vous le communique mon cher petit Epoux; vous ne pourrez, en manger d'aucun, je l'avoue; mais vous aurez la faculté de les attirer auprès de vous, d'ordonner à chaque espece de crier ou de ramager, & les cris des uns & le ramage des autres, vous serviront d'une nourriture, legere à la vérité, mais qui vous empêchera de tomber en défaillance; adieu aimable Arlequin, je vais demander à la Fée Agatine son agrément pour notre mariage.

ARLEQUIN.

Mais attendez donc, je me dédis.

SILVAINE.

SILVAINE.

Il n'eſt plus temps.

Elle ſort.

SCENE XI.

ARLEQUIN, *ſeul.*

A-T'on jamais éprouvé un tel ſupplice? vivre & ne point manger, maudit ſoit l'amour de mon Maître, de la Fée Silvaine, & de tous les Diables. Ouf, je ſuccombe; eſſaïons du moins ſi le funeſte remede qu'on vient de m'enſeigner eſt ſalutaire, n'y a t'il pas là quelque Roſſignol qui veuille me donner une Sérénade, (*le Roſſignol chante.*) Ah, ah, ma faim diminuë! Serin de Canarie à votre tour, (*il chante*) à merveille. Allouette ma mie, ſervez le déſert, (*elle chante.*) Je mangerois bien une Caille à la crapaudine, (*la Caille chante.*) Ma foi en voilà aſſez, reſtons ſur notre appétit.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

AGATINE, LE PRINCE.

AGATINE.

HE bien, Prince quelle eſt votre réſolution?

LE PRINCE.

Je n'en ſaurois prendre aucune, Madame, mon ſort eſt d'aimer la Princeſſe, d'en être haï & de mourir de douleur; je viens d'en être convaincu par cette ſeconde entrevûë, je lui ai inſpiré la même horreur qu'à la premiere; je voudrois lui épargner le chagrin que ma vûë lui cauſe, mais je ne puis me priver du plaiſir de la voir; la raiſon m'exile de ces lieux, l'amour m'y retient, & de quelque côté que je me détermine, le déſeſpoir ou l'abſence me mettra au tombeau.

AGATINE.

Comment un Prince que j'ai doué moi-même à sa naissance, qui est sûr de ma protection, se laisse abbatre du premier coup ! le moindre obstacle le déconcerte, il n'y trouve d'autre remede que la mort !

LE PRINCE.

En est-il quelqu'autre, Madame ? puis-je espérer, foible mortel, de détruire un pouvoir même au dessus du vôtre ? puis-je me flatter, tel que je suis, de plaire à une Princesse prévenuë pour un Rival, en faveur de qui tout conspire ? ce seroit pousser trop loin la témérité.

AGATINE.

J'ai douté moi-même de la réussite de votre projet mais un ra'on d'espérance me luit. Bruyante est mon ancienne, je le sçai ; je ne puis rompre le charme qu'elle a fait, mais vous le pouvez, vous, sans emploïer d'effort surnaturel ; tâchez à plaire tel que vous êtes, vous avez un Rival parfaitement beau, mais il n'a pour lui que l'extérieur, ce ne sont que des traits ausquels on s'accoûtume, à la fin ils ne font plus d'impression ; vous avez à leur oppoſer des pensées & des sentimens ; la beauté frappe les yeux, mais

l'esprit touche le cœur, servez-vous de vos avantages, entretenez souvent la Princesse, on s'ennuye de voir un objet quelque beau qu'il soit, mais on ne se lasse pas d'entendre un homme qui pense & s'exprime bien.

LE PRINCE.

Ah! Madame, j'éprouve le contraire de ce que vous me dites, j'idolatre la Princesse, qui assurément n'est pas spirituelle, & je suis persuadé qu'elle aime mon rival, quoiqu'il n'ait pas d'esprit.

AGATINE.

Votre réflexion est mal fondée, & vous méritez que je vous dise que les hommes ne courent qu'après la beauté, & que la plûpart des femmes ne se rendent qu'au mérite; que cela ne vous humilie point: on fait consister notre gloire dans nos appas, la vôtre réside dans vos vertus, & la vanité nous porte les uns & les autres à faire un choix qui nous fasse honneur

LE PRINCE.

Hé! Madame, Flore est-elle en état de faire les moindres distinctions? elle aime mon rival, parce qu'il est d'une jolie figure, la portée de sa vûe ne s'étend pas plus loin.

AGATINE.

Non, elle se plaît à le voir, c'est goût, & non pas amour. Le cœur de Flore n'est pas encore touché, il n'a que des préjugés, & pour les détruire il ne faudroit que lui faire sentir le ridicule de votre Rival.

LE PRINCE.

Hé-bien je n'ai qu'à lui donner de l'esprit, grace à vos bontés j'en ai le pouvoir.

AGATINE.

C'étoit mon idée.

LE PRINCE.

Mais que dis-je ? quand l'esprit que je lui donnerai lui feroit haïr mon Rival, lui dessillera-t'il la vûe ? lui en paroîtrai-je moins horrible ? N'importe, j'aurai le plaisir de la rendre parfaite, & j'ai à me reprocher de lui avoir fait ce don trop tard.

AGATINE.

Ce sentiment est généreux, il peut même tourner à votre avantage ; l'esprit développe & remue les passions, il ne s'agit que de les mettre en mouvement chez elle ; & quand vous n'auriez alors que la ressource du caprice, ce seroit toûjours une espérance assez bien fondée ; cepen-

dant, Prince, ne lui donnez de l'esprit que par degrés.

LE PRINCE.

Pourquoi, Madame ?

AGATINE.

Il faut sçavoir comme il agira chez elle : les plus jolies femmes ne sont pas celles qui se piquent le plus de reconnoissance ; mettez à profit le pouvoir dont je vous ai doué, & ne vous en servez que suivant les effets que vous lui verrez produire.

SCENE. II.

AGATINE, LA PRINCESSE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEigneur, voici la Princesse.

AGATINE *au Prince.*

Retirez-vous un moment à l'écart, laissez-moi la faire parler pour juger de l'usage qu'elle fait de votre présent. Il semble qu'elle rêve. Qu'avez-vous, belle Princesse ?

LA PRINCESSE.

J'ai du chagrin, Madame.

AGATINE.

Du chagrin ? & qui peut vous le cauſer?

LA PRINCESSE.

Je viens de me ſouvenir de quelque choſe qui me fâche ; j'ai peur d'avoir mal parlé tantôt, & d'avoir fait de la peine à quelqu'un.

AGATINE.

A qui ? au Prince Liſandre ?

LA PRINCESSE.

Oh non, ce n'eſt pas à lui, car je lui dis toûjours qu'il eſt beau & cela ne l'offenſe pas ; mais c'eſt à cet autre Prince que vous m'avez amené, je lui ai reproché qu'il étoit laid, & cela n'étoit pas bien, n'eſt-ce pas Madame ?

AGATINE.

Il eſt vrai que le compliment n'eſt pas flatteur.

LA PRINCESSE.

Pourquoi auſſi me l'avez-vous préſenté, eſt-il bien en colere ?

AGATINE.

En colere : non ; mais il a été très-mortifié ; quoiqu'un défaut ſoit remarquable, il eſt toûjours fâcheux de ſe l'entendre reprocher.

LA PRINCESSE.

Vous avez raiſon, mais cela m'eſt échappé, je n'en ai pas été la maîtreſſe; il m'a paru affreux.

AGATINE.

Je conviens avec vous qu'il eſt laid; mais avouez en récompenſe qu'il a de l'eſprit & qu'il parle bien.

LA PRINCESSE.

Oui: je me rappelle préſentement ſon diſcours il étoit très-bien tourné.

AGATINE.

Tenez, le voici, vous pouvez réparer par une réception plus favorable l'accueil que vous vous reprochez. Il n'oſe vous aborder, voulez-vous que je l'appelle?

LA PRINCESSE.

Je voudrois lui faire des excuſes, mais je voudrois ne le pas voir.

AGATINE.

Ne le regardez pas, écoutez-le ſeulement. Approchez, Seigneur, la Princeſſe a de l'inquiétude, tâchez de la diſſiper. (*à part.*)
Tout va bien, elle eſt fâchée de vous avoir mal reçû.

LE PRINCE.

De l'inquiétude! & qui peut vous la cauſer, Madame? tout eſt fait pour vous ſervir

servir & vous adorer, je ne vois que le seul chagrin de faire des malheureux qui puisse troubler votre tranquillité.

ARLEQUIN.

Si la Princesse veut que je la divertisse par quelques culebutes, elle n'a qu'à commander.

LA PRINCESSE.

Non, elles ne seroient plus de mon goût.

ARLEQUIN.

C'est tout ce que je sçais faire; si j'avois l'esprit de mon Maître, je vous amuserois par quelque conte de ma Mere l'Oie.

LA PRINCESSE.

Est-ce que votre Maître sçait faire des contes ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, des contes à dormir debout.

LE PRINCE.

Que vas-tu lui dire ?

LA PRINCESSE.

Je serois charmée d'en entendre.

LE PRINCE.

Voi à quoi tu m'exposes !

ARLEQUIN.

Vous m'avez fait tantôt danser pour la Princesse, je prens ma revanche.

AGATINE.

Parlez, Seigneur, la Princeſſe vous écoutera avec plaiſir.

LE PRINCE.

Je ne ſçais point de contes, c'eſt ce maraud...

ARLEQUIN.

Faites-en un, cela n'eſt pas ſi difficile. (*à part.*) Ah! vous m'avez fait danſer.

LA PRINCESSE.

J'écoute.

ARLEQUIN.

Il y avoit une fois...

LE PRINCE.

Tais-toi.

ARLEQUIN.

C'eſt par-là que cela commence.

LE PRINCE.

La plus belle Princeſſe de l'Univers, (Flore n'en faiſoit pas encore l'ornement.) La plus belle Princeſſe de l'Univers étoit menacée de cauſer la mort au plus tendre & au plus fidéle de tous les Amans.

LA PRINCESSE.

Elle étoit bien malheureuſe.

LE PRINCE.

Dans le nombre infini d'Adorateurs que ſes charmes lui attirerent, il ſe trouva un Prince ſi éperduement amoureux d'elle,

qu'il sentit aux mouvemens de son cœur, que c'étoit sur lui que la prédiction devoit tomber ; oui, disoit-il en lui-même, c'est moi, belle Princesse, qui dois être votre victime ; mais la mort que vous me préparez me sera chere, puisqu'elle doit vous prouver que de tous vos Amans, je suis le plus tendre & le plus fidéle.

LA PRINCESSE.

Ah ! que ce Prince avoit de délicatesse.

ARLEQUIN.

Pas tant que de bêtise.

LE PRINCE.

Rien ne put l'empêcher de courir au péril qui le menaçoit. Il arriva à la Cour de la Princesse, fut introduit chez elle, mais le premier regard qu'elle jetta sur lui le changea en un Oiseau d'une figure affreuse.

ARLEQUIN.

En Hibou ?

LA PRINCESSE.

Ah, Ciel !

LE PRINCE.

L'Oiseau infortuné s'envola par les fenêtres, & alla cacher dans le fond d'un bois sa honte, son désespoir & sa disgrace ; la Princesse fut frappée de ce prodige.

LA PRINCESSE.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi.

LE PRINCE.

La plus ſombre mélancolie s'empara de ſes eſprits : deux jours après cet évenement, étant aſſiſe ſous un Cabinet de verdure, elle entendit ſe plaindre & ſoupirer, ſans voir perſonne.

LA PRINCESSE.

Ah ! c'étoit le Prince Hibou, je gage.

LE PRINCE.

Lui-même, Madame, elle s'effraïa ; raſſurez-vous, divine Princeſſe, lui dit l'Oiſeau, je ſuis le Prince dont vous avez cauſé la métamorphoſe, le plus paſſionné de vos Amans doit mourir au bout de trois jours après avoir éprouvé ce ſort, & ce n'étoit que ſur moi qu'il devoit tomber.

ARLEQUIN.

Belle préférence !

LE PRINCE.

Tu ne te tairas pas ! La Princeſſe ſe ſentit touchée de pitié & lui demanda s'il n'y avoit point de remede à ſa triſte ſituation. Il en eſt un, répondit le Prince.

LA PRINCESSE.

Et quel eſt ce remede ?

LE PRINCE.

C'eſt de m'aimer, belle Princeſſe ; la Fée qui me pourſuit doit me rendre la vie & ma figure naturelle à cette condition, parce que la cruelle croit la choſe impoſſible. Je n'ai plus qu'un jour à reſpirer, voïez ſi vous pouvez vous faire cet effort; ma deſtinée eſt entre vos mains.

LA PRINCESSE.

Elle l'aima, ſans doute ?

LE PRINCE.

L'auriez-vous aimé, Madame ?

LA PRINCESSE.

Les malheureux ont un grand aſcendant ſur les cœurs compatiſſans, & je crois que je ne ſaurois refuſer la pitié la plus tendre à un Prince que j'aurois mis en cet état.

LE PRINCE.

Ah ! Madame, ſuivez ces généreux ſentimens, c'eſt mon hiſtoire que je viens de vous raconter.

ARLEQUIN.

C'eſt le Hibou.

AGATINE.

Oui, Flore, je vous expliquerai ce myſtere. Mais voici Liſandre.

ARLEQUIN.

Ecoutez auſſi la mienne ; un pauvre malheureux qui mouroit de faim...

SCENE III.

AGATINE, LA PRINCESSE, LISANDRE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

LISANDRE.

ME voilà.

LA PRINCESSE.

Ah! Lisandre, vous avez grand tort d'être venu si tard.

LISANDRE.

Ah! vraiment, vous ne sçavez pas ce que c'est que de dénicher des Pies: elles sont si hautes, si hautes, mais je n'ai pas été assez sot pour me casser le cou.

LA PRINCESSE.

Vous avez fort bien fait.

ARLEQUIN.

Il n'y auroit pas eu grand mal.

LISANDRE.

Si vous voulez y aller, vous les attraperez peut-être, car vous êtes plus allerte que moi.

ARLEQUIN.

L'Original!

LISANDRE.

Qui est cet homme là ?

ARLEQUIN.

Comment ! cet homme là ? c'est mon Maître.

LE PRINCE.

Seigneur, c'est un Prince qui est épris des beautés de la charmante Flore, & qui vous la disputeroit au péril de votre vie ou de la sienne, s'il ne respectoit, jusques dans son Rival même, la Maîtresse qu'il adore.

LISANDRE.

Ah ! ah ! ma Tante m'a parlé de vous. Elle m'a dit que vous étiez amoureux de ma femme, mais que je n'avois rien à craindre.

LA PRINCESSE.

Il me paroît bien borné.

AGATINE.

Il y a long-tems que je m'en apperçois, & vous ?

LA PRINCESSE.

Hélas ! ce n'est que depuis tout-à-l'heure. Avez-vous pensé à moi, Lisandre ?

LISANDRE.

A mille choses.

LE PRINCE.

Quoi ! Prince, votre esprit peut-il s'occuper d'autre chose que de Flore ? Votre bonheur prochain, & sur tout ses charmes ne doivent-ils pas remplir toutes vos idées ? Quoi ! vous pouvez être à la veille de la posséder sans mourir de plaisir ? Chaque instant de cette journée ne redouble pas vos desirs & votre impatience? Ce n'est point à ses genoux que vous attendez le moment de recevoir sa main ? Ah ! Flore, pardonnez-moi ces reproches, mais je n'ai pû les étouffer dans mon ame, & mon Rival m'offense moins en vous aimant, que par l'outrage qu'il vous fait en vous aimant si mal.

AGATINE.

Il me semble que vous le regardez avec moins de répugnance ?

LA PRINCESSE.

Lorsqu'il parle, il fait presque oublier qu'on le voit.

LISANDRE.

Hé de quoi se mêle-t-il donc ? est-ce que cela le regarde ?

LA PRINCESSE.

Pourquoi Lisandre n'a-t'il pas l'esprit de l'autre ?

AGATINE.

Ah ! Princeſſe ; vous ſeriez trop heureuſe.

LISANDRE.

C'eſt que je n'aime pas qu'on m'obſtine moi, & je vais m'en plaindre à ma Tante.

LA PRINCESSE.

Non, Liſandre, ſoyez généreux ; c'eſt bien aſſez pour ce Prince d'être ſi mal traité de la nature & de l'amour, ſans que Bruyante ajoûte à ſes diſgraces.

LISANDRE.

Voilà donc comme vous faites ?

LA PRINCESSE.

Je le dois, & d'ailleurs il ne vous a point offenſé, & il ſeroit à ſouhaiter pour vous & pour moi que vous profitaſſiez de ſes Leçons.

LISANDRE.

Bon, bon, c'eſt un babillard qui m'ennuie, & je m'en vais auſſi me plaindre de vous tout d'un tems ; là !

ARLEQUIN.

Oh la bête !

SCENE IV.

AGATINE, LA PRINCESSE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

LE PRINCE.

QUoi ! Madame, vous venez de vous intéreſſer pour moi ! Ah ! malgré tout ce que j'avois lieu d'attendre de votre généroſité, ſon effet me tranſporte, ſouffrez qu'à vos pieds...

LA PRINCESSE.

Prince, ſongez que cette action que vous venez de conſeiller à votre Rival ne ſeroit permiſe qu'a lui-même,& que vous ne devez pas pouſſer ſi loin la reconnoiſſance d'un bienfait qui ne vous marque que de l'eſtime.

LE PRINCE.

Hé ! Madame, ce n'eſt point mon orgueil qui agit, c'eſt ma paſſion ; la moindre marque de vos bontés me met hors de moi-même. Croyez-vous pouvoir accorder une grace qui n'ait tout le prix d'une faveur ?

LA PRINCESSE.

Partez, Prince, que la Fée ne vous trouve point ici.

LE PRINCE.

Un Amant que vous enflammez ne redoute aucun pouvoir, il ne peut craindre que votre colere ou votre abſence.

LA PRINCESSE.

Craignez mon reſſentiment, ſi vous n'obéïſſez; votre amour, tout reſpectueux qu'il eſt, donne atteinte à ma gloire, ſongez que je dois épouſer Liſandre.

AGATINE.

Redoublez la doſe d'eſprit, elle ne ſera peut-être pas ſi ſcrupuleuſe.

LE PRINCE.

Madame, vous venez de me frapper d'un coup de foudre, mon amour offenſe votre gloire? Ah! ſa pureté ſeule m'a donné la hardieſſe de vous en faire l'aveu; c'en eſt fait, vous me privez de votre préſence. J'aurois reſpiré juſqu'au moment de votre mariage, mais vous ordonnez que je meure ſur le champ, vous allez être obéïe.

ARLEQUIN.

Oui, il va mourir, entendez-vous?

AGATINE.

Ne prenez ce parti qu'à la derniere

extrémité, au moins laissez-moi faire.

Ils sortent.

SCENE V.

AGATINE, LA PRINCESSE.

AGATINE.

QU'avez-vous, Flore?

LA PRINCESSE.

Ce Prince va donc mourir?

AGATINE.

Un Amant passionné qui perd ce qu'il aime, n'a point d'autre recours.

LA PRINCESSE.

Je suis au désespoir de l'avoir vû, puisque je suis la cause de son infortune.

AGATINE *à part.*

Bon, l'esprit fait naître les sentimens.

LA PRINCESSE.

Ma pitié sincere le dédommage bien de la tendresse que je ne puis avoir pour lui.

AGATINE.

Ne le croyez pas, l'amour seul peut récompenser l'Amant.

LA PRINCESSE.

Mais, Madame, ne vous appercevez-

vous pas du changement qui s'eſt fait en moi depuis quelques momens ? je penſe, je m'exprime. Il me ſemble que ce n'eſt que d'aujourd'hui que je commence à vivre. Mon eſprit n'étoit juſqu'ici qu'un cahos, les idées s'y débrouillent, s'y éclairciſſent ; d'où peut naître cettte nouveauté ?

AGATINE.

Voulez-vous que je vous diſe à qui vous la devez ? A votre Amant.

LA PRINCESSE.

A Liſandre ?

AGATINE.

Lui, vous donner de l'eſprit ? Cela ſeroit aſſez extraordinaire. C'eſt ſon Rival à qui vous en avez l'obligation.

LA PRINCESSE.

Quoi ! c'eſt de l'eſprit que j'ai, & c'eſt le Prince qui me l'a donné !

AGATINE.

Lui-même.

LA PRINCESSE.

Le pauvre Prince ! Et ne pourrois-je pas en avoir davantage ?

AGATINE.

Il faut qu'il vous en ait donné beaucoup, puiſque vous en ſouhaitez encore. Vous vous êtes fait des préſens bien dif-

férens, il a reçu de vous un amour qui lui cauſe la mort, & vous tenez de lui une lumiere qui vous donne la vie.

LA PRINCESSE.

Que je ſuis fâchée qu'il ſoit ſi laid!

AGATINE.

Cette excuſe ne vous convient plus, belle Flore, ce n'eſt point à la figure que l'eſprit s'attache.

LA PRINCESSE.

Je n'en ai donc pas beaucoup, car celle de Liſandre me plaît.

AGATINE.

Vous ſerez ſatisfaite, vous l'épouſez ce ſoir.

LA PRINCESSE.

Vous me faites trembler! Avez-vous remarqué combien il eſt ſtupide?

AGATINE.

Que trop, & je me ſuis même apperçuë qu'il ne vous échappoit pas.

LA PRINCESSE.

Sa Perſonne a infiniment perdu à cet examen, & la petiteſſe de ſon génie dépare en lui cet aimable extérieur qu'il tient de la nature.

AGATINE.

Mais vous l'aimez, & l'amour paſſe ſur tous les défauts.

LA PRINCESSE.

Je ne l'aime point assez pour lui passer ceux de l'esprit, & je ne le regarde plus que comme une belle Statuë.

SCENE VI.

BRUYANTE, AGATINE, LA PRINCESSE.

BRUYANTE.

COmment, je ne vois point ici le Prince ! Lisandre vient de me dire qu'il étoit avec vous.

LA PRINCESSE.

Il nous a quitté, Madame.

BRUYANTE.

Je venois le remercier des conseils qu'il a donnés à mon Neveu.

LA PRINCESSE.

Je ne le crois guéres en état de les suivre.

BRUYANTE.

Qu'est-ce à dire ? Ce Prince vous a gâté l'esprit. Je vous défends de le voir davantage, & je vais lui interdire l'approche de ce Palais.

LA PRINCESSE.

Eh ! Madame.

BRUYANTE.

Pour vous, soyez prête à épouser mon Neveu dans deux heures.

LA PRINCESSE.

Pourquoi précipiter si fort ce mariage?

BRUYANTE.

Pourquoi ? Vous ne faisiez point ces questions-là tantôt. Obéissez, vous dis-je.

LA PRINCESSE.

Mais, Madame, ma foi ne dépend-elle pas de ma volonté ?

BRUYANTE.

Quand cela seroit, ne l'avez-vous pas donnée à Lisandre ? Agatine, vous vous intéressez pour cet horrible Prince ; mais vous sçavez aussi ce qu'il en coûte quand on ose traverser mes volontés.

AGATINE.

Je vous assûre, Madame...

BRUYANTE.

Que leurs effets ne trouvent plus d'obstacles si vous ne voulez toutes deux être accablées du poids de ma vengeance ; mais je ne l'exercerai sur vous qu'après l'avoir fait tomber sur mon ennemi mortel. Ah ! que je me repens de l'avoir fait venir en ces lieux ! Songez que vous n'avez

vez que deux heures pour vous déterminer. *Elle sort.*

LA PRINCESSE.

Hélas ! le Prince l'a prévenuë, il est peut-être déja mort !

SCENE VII.

AGATINE, LA PRINCESSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! Madame la Fée, venez secourir mon Maître, il est dans un état pitoïable, étendu sans connoissance sur un gazon, & son épée tirée à côté de lui.

LA PRINCESSE.

Comment il s'est tué !

ARLEQUIN.

Non, il faut qu'il n'en ait pas eû la force, car je n'ai point vû de sang.

LA PRINCESSE.

Va vîte le faire revenir, & dis-lui de ma part qu'il vienne ici sur le champ.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je vous l'apporte, & il est diablement lourd.

LA PRINCESSE.

Va ſans perdre de tems.

AGATINE.

Fais-lui reſpirer de cet eſprit, & prononce le nom de Flore, ce ſera pour lui le meilleur ſpécifique.

ARLEQUIN.

Je ſuis plus foible que lui. Oh miſérable appétit que je ne ſaurois ſatisfaire que par les oreilles !

Il ſort.

SCENE VIII.

AGATINE, LA PRINCESSE.

AGATINE.

QUel eſt votre deſſein en faiſant venir ici le Prince ? voulez-vous l'engager dans le péril le plus affreux ?

LA PRINCESSE.

Non, Madame, c'eſt pour l'en retirer au contraire, je veux le confier à vos ſoins, vous faciliterez ſa retraite ; je lui dois une preuve de la plus vive reconnoiſſance ; croyez-vous que j'aye oublié le ſervice qu'il m'a rendu ? je veux lui dire adieu, & l'aſſurer que ſi je ne l'aime

pas, je voudrois l'aimer, du moins.

AGATINE.

Il ne tiendroit peut-être qu'à vous, & si vous l'aimiez, vous auriez le pouvoir de lui donner la plus belle figure du monde.

LA PRINCESSE.

Ah! je n'ai pas le loisir de m'examiner, la tirannie de Bruyante vient de me mettre dans la situation la plus douloureuse, elle a entiérement détruit le peu de prévention que j'avois pour son Neveu ; cet Himen me paroît un supplice, elle a fait naître en même tems dans mon cœur la pitié la plus sensible pour celui qu'elle persécute si injustement ; Prince trop généreux, pourquoi suis-je la source de tes malheurs? pourquoi m'as-tu vûe? quelle puissance fatale t'a conduit dans ces lieux!

AGATINE.

Vous le plaindrez bien davantage quand vous saurez que c'est Bruyante qui lui a fait tenir votre portrait pour le faire servir à la haine qu'elle a pour ce Prince, & que si-tôt qu'elle a sçû qu'il vous aimoit, elle l'a attiré ici par ses enchantemens, afin de jouir du désespoir où vos rigueurs devoient le jetter.

LA PRINCESSE.

Quelle barbarie!

AGATINE.

C'eſt elle auſſi qui l'a doué du don funeſte de paroître affreux à toutes celles qu'il aimera.

LA PRINCESSE.

Et c'eſt moi qu'elle a choiſi pour l'inſtrument de ſa colere; ah! la mienne s'allume par une ſi cruelle injuſtice: oui, je voudrois pouvoir aimer le Prince, adoucir la rigueur de ſon ſort, ou la partager avec lui.

AGATINE.

Ma chere Flore, que vous êtes eſtimable! que le préſent que l'on vous a fait doit vous être précieux! l'eſprit dont le Prince vous a doué, a trouvé en vous le plus riche naturel du monde; ſçachez que la pitié & la reconnoiſſance ſont les plus belles qualités de l'ame, & vous poſſédez ces vertus au ſuprême degré; qu'il eût été dommage qu'on n'eût point donné d'eſſor à un pareil caractere.

LA PRINCESSE.

Liſandre me devient odieux, qu'il ſe garde de paroître à ma vûe; mais pourquoi le Prince ne vient-il pas, Bruyante l'auroit-elle rencontré?

AGATINE.

Non, mon pouvoir, quoiqu'au dessous du sien, peut le dérober à sa fureur pour quelques instans ; ne craignez rien le voici.

LA PRINCESSE.

Qu'il paroît abbatu !

SCENE IX.

AGATINE, LA PRINCESSE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MA foi, Seigneur, je n'en puis plus.

LE PRINCE.

Madame, si j'en crois ce Domestique, c'est en obeïssant à vos ordres que je me rends ici ?

LA PRINCESSE.

Oui, Prince, c'est à vous que je dois les lumieres & les vertus que je me flate de posséder, & c'est en votre faveur qu'il faut aussi qu'elles éclatent. Votre Ecoliere ne vous fera point rougir : il est bien juste que vous recueilliez le fruit de votre générosité. Quoi ! en échange des rigueurs

& même de l'antipathie que je vous ai montrée, vous avez pour moi l'amour le plus vertueux & le plus désintéressé, j'en reçois des marques par des présens inestimables que les Dieux m'avoient refusés ; vous me tirez des ténebres où le sort m'avoit plongée ; que ne suis-je assez heureuse pour égaler ma reconnoissance à vos bienfaits ? Croïez du moins que je le souhaite, & partez de ces terribles lieux, assûré de ma plus tendre estime. Je vous jure de ne faire jamais de vœux que pour vous ; que toutes mes pensées, que toutes mes actions n'auront jamais en vûë que mon généreux bienfaiteur.

LE PRINCE.

Ah ! Madame, quels bienfaits peuvent mériter une pareille récompense ! Je viens de voir Flore animée du plus charmant transport ; je ne sçais si ceux que l'amour produit peuvent être exprimés avec plus de force & plus de graces ; & si je n'étois assûré que je ne puis être aimé, ce moment auroit été capable de faire naître mon espérance. Je suis trop satisfait ; ne croïez pas cependant me ramener à la vie, je me l'arrachois tout-à-l'heure, lorsque vos ordres ont suspendu ma perte. Je vous avois laissé dans ce dernier mo-

ment tout l'esprit que cette divine Fée m'avoit mis en pouvoir de vous donner, vous avez voulu me faire jouir de toute la gloire dont me comble un si bel ouvrage, il a passé mon attente; adieu, Madame, je vais m'éloigner d'ici pour dérober à vos yeux la fin malheureuse que je me prépare, & vous cacher un spectacle que la bonté de votre cœur vous rendroit trop douloureux.

AGATINE *à Flore.*

Je suis charmée de vous voir attendrie.

LA PRINCESSE.

Prince, je veux que vous me promettiez de vivre, que vous me le juriez par moi-même, ou j'atteste ici le Ciel, que votre mort sera suivie de la mienne.

LE PRINCE.

Princesse, remplissez votre brillante destinée, l'heure de votre hymen approche; que ne puis-je pour vous rendre parfaitement heureuse, faire passer dans le cœur de mon Rival tout l'amour que je sens pour vous!

LA PRINCESSE.

Non, rien ne sauroit me contraindre à recevoir la main de Lisandre. Vous dirai-je plus? ne craignez aucun Rival, je re-

nonce pour jamais au joug de l'hymenée; mon cœur eſt rempli des ſentimens qu'il a pour vous, il n'en peut ſouffrir d'autres; l'amour le dégraderoit s'il y mêloit ſes foibleſſes : adieu, vivez ſur-tout, ou craignez que je n'accompliſſe la menace que je vous ai faite.

AGATINE.

Je crois qu'elle aime.

LE PRINCE.

Vous me ſacrifiez mon Rival; ah! Flore, achevez mon bonheur; permettez-moi de vous rendre des ſoins. Je ne déſeſpere plus de vous attendrir un jour, la reconnoiſſance diſpoſe un cœur généreux à la tendreſſe, ma difformité ceſſera ſi vous daignez le ſouhaiter.

ARLEQUIN.

Oui, Madame, il ne tient qu'à vous de le rendre beau comme l'amour, vous feriez-là une belle cure.

LE PRINCE.

Songez que c'eſt en vain que vous voudrez vous ſouſtraire à la tyrannie de Bruyante, vous ſerez ici en bute à ſes perſécutions; demandons un azile à Madame, où nous ſoïons à couvert des violences de notre ennemie, dérobons-nous de ce Palais.

ARL.

ARLEQUIN.

Oui, sortons au plus vîte.

LE PRINCE.

Nous n'avons qu'un chemin très-court à faire pour sortir des lieux de sa domination.

AGATINE.

Je ne vous répond pas que la fuite de Flore ne soit interrompue par bien des accidens.

LA PRINCESSE.

Je le vois, vous craignez que Lisandre ne m'obtienne ; banniſſez cette frayeur, & jugez mieux d'une ame qui vous doit sa fermeté & sa constance ; l'une & l'autre lasseront l'injustice & les cruautés de la Fée. Mais je tremble à tout moment qu'elle ne nous trouve ensemble. Agatine, prenez sur vous le soin de son départ, & surtout celui de sa vie. Adieu, Prince, baisez cette main, qui voudroit vous combler d'autant de bonheur que vous possédez de vertus.

LE PRINCE.

Madame...

LA PRINCESSE.

Ne me retenez pas davantage.

Elle sort.

ARLEQUIN.

Enfin nous allons donc partir ?

SCENE X.

AGATINE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

AGATINE.

PRince, vous êtes aimé.

LE PRINCE.

Moi, Madame !

AGATINE.

L'Amour a parlé sous le nom de la reconnoissance ; j'ai vû de véritables inquiétudes, j'ai entendu des soûpirs, je n'en doute presque plus, Flore est sensible.

ARLEQUIN.

Et cela nous fera-il rester ?

AGATINE.

Elle vous a caché une partie de ce qu'elle ressent. Mais dans la conversation que j'ai eue avec elle, je me suis apperçue de son amour, elle a même répété deux fois qu'elle voudroit vous aimer ; ce sont de ces choses qu'on ne souhaite pas si ardemment sans les ressentir.

LE PRINCE.

Mais elle vient de me dire un dernier adieu, & n'a point approuvé la propoſition que je lui ai faite de partir avec moi ſous vos auſpices.

ARLEQUIN.

Non, non, Madame, mon Maître ne plaît point.

AGATINE.

Peut être l'auroit-elle acceptée pour ſe dérober à Liſandre, ſi elle ne vous eût aimé; l'eſprit fait prendre de fortes réſolutions, mais il eſt ſuſceptible de grandes craintes; elle s'eſt imaginé que cette démarche diminueroit l'eſtime que vous avez pour elle, & je ſuis ſûre que votre eſtime lui eſt encore plus chere que votre amour.

LE PRINCE.

Mais ſuppoſons que le bonheur dont vous me flattez fût véritable, que puis-je faire pour en profiter?

AGATINE.

Il eſt vrai qu'il ſera cruellement traverſé; mais avant de prendre aucunes meſures, aſſûrons-nous des ſentimens de Flore, ſçachons, à n'en point douter, ſi elle vous aime comme je le ſoupçonne; vous pouvez reſter encore dans ce Palais,

mais n'y parlez point à la Princeſſe ; ſi Bruyante vous y rencontre, vous lui direz que vous attendiez ſes ordres pour en partir, & vous viendrez me trouver. Flore ſe déterminera peut-être ; & ſi je vois quelque jour à votre félicité commune, croiez que je n'épargnerai rien pour vous la procurer. *Elle ſort.*

ARLEQUIN.

Ah ! nous ne partons plus.

LE PRINCE.

Flore, me ſeroit-il permis d'aſpirer à un cœur comme le vôtre ? Suis-moi. *Il ſort.*

SCENE XI.

SILVAINE, ARLEQUIN.

SILVAINE *arrêtant Arlequin.*

NOn pas, s'il vous plaît, Monſieur Arlequin, nous avons enſemble un petit démêlé que je ſuis bien aiſe de finir.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà le Médecin qui me fait faire diéte.

SILVAINE.

Monſieur ſe ſouvient-il qu'il m'a promis de m'épouſer ?

ARLEQUIN.

Madame ſe ſouvient-elle que j'ai retiré ma parole ?

SILVAINE.

Retiré ta parole ! crois-tu m'abuſer comme une ſimple mortelle ?

ARLEQUIN.

Moi ! je ne vous ai point abuſée, s'il vous plaît.

SILVAINE.

Il y a long-temps que je guétois le moment de te parler tête à tête.

ARLEQUIN.

Je ſuis bien fâché que vous l'ayez trouvé.

SILVAINE.

La Fée Agatine eſt inſtruite de ta recherche, elle conſent à ton bonheur.

ARLEQUIN.

Je ne veux point me marier, vous dis-je ; eh ! par pitié laiſſez-moi en repos, guériſſez-vous de ce maudit amour qui me met aux abois ; que diable voulez-vous faire de moi ? avant qu'il ſoit deux jours je ſerai tranſparent.

SILVAINE.

L'Animal, qui ne voit pas que je l'épouse pour rompre le charme de la Fée Bruyante.

ARLEQUIN.

Comment !

SILVAINE.

Vraiment oui, c'eſt mon amour qui te cauſe l'extrême faim qui te dévore, n'eſt-ce pas ?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt que trop vrai.

SILVAINE.

Tu ne peus guérir de cette faim tant que je t'aimerai, & je ne puis ceſſer de t'aimer qu'en t'épouſant.

ARLEQUIN.

Serviteur très-humble, vous m'aimeriez encore plus dans le Mariage.

SILVAINE.

Tu as un peu trop bonne opinion de toi.

ARLEQUIN.

Non, mais je l'ai mauvaiſe de vous ; vous m'aimeriez juſqu'à me faire mourir d'inanition, afin d'être bien-tôt Veuve.

SILVAINE.

A la fin je me laſſe de tant de délais : veux-tu m'épouſer Traître ?

ARLEQUIN.

Non, ma mie.

SILVAINE.

Mais tu m'aimois tantôt.

ARLEQUIN.

C'est que je n'avois pas tant d'appétit qu'à l'heure qu'il est ; je veux sortir d'ici, cacher mes pas à tout l'Univers, & te guérir de ton amour par une absence éternelle. Il faudra bien qu'il finisse.

SILVAINE.

Non, perfide, je t'aimerai toûjours, puisqu'il ne faut que t'aimer pour faire ton supplice. Crains que je n'ajoûte à la faim qui te presse, la soif la plus brûlante : tu peux être sûr que je vais emploïer toute ma puissance à te persécuter.

Elle sort.

SCENE XII.

ARLEQUIN, *seul.*

AH chienne ? il ne me manquoit plus que la pepie, sortons de cette prison à quelque prix que ce soit, peut-être tous leurs diaboliques enchantemens finiront-ils quand je ne serai plus sur leurs terres ?

Oui, mais je ne saurois faire un pas, prenons des forces. Rossignol, donnez-moi le ragoût, un petit air, & mettez-y beaucoup de frédonnemens en guise de foies gras & de crêtes de Coq. (*un Asne brait.*) Plaît-il ? Serins de Canaries, Fauvettes, Linottes, chantez tous ensemble, (*l'Asne brait, le Cochon crie, le Chien aboye, le Chat miaule.*) Ahimé ! je suis perdu, quelle musique enragée ! Sauvons nous. *Un Chat court après Arlequin & saute sur lui, qui le fait fuir.*

Fin du second Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEigneur, je n'y puis plus réſiſter, il y a une heure que je ſuis pourſuivi par une Menagerie, on me jouë ici mille tours, quittons ce Palais diabolique, où le Valet & le Maître ſont ſi mal traités; je vous avertis que Bruyante vous cherche pour vous faire encore quelque piece; partons avant qu'elle nous rencontre.

LE PRINCE.

Moi partir! que j'aie la lâcheté de quitter des lieux où l'on me flate que Flore pourra répondre à ma tendreſſe! Quelque péril qui puiſſe me menacer, j'y dois attendre l'Arrêt de ma deſtinée.

ARLEQUIN.

Mais, qu'ai-je de commun avec tout

cela moi ? pourquoi en ſuis-je la victime par contre-coup ? Vous êtes haï, je ſuis aimé ; la haine fait votre malheur, pourquoi l'amour fait-il le mien ? Vous êtes laid, je ſuis beau, & nous ſommes également malheureux. Il devroit du moins y avoir entre nous une différence de fortune.

LE PRINCE.

Ta folle vanité eſt inſuportable. Quoi ! Flore, je pourrois lire dans vos beaux yeux le tendre aveu de votre flamme ?

ARLEQUIN.

Quoi ! Silvaine, je ne pourrai pas lire dans les tiens que tu me déteſtes !

LE PRINCE.

Agatine tarde bien, auroit-elle quelque fâcheuſe nouvelle à m'apprendre ?

ARLEQUIN.

Pour moi je n'en attens point d'autre.

SCENE II.

AGATINE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

LE PRINCE.

HE bien, Madame, vos conjectures étoient-elles vraies ou fausses? ne me faites point languir, de grace. Ne craignez point de détruire l'espérance que vous m'avez donnée, je m'attens à tout; vous vous étiez trompée; ne me cachez rien, je vous en conjure.

AGATINE.

Nous sommes encore dans la même situation, j'ai attendu en vain que Bruyante quittât la Princesse, elle a toûjours été avec elle depuis que nous l'avons vûe rentrer dans son Appartement.

LE PRINCE.

Et quel est son dessein?

AGATINE.

De la déterminer à épouser Lisandre, sans doute; mais je suis assûrée que Flore aura absolument rejetté cet hymen.

LE PRINCE.

Je suis perdu! la Fée va employer les

menaces, & tout l'artifice dont elle eſt capable pour l'y réſoudre.

AGATINE.

Bruyante n'a plus affaire à une perſonne bornée qui craint les menaces, ou ſe laiſſe ſéduire par les promeſſes : c'eſt Flore éclairée, une Princeſſe qui connoît, qui reſſent, qui s'exprime, qui lui oppoſera ſon antipathie pour ſon Neveu, les raiſons qu'elle a de le refuſer, & qui fera valoir les droits qu'une Princeſſe libre doit avoir ſur elle-même.

LE PRINCE.

Que pourront toutes ces remontrances contre la force ?

AGATINE.

Que voulez-vous, Prince ? il faut ſçavoir quel ſera le ſuccès de cette converſation, pour agir enſuite

ARLEQUIN.

Madame, je vous demande votre protection.

AGATINE.

A propos de quoi ?

ARLEQUIN.

A propos d'une Coquine de Servante que vous avez, qui s'appelle Sylvaine ; elle m'a ſéduit, m'a extorqué une promeſſe de mariage verbale, que je vous prie de caſſer.

AGATINE.

Pourquoi donc?

ARLEQUIN.

En premier lieu, je ne suis pas en âge.

LE PRINCE *revenant de sa rêverie.*

Croïez-vous, Madame, qu'elle puisse résister à Bruyante?

ARLEQUIN.

J'implore votre justice contre un amour qui me désespere.

LE PRINCE.

Et qu'elle haïsse effectivement Lisandre?

ARLEQUIN.

Vous sçavez, sans doute, le sortilége que la méchante Fée a fait sur moi?

LE PRINCE.

Et n'est ce point pour flatter ma douleur que vous m'avez fait espérer qu'elle ne me haïssoit plus?

ARLEQUIN.

Je meurs de faim & de soif, voilà ma situation.

LE PRINCE.

Vous ne me répondez point, Madame.

AGATINE.

C'est votre Domestique qui m'étourdit

LE PRINCE.

Comment, malheureux!

ARLEQUIN.

Pardi celui-la eſt drôle, parce que je ne ſuis pas Prince, il ne faudra pas que je cherche à me ſoulager ?

LE PRINCE.

Tais toi, je te l'ordonne.

ARLEQUIN.

Bon, voilà encore l'uſage de la parole qui m'eſt interdit ; que voulez-vous donc que je devienne ?

LE PRINCE.

Avouez-le, Madame, vous commencez à croire que vos ſoupçons étoient mal fondés ?

AGATINE.

Je reconnois le véritable Amant à cette inquiétude. Attendez, vous dis-je, que nous ſçachions le réſultat de la converſation de Bruyante & de Flore, c'eſt lui qui doit décider de tout.

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur, ſauvons-nous, voici notre ennemie.

SCENE III.

BRUYANTE, AGATINE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

BRUYANTE.

VOus n'êtes point parti, Prince, je n'en suis pas fâchée, je voulois vous éloigner tantôt, mais j'ai changé de sentiment, & vous resterez ici tant que vous le jugerez à propos.

LE PRINCE.

Qu'elle a l'air satisfait!

ARLEQUIN.

C'est qu'elle vient apparemment de faire du mal à quelqu'un.

BRUYANTE.

Je suis au désespoir, Agatine, que vos soins aient si mal réussi, le Sujet pour lequel vous vous intéressiez méritoit assurément une meilleure fortune.

LE PRINCE.

Que veut-elle dire?

AGATINE.

Madame, je ne sçai de quoi vous m'accusez.

BRUYANTE.

Vous le sçaurez tout à-l'heure, allez-je ne vous en veux aucun mal, je ne me fâche jamais contre mes ennemis, que lorsqu'ils ont l'avantage.

LE PRINCE *à Agatine.*

Il n'est plus tems de se flater, Madame, Flore épouse Lisandre.

AGATINE.

Je ne sçai que penser.

LE PRINCE.

Dûssai-je me perdre, il faut que je m'éclaircisse. *A Bruyante.* Madame, vous venez donc de voir la Princesse.

AGATINE.

Que va-t'il faire?

BRUYANTE.

Oui, Seigneur.

LE PRINCE.

Et vous l'avez sans doute contrainte à accepter votre Neveu pour époux?

BRUYANTE.

Moi la contraindre! ah! ne le croyez pas.

ARLEQUIN.

Effectivement, elle est si bonne....

BRUYANTE.

J'ai voulu que son goût & le mérite décidassent, je l'ai laissée maîtresse du choix

choix entre Lisandre & Vous, & vous jugez bien de quel côté elle a fait pancher la balance. La voici, vous allez voir si je vous trompe.

SCENE IV.

BRUYANTE, AGATINE, LA PRINCESSE, LE PRINCE, ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

OU est donc votre Neveu, Madame? est-ce comme cela qu'il m'épouse? je ne le vois point?

LE PRINCE.

Ah! qu'entens-je?

BRUYANTE.

Il est, sans doute, un peu piqué contre vous, mais je l'appaiserai, je vous le promets.

LA PRINCESSE.

Je vous en prie.

BRUYANTE.

Il ne devoit pas craindre le Rival qu'on vouloit lui donner, mais la jalousie ne raisonne point.

LE PRINCE *à Agatine.*

L'auriez-vous pû croire, Madame ?

BRUYANTE.

Tenez-lui compte de ce petit transport, un Amant qui sçait aimer est jaloux de la moindre bagatelle.

LA PRINCESSE.

Qu'il vienne donc.

BRUYANTE.

Je l'ai fait avertir.

LA PRINCESSE.

Ah! voilà encore ce Prince ; vous disiez que vous le feriez sortir de votre Palais ?

BRUYANTE.

Il ne seroit pas honnête de le renvoyer dans un jour de réjoüissance.

ARLEQUIN.

Fort réjouissant, ma foi ; l'un verra épouser sa Maîtresse, l'autre verra la table bien garnie sans pouvoir manger ni boire.

LE PRINCE *à Agatine.*

Ah! pourquoi nous avoir si cruellement trompés.

AGATINE.

Elle paroît être retombée dans sa premiere stupidité : que signifie ce changement ?

LE PRINCE.

C'eſt un nouveau charme de mon ennemie ; mais devroit-il influer ſur le cœur de la Princeſſe ? elle étoit rebutée de mon Rival & vous l'en voïez épriſe.

LA PRINCESSE.

Mais ſi Liſandre ne vient point, je l'irai chercher, moi.

BRUYANTE.

Non, non, il faut qu'une Princeſſe modere ſon empreſſement.

LA PRINCESSE.

Il y a donc du mal à chercher ſon mari ?

BRUYANTE.

Son ingénuité me charme. Vous voïez, Prince, que je ne la contrains point ; mais dites-moi, Flore, pourquoi tantôt demandiez-vous qu'on retardât ce mariage ?

LA PRINCESSE.

A cauſe que Liſandre m'avoit grondée ; mais je lui pardonne, parce que je l'aime bien.

BRUYANTE *regardant Agatine.*

Vous ne dites pas tout, on vous l'avoit conſeillé.

LA PRINCESSE.

Oh ! non, je vous aſſûre, Madame.

BRUYANTE.

Vous êtes trop discrete.

LE PRINCE.

Adieu cruelle Fée, ne me retenez pas plus long-tems dans un séjour qui m'est si funeste.

BRUYANTE.

Vous ne partirez que demain, Seigneur, je suis bien-aise que vous soyez sûr de votre fait. Allez, Agatine, je vous prie faire les honneurs de la cérémonie & de ne pas oublier le Prince.

AGATINE.

Je ne m'attendois pas à un pareil événement.

LE PRINCE *à Agatine.*

Madame, quoique trop certain de mon malheur, je veux encore avoir une conversation avec elle, procurez-la moi à quelque prix que ce soit.

AGATINE.

A quoi vous servira-t'elle ?

LE PRINCE.

N'importe.

ARLEQUIN.

Je vous avois bien dit qu'on ne vous aimoit pas.

(*Agatine, le Prince & Arlequin sortent.*)

BRUYANTE.

Voïez un peu la figure qu'on vouloit faire préférer à mon Neveu ; mais le voici, ne soyez plus inquiéte.

SCENE V.

BRUYANTE, LA PRINCESSE, LISANDRE.

BRUYANTE.

Lisandre, la Princesse reconnoît la faute qu'elle a faite c'en est assez pour vous la faire oublier ; vous allez être unis dans une heure, elle souhaite ce mariage avec ardeur, & vous?

LISANDRE.

Et moi tout de même. Vous m'aimez donc bien à cette heure ?

LA PRINCESSE.

De tout mon cœur.

BRUYANTE.

Je vais donner mes ordres, rien ne manquera à la fête qui va célébrer une si belle union. Lisandre, ne quittez plus la Princesse, vous me reverrez dans un moment. *Elle sort.*

LISANDRE.

Oh ! je n'ai garde.

SCENE VI.

LISANDRE, LA PRINCESSE.

LISANDRE.

J'Etois bien en colere tantôt contre cet autre Prince, au moins.

LA PRINCESSE.

Assûrément.

LISANDRE.

Et contre vous aussi.

LA PRINCESSE.

Je l'ai bien vû.

LISANDRE.

Je vous avois bien dit que je m'en plaindrois à ma Tante.

LA PRINCESSE.

Oui.

LISANDRE.

Vous vouliez vous mêler de parler comme lui, & cela me déplaisoit parce que les longs discours m'ennuient.

LA PRINCESSE.

Vous aviez raison.

LISANDRE.

Il étoit amoureux de vous, & cela ne se fait pas.

LA PRINCESSE.

Non vraiment.

LISANDRE.

S'il ne tenoit comme cela qu'à aimer la femme des autres.

LA PRINCESSE.

Cela ne seroit pas bien.

LISANDRE.

Ah! bon, vous parlez comme moi à présent, car tantôt je ne vous entendois pas, & vous aviez un air éveillé que je n'aimois pas non plus.

LA PRINCESSE.

Je ne sçai pas comment cela se faisoit.

LISANDRE.

Ni moi; mais vous voilà à votre ordinaire, & je vous aime de cette façon-là; nous allons bien nous divertir à nos nôces, n'est-ce pas?

LA PRINCESSE.

Sans doute.

LISANDRE.

Il y aura mille belles choses; des Bals, des Feux d'artifice, des Tournois. Ma Tante n'épargnera rien, car elle fait tout ce qu'elle veut sans qu'il lui en coûte.

LA PRINCESSE.

Je crains bien qu'elle n'ait oublié le meilleur, & vous devriez aller lui dire...

LISANDRE.

Quoi ?

LA PRINCESSE.

Je me meurs d'envie de voir un Opera, on dit que cela eſt ſi beau.

LISANDRE.

Un Opera, ah ! oui.

LA PRINCESSE.

Elle ne vous le refuſera pas, ſi vous le lui demandez.

LISANDRE.

Oh ! non, & je vais courir après elle. Mais elle m'a dit de ne vous point quitter.

LA PRINCESSE.

Cela ne fait rien, c'eſt pour voir un Opera.

LISANDRE.

Oui, oui, & tout d'un temps je lui demanderai pour moi des Marionettes.

Il ſort.

SC. VII.

SCENE VII.

LA PRINCESSE, LE PRINCE.

LA PRINCESSE.

JE respire, m'en voilà débarassée. Ah! Prince, venez me dédommager d'un si triste entretien.

LE PRINCE.

Qu'entens-je ? Madame, & que dois-je augurer du cruel changement qui s'est fait en vous tout-à-l'heure ? qui a pû le causer ?

LA PRINCESSE.

L'amour.

LE PRINCE.

L'amour !

LA PRINCESSE.

Oui, cher Prince : est-il possible que vous aiez été abusé comme les autres ? Se peut-il que celui de qui j'ai appris à penser & à sentir, se connoisse si peu aux mouvemens du cœur & de l'esprit ? Ne vous êtes-vous pas apperçû que ce retour d'imbecillité étoit un effet de ma tendresse ?

LE PRINCE.

Que me dites-vous? quoi! vous m'aimez!

LA PRINCESSE.

Oui, Prince, je vous aime, & ne rougis point de vous le dire; mon amour eſt d'autant plus fort, qu'il a vaincu tous les préjugés; mes yeux d'abord, je vous l'avouë, ont décidé en faveur de votre Rival, & vous devez me pardonner cette erreur, je ne ſçavois alors que regarder & voir; mais depuis que par votre don j'ai été capable de penſer & de connoître, l'eſprit a déterminé le cœur, la raiſon a fait naître les ſentimens, & la reconnoiſſance les a perfectionnés.

LE PRINCE.

Puis-je croire ce que je viens d'entendre.

LA PRINCESSE.

Je vais vous en convaincre: le tems nous preſſe, écoutez-moi, Prince. A peine vous ai-je quitté que la Fée Bruyante m'eſt venue trouver: elle m'a fait voir toute ſa haine pour vous, ſes menaces m'ont fait trembler; en ce moment j'ai reconnu combien vous m'étiez cher, j'ai ſenti que l'amour le plus tendre étoit la ſource de ma crainte. Je ne me ſuis point

amuſée à combattre ſes ſentimens ; tout ce que j'aurois dit n'auroit ſervi qu'à aigrir ſa colere, & à lui découvrir l'intérêt que je prenois en vous ; je craignois ſurtout qu'elle ne s'apperçût du don que vous m'aviez fait, elle auroit bien jugé que qui vous connoît ne peut vous haïr. Pour lui en ôter le ſoupçon, je me ſuis remiſe dans mon premier état, j'ai repris ma ſtupidité, j'ai affecté le même empreſſement pour Liſandre, même dégoût pour vous. Que cette contrainte m'a fait ſouffrir ! Enfin je vous revois, je vous fais l'aveu de ma tendreſſe, & quand mon ſtratagême ne me procureroit que ce ſeul plaiſir, il eſt aſſez grand pour me faire ſupporter patiemment toutes les peines dont mon ennemie peut m'accabler à l'avenir.

LE PRINCE.

Je ſuis pénétré ; mais n'attendons pas, Madame, qu'une injuſte puiſſance détruiſe notre félicité. Oui, j'oſe dire la nôtre, puiſque vous m'aimez, & que ma paſſion vous prépare tant de ſoins, tant de tranſports, que la divine Flore ne pourra ſouhaiter un bonheur plus parfait ; partons, ce moment eſt peut-être le ſeul que la fortune puiſſe nous mé-

nager, cherchons Agatine, conjurons-la de nous ouvrir une retraite ; ah ! la voilà, tout succede à nos vœux.

SCENE VIII.

AGATINE, LA PRINCESSE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

VOus ne m'avez pas trompé, charmante Fée ; Flore, oui, Flore m'aimoit, ce que nous venons de voir & d'entendre il n'y a qu'un moment, n'étoit qu'un artifice produit par son amour ; c'étoit pour me conserver la vie qu'elle a feint de se rendre aux sollicitations de la Fée Bruyante, achevez l'ouvrage, dérobez-nous à sa vûë.

AGATINE.

Où voulez-vous que je guide vos pas ?

LA PRINCESSE.

Le désert le plus affreux me paroîtra charmant, si le Prince peut y être en sûreté.

LE PRINCE.

Adorable Princesse ?

AGATINE.

Vous le voulez, mais songez que vous avez tout à craindre, si la Fée vous rencontre.

LE PRINCE.

Elle ne punira que moi, & je périrai regretté de Flore.

LA PRINCESSE.

Je frémis, cher Prince, j'exposerois votre vie en fuïant avec vous.

SCENE IX.

BRUYANTE, AGATINE, LA PRINCESSE, LE PRINCE.

BRUYANTE.

NOn, non, vous ne fuirez ni l'un ni l'autre, mais à la vérité vos occupations dans ce séjour seront un peu différentes; vous allez épouser Lisandre, l'amour qu'il a pour vous vous dérobe à une colere que vous avez méritée. Pour cet aimable Prince, dont vous suiviez si généreusement la fortune, vous allez être témoin de celle que je lui destine. A

Agatine. Madame, je ne puis plus douter de votre bienveillance pour moi, & je vous en ferai mes remercimens.

AGATINE.

Je voulois protéger l'innocence ; selon vous, c'eſt un crime, mais il n'excitera en moi d'autre repentir que celui de n'avoir pû le commettre.

BRUYANTE.

Vous pouvez compter que vous ne ferez jamais aucun don que je ne le traverſe.

AGATINE.

Ce ſera moins par vengeance que par plaiſir.

BRUYANTE.

Et je vais exercer ſur ce Prince. ..

LA PRINCESSE.

Arrêtez, Madame, que la pitié vous touche ; n'eſt-il pas permis à un malheureux de chercher à ne plus l'être ; ſongez même que le crime que vous lui imputez eſt un ouvrage de vos mains ; après l'avoir accablé du don fatal de paroître affreux, vous l'avez forcé d'aimer. Croïez que mon penchant pour lui n'eſt qu'un ordre du Ciel qui veut réparer votre injuſtice, rendez-vous à ſa voix, ceſſez de nous perſécuter ; eſſaïez un moment

de la générosité & de la clémence, votre cœur ne pourra plus suivre d'autres Loix.

BRUYANTE.

Comment ! voilà un langage qui ne vous étoit pas naturel, vous parliez autrement tout-à l'heure, & vous souhaitiez Lisandre avec l'ardeur la plus vive ; pourquoi ce changement ?

LA PRINCESSE.

Je me reproche de vous avoir trompée, je vous en demande pardon, je devois avoir recours à vos bontés, j'aurois mieux réussi, j'en suis sûre ; mais passez quelque chose à un cœur troublé par la crainte.

BRUYANTE.

Je me doute à qui vous devez cette métamorphose ; mais, perfide le présent qu'il t'a fait ne te servira qu'à mieux sentir l'horreur de sa situation & de la tienne ; tu vas épouser un homme que tu n'aimes point, & tu verras périr un Amant que tu adores.

LE PRINCE.

Cruelle, que je périsse du moins avant cette union !

LA PRINCESSE.

Voulez-vous me voir expirer à vos pieds.

BRUYANTE.

Rien ne sauroit adoucir mon courroux.

LA PRINCESSE.

Ah ! c'en est trop, que craignons-nous, cher Prince, la mort qu'elle peut nous donner ? nous ne devions pas attendre d'autre grace de cette barbare. Oui, cruelle, tu me verras préférer le supplice le plus affreux à l'alliance que tu me proposes ; quand Lisandre ne se seroit pas attiré mes mépris par sa stupidité insuportable, c'est assez qu'il soit de ton sang pour me le rendre odieux, & tu ne me laisse d'autre regret, en perdant la vie, que celui de m'être humiliée devant toi.

AGATINE.

Pouvez-vous l'aigrir dans la situation où vous êtes ?

BRUYANTE.

Nous allons bientôt éprouver cette constance. Que tout ce qu'il y a de plus redoutable paroisse en ce moment, & exerce sur mon ennemie la vengeance la plus terrible.

SCENE X.

L'AMOUR, BRUYANTE, AGATINE, LA PRINCESSE, LE PRINCE.

L'AMOUR.

ME voilà ! que me veux-tu ?

BRUYANTE.

L'Amour ! ce n'eſt point vous que j'appelle.

L'AMOUR.

Ne croïez-vous pas, ma belle Dame, que je ne vienne que quand on me demande ? je m'embaraſſe bien de cela vraiment, j'arrive & je diſparois ſelon mon caprice.

BRUYANTE.

Et que venez-vous faire ici ?

L'AMOUR.

Ce que j'y viens faire, ah ! bien des choſes, qui plairont aux uns & qui déplairont aux autres ; c'eſt-là mon métier. Commencez d'abord par laiſſer ces deux Amans en repos, je les protege.

LE PRINCE.

Aimable Dieu, vous m'êtes favorable !

L'AMOUR.

Vous devez vous en être apperçû ; mais

je vous pardonne votre surprise, vous avez peine à vous imaginer que l'Amour se mêle de vos affaires, parce que vous êtes laid ; bon, je fais ces miracles tous les jours.

BRUYANTE.

Sortez d'ici, petit Dieu turbulent, osez-vous traverser mes projets jusques dans mon Palais même ?

L'AMOUR.

Effectivement, voilà un azile bien respectable pour un Dieu qui maîtrise le Ciel, la Terre, l'Onde & les Enfers ; cessez de persécuter ces Amans, vous dis-je, j'ai fait naître leur tendresse pour vous punir de votre malice ; & si vous me résistez, je blesserai votre cœur pour le plus épouvantable objet du monde.

BRUYANTE.

Ah ! traitre.

L'AMOUR.

Et qui vous fera rigueur encore ! Croïez-moi, prenez votre parti, & ne m'obstinez pas davantage ; je ne vaux rien, je vous en avertis.

BRUYANTE.

Quelle rage ! quel desespoir !

LA PRINCESSE.

Dieu charmant, qu'il est doux de vous devoir son bonheur.

SCENE XI.

L'AMOUR, AGATINE, LA PRINCESSE, LE PRINCE, ARLEQUIN, SYLVAINE.

ARLEQUIN.

Miſericorde ! a-t'on jamais vû une rage pareille ? ſe faire épouſer de force !

SILVAINE.

Tu ne m'échapera pas.

ARLEQUIN.

Qui eſt ce bel Enfant-là, Madame?

AGATINE.

C'eſt l'Amour.

ARLEQUIN.

C'eſt le Diable. Il eſt cauſe de tous mes malheurs.

L'AMOUR.

Va mon pauvre Arlequin, je les répare, épouſe Sylvaine, je romps le charme de Bruyante. Pour vous, Princeſſe, avant de célébrer votre union, vous pouvez, ſi vous le ſouhaitez, changer la figure de votre Amant & lui faire prendre la plus belle du monde.

LE PRINCE.

Madame, ce n'eſt point pour moi que je le ſouhaite, faites-le pour vous.

LA PRINCESSE.

Non, Prince, vous ne changerez point de figure, l'Amour a vaincu le charme de la Fée, vous m'avez plû tel que vous êtes, & vous ne pouvez m'être plus cher que ſous les traits que vous avez; ce ſeroit peut-être pour mes Rivales que je travaillerois, & malgré toute la fidélité dont je vous crois capable, je veux être la ſeule au monde qui vous aime; croïez-moi, vous n'y perdrez rien.

L'AMOUR.

J'adoucirai du moins ſes traits, & ſans y rien changer, je les rendrai plus agréables.

ARLEQUIN.

Oui, vous le peindrez en beau.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS SUSDITS, LISANDRE.

LISANDRE.

QU'eſt-ce à dire donc, ma Tante m'a dit que je ne vous épouſerois plus?

LA PRINCESSE.

Non, Seigneur, l'Amour a décidé pour votre Rival.

LISANDRE.

Hé bien, je ne m'en ſoucie guéres.

LA PRINCESSE.

Je le crois.

LISANDRE.

Et je m'en vais.

ARLEQUIN.

La Pie eſt envolée, allez dénicher des Merles.

LISANDRE.

Si vous venez encore pour m'épouſer, vous verrez. *Il ſort.*

L'AMOUR.

Soïez unis, je jure en votre faveur de me raccommoder avec l'Hymen, & de ne vous point quitter.

LE PRINCE *à Agatine.*

Madame...

AGATINE.

Je ſçai juſqu'où va votre reconnoiſſance, & je ne pouvois mieux emploïer mes ſoins.

L'AMOUR.

Que ma Suite célébre cet Hymen.

ARLEQUIN.

Et le nôtre auſſi. Je t'avertis, ma chere,

qu'il faut faire dans tes Forêts une chasse générale au moins ?

SILVAINE.

Va, va, je satisferai ton appétit.

DIVERTISSEMENT.

Entrée pour la suite de l'Amour.

LE CHANTEUR.

AMour, ta derniere victoire
Vient de déchirer ton bandeau,
Jouis d'un triomphe si beau,
Rien n'en peut obscurcir la gloire.
Lorsque tu te soumets un cœur
Par le seul pouvoir de tes armes,
On ne jouit que d'un commun bonheur,
Tu n'es souvent qu'un Dieu de tumulte & d'allarmes,
Mais peut-on trop chérir tes charmes,
Lorsque l'esprit te rend vainqueur?

AIR, ou MENUET.

UNE CHANTEUSE.

DU premier jour de l'Hymenée
La Beauté fait tous les frais,
De cette agréable journée
Elle ordonne les apprêts;

Ce jour passé ce n'est plus son affaire,
On ne reconnoît plus son pouvoir souverain,
Et c'est l'esprit qui doit faire
Tous les honneurs du lendemain.

VAUDEVILLE.

TOUT roule aujourd'hui dans le Monde
Sur l'Esprit & sur la Beauté,
Tout sur ces deux objets se fonde,
Emploi, Crédit & dignité,
Tout roule aujourd'hui dans le Monde
Sur l'Esprit & sur la Beauté.

Par une éloquence profonde
Le Juge est souvent emporté,
Souvent & la Brune & la Blonde
Corrompent son intégrité;
Tout roule aujourd'hui dans le Monde
Sur l'Esprit & sur la Beauté.

Le Gascon dont la Terre abonde
Séduit le Marchand rebuté,
Le dur Traitant à taille ronde
Près d'une Iris perd sa fierté;
Tout roule aujourd'hui dans le Monde
Sur l'Esprit & sur la Beauté.

Gros Commis, de peur qu'on ne fronde
Votre trop grande habileté,
Prenez femme qui vous seconde
En cas de quelque adversité;
Tout roule aujourd'hui dans le Monde
Sur l'esprit & sur la Beauté.

Un Auteur qu'Apollon seconde
Subjugue un Parterre indompté,
Une Actrice en attrait féconde
A la même facilité;
Tout roule aujourd'hui dans le Monde
Sur l'Esprit & sur la Beauté.

Messieurs, qu'aucun de vous ne gronde
Voici le moment redouté,
Et tout notre espoir ne se fonde
Que sur votre seule bonté;
Car nous ne roulons dans le monde
Sur l'Esprit ni sur la Beauté.

FIN.

LES MASCARADES AMOUREUSES,

COMEDIE EN VERS en un Acte.

Par M. GUYOT DE MERVILLE.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 4. Août 1736.

A PARIS,
Chez BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques, à la Science.

LETTRE

A MONSIEUR M***.

MONSIEUR,

Si j'ai lieu d'être satisfait du succès de ma Comédie des *Mascarades Amoureuses*, c'est sur-tout parce que cette piéce est un peu différente de la plûpart des Comédies qui ont paru depuis quelques années, & qu'elle n'est point redevable de sa réussite aux applaudissemens d'une Secte de beaux Esprits, ligués pour l'abolition de l'ancien goût. J'ai vû avec un extrême plaisir qu'au milieu du regne de l'affectation & du faux bel-esprit, la simplicité & le vrai avoient encore des Partisans. Des personnages ordinaires, avec la raison & le sentiment, qui sont de tous les tems, de tous les pays & de toutes les conditions, ont plû, & ont touché davantage, que si je leur avois prété cet esprit *colifichet*, qui dégradant la raison, semble avoir entrepris de renverser l'ordre de la Nature, & de détruire le génie fondamental du Théâtre. Car quoiqu'on ne puisse faire d'ouvrage dramatique sans parler, il n'en est pas moins certain, que ce qu'on appelle *la belle conversation*, n'est point du ressort de la Comédie, où tout

doit être action, de quelque façon qu'elle existe. Et c'est ce que le plus grand de nos Poëtes modernes a bien senti, & a judicieusement exprimé dans ces vers :

. . . . . L'esprit seul peut sans doute
Aux grands succès se frayer une route.
Ce que j'attaque est l'emploi vicieux
Que nous faisons de ce présent des cieux.
Son plus beau feu se convertit en glace,
Dès qu'une fois il est hors de sa place ;
Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit,
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.

ROUSS. *Ep. VIII.*

C'est aussi le sentiment d'un homme qui entend parfaitement le Théâtre. » On ne cherche, dit-» il, on ne demande aujourd'hui que ce qu'on » appelle *esprit*, soit par la difficulté de faire ce » beau simple.... & cet élégant naturel si re-» commandé par les Maitres de l'art... soit par » une corruption de goût, qui a passé insensi-» blement jusqu'aux Spectateurs ; & plus cet es-» prit vise à l'extraordinaire, & mieux il est re-» çu... C'est ce même genre d'écrire.... qui » révolte ceux qui ont sçu se préserver de la con-» tagion. Ces esprits justes, ces esprits vrais ne » souffrent qu'avec peine, que l'on préfere au-» jourd'hui les Comédies composées simplement » de saillies & d'épigrammes, aux Comédies qui » n'ont qu'une intrigue soûtenue d'une diction » simple & naturelle... La Nature vraie & sim-» ple n'admet point dans ses expressions, quel-» que variée qu'elle soit, ces gentillesses (ce » clinquant, ces bluettes) qui ne vont qu'à la

» travestir. *M.* Riccoboni, *Observations sur la Comédie, p. 62. 63. 67. 68.*

Tels sont les égaremens où l'esprit précipite, lorsqu'après avoir osé secouer le joug du bon sens, il a la folle hardiesse de marcher sans guide; & tel est le fondement ruineux de la réputation équivoque de quelques-uns de nos Ecrivains modernes.

Pour moi, je ne marcherai jamais sur leurs traces; & après l'heureuse réussite de ce foible essai, je me flate d'atteindre quelque jour au but où je tends, sur les pas de Térence, & sur-tout de Moliere, Poëtes admirables dont j'ai toujours fait mon étude & mes délices.

On peut juger par-là que je ne suis pas d'accord avec l'Auteur de certains vers répandus depuis peu dans le monde, qui les méprise beaucoup, sous le titre de *Réponse aux trois Epîtres nouvelles du Sieur Rousseau*, & où l'on dit de Moliere :

. . . . . Cet Auteur si vanté
Ne veut-il pas toujours être comique ?
Oui ; mais s'il faut qu'une fois on s'explique,
Souvent trop plein de cet unique objet,
Il *choisit mal*, ou *gâte* son sujet ;
Et pour charmer la vile populace,
Mauvais plaisant, il bouffonne & grimace.

Un passage de Boileau mal entendu & mal expliqué, a fourni le sens & même les termes de cette décision, aussi téméraire qu'elle est grossiérement exprimée. Mais sans examiner en cet endroit si l'on doit juger du mérite réel de Moliere sur ce qu'il peut lui avoir échappé de défec-

tueux, soit par la déférence pour quelques personnes, soit par indulgence pour son siécle, soit par quelque autre motif, * & non sur ce qu'il a produit d'excellent & d'admirable par la force de son génie, par la solidité de son jugement, par la finesse de son goût, par la justesse de son discernement, & enfin par la parfaite intelligence qu'il avoit de l'art dramatique; sans discuter, dis-je, cette matiere, » ne trouve-t-on pas toujours » un Maître, soit dans l'intrigue des mêmes piéces, soit dans la liaison & l'arrangement des » scenes, soit dans les idées, qui pour être comiques, ne sont ni basses ni grossieres, & qui » tiennent toujours à une action simple ou vraisemblable? Si l'esprit humain est borné, & si » un Ecrivain semble n'être destiné en général » par la Nature qu'à réussir dans un seul genre, » combien est-il surprenant de voir un génie exceller en tout, & faire rire le connoisseur & » l'ignorant dans la farce du *Medecin malgré lui*, » après avoir si pleinement satisfait l'homme » d'esprit dans la Comédie du *Misantrope? Observat. sur la Comédie, pag. 92. 93.*

Je me borne uniquement dans cette Lettre, que je ne veux pas ériger en dissertation, à ces chef-d'œuvres de la bonne Comédie, qui fondent principalement la réputation de Moliere, & que l'Anonime attaque avec le plus de vivacité & le moins de raison.

Pour faire tomber le reproche ridicule que ce Censeur peu éclairci fait à Moliere d'avoir *mal choisi ou gâté ses sujets*, il me suffit d'emprunter encore les paroles du Critique que j'ai déja

* Voyez sur tout cela les *Observations sur la Comédie*, *pag.* 91, 118, 145, 146, 169, 170.

cité. » Tout ce que nous avons de lui, dit-il, » eſt ſi heureuſement inventé & tellement ache- » vé, qu'il ſert encore au Théâtre moderne & de » modéle & d'ornement tout enſemble. . . . . » (Quant à l'imitation) Moliere avoit un génie » ſupérieur en cette partie. Il a quelquefois tiré » d'une bagatelle des choſes ſublimes ; & les » ſources qui auroient été ſtériles pour tout au- » tre génie, ſont devenues abondantes entre ſes » mains. En effet, qui auroit jamais penſé que » l'on eût pû tirer des Nouvelles de Bocace, » dont il a fait uſage, des ſujets propres à la Co- » médie ? Et ſe ſeroit-on imaginé que ces mau- » vaiſes farces, joüées à l'impromptu par les Co- » médiens Italiens, euſſent produit les chef- » d'œuvres de Moliere ?... Quiconque connoî- » tra les originaux dont il a fait uſage, admirera » d'autant plus l'art avec lequel il les a em- » ployés, qu'il a ſçu ſe les rendre propres. . . . » Tout ce qu'il emprunte d'ailleurs eſt tourné, » diſpoſé, traité de maniére que l'imitation de- » vient infiniment ſupérieure au modéle, & » qu'en les comparant on ſeroit tenté de pren- » dre l'ouvrage de Moliere pour original, & l'o- » riginal pour une imitation froide & mal ren- » due de l'ouvrage de Moliere... C'eſt ce ſen- » timent, ce jugement juſte ſur le choix d'un » ſujet, & ſur l'effet d'un ouvrage dramatique, » que Moliere joignoit dans un degré éminent à » tous ſes autres talens. *Obſervat. ſur la Comédie, pag.* 101. 144. 145. 150. 151. 156.

Cette déciſion, quelque poids qu'elle ait, eu égard à celui qui l'a rendue, * paroîtroit peut-

* C'eſt un Italien qui toute ſa vie a étudié & pratiqué l'art du Théâtre.

être vague, hazardée, superficielle, si elle n'étoit pas appuyée sur des preuves incontestables, tirées des sources mêmes où Moliere a puisé ses sujets. M. Riccoboni raisonne sur cela avec toute la justesse & toute la sagacité possibles, dans son article VIII. *de l'imitation*, *pag.* 143. 197. auquel vous me permettrez bien, Monsieur, de vous renvoyer. Vous y verrez, par exemple, avec quel art & quel succès Moliere a embelli les sujets de *la Princesse d'Elide* & de *l'Avare*.

Qui ne seroit donc pas indigné d'une accusation si injuste & si frivole, formée étourdiment contre un Auteur tel que Moliere, qui d'ailleurs rassemble en lui tant de rares qualités? connoissant parfaitement tous les replis du cœur, & tous les ressors de l'esprit; toujours excellent dans l'économie de ses piéces, dans la conduite de chaque scene, & dans la contexture de ses dialogues; partout abondant en traits charmans de ce comique sensé & naturel que fournissent la situation & le sentiment; vrai, serré, énergique dans ses portraits; admirable par la noble simplicité de son stile; & par la facilité, la douceur & l'harmonie de sa versification; en un mot un Poëte qu'on pourroit appeller à juste titre, le Peintre & l'Interpréte de la Nature.

Après tout, peut-on s'étonner de voir Moliere mépriſé par un Ecrivain qui mépriſe M. Rousseau? Mais est-ce à moi de prendre la défense de cet illustre Poëte? Il vit. D'ailleurs les trois fameuses *Epîtres* qui ont donné lieu au torrent de bile & de fiel qu'un inconnu vient de vomir contre sa personne, n'en ayant pas seulement été effleurées, elles conservent aux yeux du Public toute leur beauté. Cependant M. Rousseau, qui ne s'est jamais loüé lui-même, laisse à tout le

monde la liberté de le dédommager de tant d'injures, par les éloges qui lui ſont dûs, & celle de juger ſi ſon adverſaire a eu raiſon de s'écrier :

V*** brille, il obſcurcit Rouſſeau.

Pour le faire, il faudroit comparer enſemble ces deux Poëtes ; & voici comment je le ferois, ſi je croyois que mon ſuffrage fût de quelque autorité. Je commencerois par voir quels ſont les genres qui leur ſont propres ; car nous avons chacun le nôtre, dans lequel la nature nous a impoſé la néceſſité de travailler, ſous peine de ne point réuſſir ; & je dirois d'abord, que M. Rouſſeau & ſon rival, courant une carriere toute différente, ne ſçauroient s'obſcurcir l'un l'autre. Comment donc faire le parallele de deux Poëtes, qui ne ſe reſſemblent en rien, ſinon par la ſeule qualité de Poëte ? Pour pouvoir juger qui des deux eſt préférable à l'autre, j'examinerois comment M. Rouſſeau a réuſſi dans les différens genres qu'il a cultivés ; & trouvant que pour l'Ode il eſt égal à Horace, que dans l'Epigramme il eſt ſupérieur à Martial, & que pour l'Epître, l'Allégorie & la Cantate, perſonne ne lui eſt comparable, je déciderois qu'il eſt impoſſible de faire mieux, & que M. Rouſſeau eſt & doit être le modéle de tous ceux qui auront de pareils talens. J'examinerois de même les progrès que l'autre a faits dans l'Epopée & dans la Tragédie, qui étant ceux de ſes ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, ſemblent être ſes genres. Si donc la *Henriade* me paroiſſoit égale à l'*Iliade*, à l'*Enéide*, & au *Télémaque*, je le mettrois à côté d'Homere, de Virgile & de Fenelon : & de même ſi je trouvois ſes Tragédies auſ-

ſi belles que celles de Corneille ou de Racine ; je lui donnerois le même rang ſur le Théâtre. Alors il ſeroit auſſi excellent dans ſes genres que M. Rouſſeau l'eſt dans les ſiens ; mais encore une fois, la gloire de l'un ne nuiroit en aucune façon à celle de l'autre.

Je ne doute pas que ce que j'oſe dire ici, avec quelque ménagement que je le diſe, ne m'attire un jour quelques élégances de la Halle de la part de l'inconnu ; mais je m'en ferai honneur. C'eſt le ſort glorieux de tous ceux qui goûtent les Poëſies de M. Rouſſeau. Un Ecrivain généralement reconnu par le Public, qui l'eſtime & qui l'aime pour un Critique ſçavant & éclairé, & pour un Logicien exact & agréable, dont le goût juſte & ſolide, & le ſtile pur & élégant s'oppoſent tous les jours à la corruption du goût & du ſtile ; cet Ecrivain eſt honoré par le Rimeur anonyme des épithétes les plus brutales & des injures les plus atroces. Pourquoi ? C'eſt qu'il eſtime & loüe M. R. Pourquoi encore ? C'eſt que cet Auteur, à qui M. de V. lui-même a donné autrefois les plus grandes éloges,

Rappelle tout au goût du tems paſſé.

Cependant la diſpute ſur le mérite des Anciens, qui du tems de Perrault pouvoit encore paſſer pour un point de droit, eſt préſentement un point de fait ſouverainement décidé par l'expérience. Notre moderne Perrault auroit-il l'audace de nier que (ſans compter Moliere & M. Rouſſeau) ceux qui ont étudié & imité les Anciens, un Corneille, un Racine, un Boileau, un la Fontaine, un la Bruyere, un Fenelon, un Rollin, ne ſont pas nos plus grands hommes,

& n'ont pas fait des chef-d'œuvres, tandis que les autres qui ont mépriſé les Anciens, & qui ont évité toute reſſemblance avec eux, ſont à peine connus, ou du moins n'ont rien fait qui vaille ? *Qui n'imite perſonne, ne ſera jamais imité*, dit fort bien l'Auteur des *Obſervations ſur les Ecrits modernes.*

Mais Boileau n'eſt pas plus reſpecté que Moliere par notre Satirique, qui inſinue que ce Pere de la vraie Poëſie Françoiſe n'a plû que par ſon audace & ſon inſolence, & qui dit que ce grand Poëte

Fut déteſté pour avoir bien écrit.

Ce qui eſt faux, captieux & de mauvaiſe foi. Mais M. Rouſſeau reconnoît Boileau pour ſon Maître; c'en eſt aſſez pour attirer à ce reſpectable Ecrivain la haine & les outrages de notre fougueux Auteur.

C'eſt auſſi parce que M. Greſſet rend à M. Rouſſeau la juſtice qui lui eſt dûe, en l'appellant l'*Horace de la France*, (titre que le P. Sanadon, qui ſans doute connoiſſoit mieux Horace que le Cenſeur, lui avoit déja donné) que l'ingénieux Auteur de *Verd-verd* eſt traité de *doux* & d'*hipocrite*. O de quelles injures n'aurois-je donc pas été accablé, ſi mon obſcurité n'avoit pas dérobé à la connoiſſance du Cenſeur une Ode que j'adreſſai à M. Rouſſeau, il y a plus de dix ans, & qui commence ainſi ?

Sublime Auteur, que toujours ſuivent
Les Nymphes qu'en vain ſuit N **.
Rare génie, en qui revivent
Marot, Pindare & Martial.

Enfin il n'y a que M. de V. & M. Crébillon qu'il loue, & Racine dont il dit :

> Ainſi Racine, après tant de merveilles,
> Qu'il admira dans l'aîné des Corneilles,
> En ſe faiſant un nouveau coloris,
> Sçut de ſon art lui diſputer le prix.

Cette remarque ſur la différence de Racine à Corneille dans la Tragédie, eſt faite pour autoriſer les innovations de quelques Modernes dans la Comédie, où ils veulent abſolument faire pleurer ; & elle vient après l'exemple des différentes maniéres qui diſtinguent les Peintres. Sur quoi je remarquerai en paſſant, que le coloris étant à la Peinture ce que le ſtile eſt à la Poëſie, il ſembleroit d'abord que l'Auteur ne trouveroit Racine différent de Corneille que par le ſtile, ſi de ce qu'il a dit auparavant il n'y avoit lieu d'inférer, que par le coloris il entend la *maniére* des Peintres, dont le coloris n'eſt qu'une partie, comme le ſtile n'eſt qu'une partie de la *maniere* des Poëtes. Mais avec tout cela la comparaiſon porte à faux, & eſt entiérement étrangere à la queſtion. Comme le Titien, An. Carache, Rubers, le Brun & Mrs. Van Loo ont chacun leur différente maniére, de même Corneille, Racine, Campiſtron, M. de la Motte, M. Crébillon, M. de Voltaire ont auſſi chacun leur maniére différente. Qui en doute ? Mais ces Poëtes, différens dans la forme, s'accordent tous dans le fonds, en tâchant d'exciter la terreur & la pitié, d'où naiſſent les larmes ; ce qui eſt le propre de la Tragédie. Il eſt vrai que Corneille & M. Crébillon ſont quelquefois ſortis de la nature du tragique, l'un en donnant trop à l'admiration, &

l'autre en poussant la terreur jusqu'à l'horrible ; mais en cela les connoisseurs les ont condamnés avec raison.

Il en est de même de la Comédie. Son caractere essentiel est le ridicule, dont le but est de faire rire. C'est par cela seul qu'elle est distinguée de la Tragédie. * Or si l'on donne à l'une ce qui appartient à l'autre, on change leur nature ; & si la Comédie devient tragédie en faisant pleurer, pourquoi la Tragédie ne pourroit-elle pas devenir Comédie en faisant rire ? Cela ne seroit pas plus bizarre que s'il avoit pris fantaisie à Vateaux de représenter en grotesque la mort d'Iphigénie, & au Poussin de méler du touchant au bernement de Sancho.

Je n'ai garde cependant de vouloir exclure tout-à-fait les larmes de la Comédie. Je sçais qu'elle est susceptible de situations capables d'en arracher, & Térence même en a fait répandre plus d'une fois. Mais je crois, conformément à ce que j'ai avancé, que l'on ne doit pas faire d'un sujet *larmoyant* le fonds, ni même l'épisode d'une Comédie. Et c'est sur quoi j'aurai peut-être quelque jour occasion de m'étendre davantage ; car je m'apperçois qu'insensiblement la matiere m'a emporté plus loin que je ne l'aurois cru, quoique je ne l'aye pas à beaucoup près épuisée.

J'en étois là, Monsieur, lorsqu'on m'a apporté la feuille des *Observations*, où il est parlé de ma Comédie des *Mascarades Amoureuses ;* & cela m'a fait souvenir que j'avois encore quelque chose à vous dire de cette piéce. L'Auteur, aprés lui avoir donné des louanges, qui ne serviront qu'à

* Voyez la *Poët. d'Arist.* Ch. V. & les Rem. de M. Dacier.

m'encourager, finit en disant, qu'il auroit bien voulu pourtant *que Dorimont n'eût point été le pere, mais seulement l'ami de Clitandre.* Effectivement bien des gens ont jugé que le caractere de Dorimont n'étoit pas tout-à-fait dans nos mœurs.

Je pourrois répondre, que la nécessité de sauver la vie à un fils unique peut & doit obliger tout pere raisonnable à faire ce que fait Dorimont; que j'ai peint Clitandre comme un jeune homme vertueux, dont son pere n'a jamais eu lieu de se plaindre; que Clitandre n'est entraîné dans un mariage disproportionné que par le mérite parfait & rare de Colette; que malgré sa passion violente, l'amour & le respect qu'il a pour son pere lui font prendre le parti de renoncer à sa maîtresse; enfin que c'est tout cela qui entraîne aussi Dorimont: ce qui fait entre le pere & le fils un combat de générosité & de tendresse, qui a touché le spectateur, & qui lui auroit arraché des larmes, si l'étendue d'une petite Comédie m'avoit permis de développer toutes les circonstances d'une situation si intéressante. Or ce sont des effets que le personnage d'ami, substitué à celui de pere, ne pouvoit, ce semble, jamais produire. Cependant je ne puis m'empêcher de déférer au jugement de l'Auteur des *Observations.*

D'autres personnes auroient souhaité que j'eusse suspendu davantage le consentement de Dorimont, parce que cela fait prévoir le dénouement, & achéve en quelque sorte la piéce. Mais elles ne prennent pas garde, que les rôles de Clitandre & de Colette auroient été vuides d'action pendant ce tems-là, & que l'indécision de leur sort les auroit réduits à des dialogues amou-

reux, dent l'ennui eſt la ſuite inévitable. Par là tomboit cette ſcene entr'eux, qui a fait ſur le Théâtre un ſi heureux effet.

Tout cela fait voir, qu'il faut quelquefois ſacrifier l'extrême régularité à la néceſſité de plaire, en conſervant des beautés qu'on ne pouvoit remplacer par d'autres, & certains défauts dont elles dépendent & qui les amenent. Les meilleurs Poëtes l'ont fait, & s'en ſont bien trouvés.

Quorum æmulari exopto negligentiam
Potiùs, quàm iſtorum obſcuram diligentiam.
TER. *Prol. Andr.*

Je ſuis avec une perfaite eſtime,

MONSIEUR,

Votre, &c.

ACTEURS.

DORIMONT.

CLITANDRE, fils de Dorimont.

MATHURIN.

COLETTE, fille de Mathurin.

FINETTE, niéce de Mathurin.

ARLEQUIN, valet de Clitandre.

NICOLE, servante de Mathurin.

LE TABELLION.

La Scene eſt dans un Jardin de Nanterre

LES

LES MASCARADES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ARLEQUIN.

CLITANDRE.

C'Eſt toi ? je te cherchois. Je ſuis charmé vraiment,
Que le hazard ici t'amene en ce moment.

ARLEQUIN.

Un maitre avec plaiſir voit un valet fidéle.

CLITANDRE.

Des valets d'aujourd'hui le plus parfait modéle !
Droit, ſage, réſervé, prudent, & ſi diſcret,
Qu'on ne peut de ſa bouche arracher un ſecret !

ARLEQUIN.

Monſieur, tout doucement. Quels tranſports ſont les vôtres !

Vous me loüez de l'air dont on gronde les autres.

CLITANDRE.

Traître!

ARLEQUIN *à part.*

Il change bien vîte & de ſtile & de ton.
L'éloge finira par des coups de bâton.

CLITANDRE.

Déteſtable coquin, ta langue de vipere
Vient donc de découvrir mon amour à mon pere?
Il faut que je te tue.

ARLEQUIN *à genoux.*

Ah! vous auriez grand tort.
Vous me regretteriez, Monſieur, ſi j'étois mort.

CLITANDRE.

Hélas! depuis deux mois que j'adore Colette,
N'étoit-ce pas aſſez de la honte ſecrette,
Que me fait éprouver un tel attachement?
Faut-il que ce bourreau me livre imprudemment
Aux reproches d'un pere & ſi bon & ſi tendre?
Que vais-je devenir?

ARLEQUIN.

Pardon, Monſieur Clitandre;
Je ne ſuis criminel que par zéle pour vous.

CLITANDRE.

Par zéle....

ARLEQUIN.

Aſſurément.

CLITANDRE.

Tu me portes ces coups?

ARLEQUIN.

Ecoutez.

CLITANDRE.

C'eſt avoir une audace étonnante!
Parle.

ARLEQUIN.

Mais, pour parler, la poſture eſt gênante.

CLITANDRE.

Leve-toi.

ARLEQUIN.

Vous sçavez l'étrange impression ;
Que fait sur vous l'ardeur de votre passion.
Vous étiez gras, content, d'un commerce agréable :
Vous voilà maigre, triste & presque insociable.
On ne vous connoît plus, tant vous êtes changé.
Dorimont, qui dans l'ame en paroît affligé,
Et qui plus d'une fois vous en a fait la guerre,
Vous a cru dégoûté du séjour de Nanterre ;
Et dans cette pensée il avoit entrepris
De nous faire au plutôt retourner à Paris.

CLITANDRE.

M'en préserve le ciel, Arlequin ! Ce village,
Ce jardin, où j'ai vû la Beauté qui m'engage,
Et que l'art pour l'amour semble avoir fait exprès,
De Paris à mes yeux effaçent les attraits.

ARLEQUIN.

Je l'ai tiré d'erreur ; mais je ne l'ai pû faire,
Sans laisser entrevoir certain air de mystere,
Qui n'a fait qu'éveiller sa curiosité.
J'ai bataillé long-tems, plein d'intrépidité ;
Mais il avoit en main de trop puissantes armes :
Ses ordres, son courroux, ses priéres, ses larmes,
Enfin l'argent & l'or, qui brochoient sur le tout,
Ont poussé mon courage & mon silence à bout.
J'ai dit que pour Colette, un amour invincible
Produisoit le chagrin qui vous est si nuisible ;
Et que, sans un secours avec art préparé,
Il pouvoit vous compter mort, & presque enterré.

CLITANDRE.

Et dans un pareil cas, penses-tu que mon pere
Souffre que je demeure en ces lieux ?

ARLEQUIN.

Je l'espere.

CLITANDRE.

Que m'importe, après tout, si je n'ose la voir?

ARLEQUIN.

Qui vous empêchera de l'oser ?

CLITANDRE.

Le devoir.
Mon pere, par pitié pour le mal qui me ronge
Cache en vain la douleur où mon amour le plonge,
Ses regards, au travers de sa compassion,
Me reprochoient l'oubli de ma condition,
L'erreur de ma raison dans le piége engagée,
Et ma gloire avilie, & la sienne outragée....
Renonçons à Colette, & même à mon amour.
La bonté de mon pere exige ce retour.
Quand un pere offensé nous montre sa tendresse,
C'est alors que pour lui la nôtre s'intéresse,
Et fait le plus d'efforts, pour répondre à des soins
Qu'on ressent d'autant mieux, qu'on les mérite moins.

ARLEQUIN.

Pour vous dédommager d'un si dur sacrifice,
Si vous voulez, Monsieur, je vous rendrai service.
Les lettres, seul recours des amans trop gênés,
Sont un piége où souvent ils se cassent le nez.
Un confident vaut mieux. Hier je vis Finette,
Niéce de Mathurin, le pere de Colette.
J'en suis fou. Je m'apprête à lui faire ma cour.
Ainsi je pourrai voir Colette chaque jour,
Et cachant vos ardeurs sous le voile des nôtres,
Vous porter ses soupirs & lui rendre les vôtres.
Mais, Finette est coquette, & voudroit à ses loix
Soumettre un Gentilhomme, ou quelque bon Bourgeois.

Nicole me l'a dit, Nicole ma cousine,
Et qui de Mathurin gouverne la cuisine.
Comme, pour avoir fait à Paris plusieurs tours,
Je n'ai pas à Nanterre en tout passé huit jours,
Je ne suis pas connu de Finette, & Nicole
M'a promis de m'aider à tromper cette folle.
Daignez donc me prêter quelqu'un de vos habits,
Qui de ce que je vaux relève un peu le prix;
Et donnant à mon port une grace nouvelle....

CLITANDRE.

L'amour assurément t'a troublé la cervelle.

ARLEQUIN.

Par pitié.

CLITANDRE.

Paix, tai-toi. Mon pere vient à nous.

SCENE II.

DORIMONT, CLITANDRE, ARLEQUIN.

DORIMONT.

LAisse-nous, Arlequin.

ARLEQUIN *bas à Clitandre.*

Me le prêterez-vous?

CLITANDRE.

Va-t'en.

ARLEQUIN *bas.*

De mon amour gardez-vous de rien dire.

DORIMONT.

Hé bien, finiras-tu?

ARLEQUIN.

Monsieur, je me retire.

SCENE III.

DORIMONT, CLITANDRE.

DORIMONT.

Avant que de m'ouvrir sur mes intentions ;
J'ai voulu faire encor quelques réflexions.
Il me reste, mon fils, des doutes qui m'arrêtent,
Et qu'il faut qu'à lever vos réponses s'apprêtent.
Vous aimez. Mais l'objet qui regne en votre cœur,
Vous fait apparemment essuyer sa rigueur.
C'est un titre peu sûr, pour toucher une Belle,
Qu'un rang qui de si loin nous met au-dessus d'elle.
D'ordinaire l'amour naît de l'égalité,
Et l'amant ne plaît pas, dès qu'il est respecté.

CLITANDRE.

C'est par cette raison, dont je sens l'évidence,
Qu'à Colette avec soin j'ai caché ma naissance,
Prenant, en quelque lieu que je suive ses pas,
L'habit de Payſan & le nom de Lucas.
Livré sans défiance à mon ardeur pressante,
Son cœur a secondé cette ruse innocente,
Que d'ailleurs j'appuyois des charmes peu connus
De ces discours naïfs, simples, purs, ingénus,
Dictés par la Nature à des Mortels tranquilles,
Que n'a point corrompu le commerce des villes.

DORIMONT.

L'intrigue est amusante. On vous aime, & pourtant,
Mon fils, dans vos plaisirs vous n'êtes pas content.

Colette, que sans fruit votre amour sollicite,
Je le vois, se refuse aux desirs qu'elle excite.

CLITANDRE.

Ah! je n'ai point, Monsieur, permis à mon ardeur
Des transports qui pouvoient allarmer sa pudeur.

DORIMONT.

De ce commerce enfin, quelle étoit l'espérance?

CLITANDRE.

L'amour nous laisse-t-il la moindre prévoyance?
Je la vis, & peut-être en cet attachement
Je ne cherchois d'abord qu'un simple amusement.
Mais, quels liens charmans ont retenu mon ame,
Dont sa beauté déja justifioit sa flamme!
Un entretien aimable, où la sincérité
Brille de modestie & de simplicité;
Un air, un port, ornés de graces naturelles,
Les mêmes tous les jours, & tous les jours nouvelles:
Ignorant ses vertus, belle sans le sçavoir,
Elle est faite pour plaire, & plaît sans le vouloir;
Bien différente en tout de ces filles du monde,
Dont sur un faux éclat le mérite se fonde,
Qui déguisent leurs cœurs, & masquent leurs appas,
Pour paroître en public ce qu'elles ne sont pas,
Et qui d'un art grossier empruntent l'imposture,
Pour corrompre à nos yeux les dons de la nature.

DORIMONT.

Les traits de ce tableau, sans doute ressemblant,
Etincélent du feu d'un amour violent.
Mais, dites-moi, mon fils; quand votre ame se livre
Au poison séducteur dont Colette l'enivre,
Lorsqu'à votre penchant vous vous abandonnez,
Vos yeux découvrent-ils l'écueil où vous donnez,
Et de combien l'objet que votre cœur encense,

Est loin de votre rang & de votre naissance ?
Sentez-vous le chagrin & le saisissement,
Que me cause l'excès de votre égarement ?
Vous, l'espoir de mon sang, l'appui de ma vieillesse,
Vous, que je n'ai pas cru capable de foiblesse,
Vous, dont je réservois la tendresse & la foi
Pour un parti plus digne & de vous & de moi.

CLITANDRE.

Ah ! mon pere, arrêtez.... Quelle image accablante !
Hé quoi, tous mes chagrins, ma santé chancelante,
Mes ennuis éternels, mes douloureux transports,
Ne vous ont-ils donc pas instruit de mes remords,
Et jusques à quel point me tourmente & me gêne
L'amour que je condamne, & qui pourtant m'entraîne ?

DORIMONT,

Enfin, pour prendre ici des sentimens plus doux ;
Sur un pareil amour que déterminez-vous ?
Votre raison, mon fils, s'il ne l'a pas séduite,
En a-t'elle pesé la nature & la suite ?
Et si de votre main vous pouviez disposer,
Vous résoudriez-vous enfin à l'épouser ?...
Vous ne répondez rien !

CLITANDRE.

Je vous jure, mon pere ;
Que je mourrois plutôt que d'oser vous déplaire.

DORIMONT.

Mais, si je condamnois un semblable trépas ?
Si de cette union je ne m'offensois pas ?
Si même je mettois mon plaisir & ma joie
A couronner l'amour dont vous êtes la proie ?

CLITANDRE *vivement.*

Vous pourriez approuver... Excusez ce transport.

C'est

C'eſt faire en ma faveur un trop cruel effort.

DORIMONT.

Votre bonheur, mon fils, fait ma plus chere envie.

CLITANDRE.

Mon pere, en ce moment vous me rendez la vie.
Oui, ſur mes entimens je me ſuis conſulté,
Cet himen eſt le ſceau de ma félicité.

DORIMONT.

Je me rends. Votre amour, Clitandre, & ſon mérite,
Autoriſant ce nœud, fondent ſa réuſſite.
L'égalité des rangs fait moins d'heureux époux
Que la conformité des eſprits & des goûts...
Je connois Mathurin; il faut que je le voie.

CLITANDRE.

Ah! Monſieur, gardez-vous de prendre cette voie.
La propoſition, bien loin de le toucher,
En le heurtant de front, pourroit l'effaroucher.
A ſon ſens, à ſes mœurs plus attaché qu'un autre,
Il chérit ſon état, & dédaigne le nôtre.
Il faut, pour captiver ſon eſtime & ſon choix,
Qu'à ſes yeux votre fils paroiſſe villageois,
Et reprenne le nom, l'habit & les maniéres,
Qui déja de Colette ont trompé les lumiéres.
C'eſt le plus ſûr parti; daignez y conſentir.

DORIMONT.

Je le veux bien, mon fils, allez vous traveſtir.

CLITANDRE.

Quelles graces, Monſieur, n'ai-je pas à vous rendre!
Et quoique vos bienfaits ne puiſſent me ſurprendre,
A de ſi hauts degrés vous les faites monter,
Que votre fils jamais ne peut les mériter.

DORIMONT.

Mon appui cependant vous ſera néceſſaire;

Et ſous un titre faux mon amitié ſincere
Auprès de Mathurin va pour vous s'employer.
Qu'on le faſſe venir.

CLITANDRE.

Je vais vous l'envoyer.
Il ſort.

SCENE IV.

DORIMONT.

DE quelque poids que ſoit le motif qui m'anime
Pour un fils vertueux, que j'aime & que j'eſtime,
Peut-être plus d'un pere, entêté de ſes droits,
Au parti que je prends refuſera ſa voix.
Je ſçais des préjugés l'aſcendant ordinaire;
Et le fatal abus d'un pouvoir arbitraire.
Mais je ne puis penſer qu'à titre de Tirans
La nature jamais ait donné les parens,
Et qu'avec équité nos rigueurs ſacrifient
De précieux dépôts que ſes mains nous confient,
Dont nous ſommes au monde, où nous les avons mis,
Les premiers protecteurs & les premiers amis.
Quoi qu'en puiſſent juger des eſprits trop ſéveres,
C'eſt pour les rendre heureux que nous ſommes leurs peres.

SCENE V.

DORIMONT, MATHURIN.

DORIMONT.

APprochez, Mathurin.

MATHURIN.

Sans voute autorité,
Je n'aurois jamais pris pareille libarté.
Cheux les grands comme vous, je ſçais que c'eſt la mode
De faire des façons, & ç'a m'eſt incommode.
Entre nous je vivons, morgué, tout uniment.

DORIMONT.

Je ne veux, Mathurin, vous gêner nullement.
Mettez votre chapeau.

MATHURIN.

Vous êtes trop honnête...
Soit... & je parle mieux quand je l'ai ſur la tête.
J'en ai l'eſprit pu libre, & les deux bras itou.
A préſent dites-moi dans queu cas & par où
Je pourrai vous ſarvir.

DORIMONT.

Vous avez une fille ?

MATHURIN.

Oui-da, Colette ? & même alle eſt aſſez gentille.

DORIMONT.

Et jeune ?

MATHURIN.

Alle a, Monſieur, vingt-& un ans paſſés.

DORIMONT.

A cet âge un mari lui conviendroit aſſez.

N'avez-vous sur personne encor jetté la vûe?

MATHURIN.

Alle auroit pu déja deux fois être pourvuë;
Et j'en étois content. Mais, tenez, en ce point
Alle est d'un acabit comme on n'en trouve point.
Avec d'autres ç'a va tout seul; on n'a qu'à dire,
Et le mot de mari seulement les fait rire.
Mais pour elle néant; un garçon li fait peur.
Le seul nom d'amoureux li cause une vapeur.
Jarnonbille, la chose est-elle naturelle?
Il faut qu'on ait jetté queuque charme sur elle.

DORIMONT.

Ce dégoût passera, Mathurin: il ne vient
Que de n'avoir pas vû celui qui lui convient.
Je l'ai trouvé, je crois: un garçon bien fait, sage,
Jeune, mais qui n'a point les défauts de son âge,
Pour qui je m'intéresse enfin, & tellement
Qu'il a fondé sur moi son établissement.
De plus, dès qu'il sera l'époux de votre fille,
Je prends sous mon appui toute votre famille.

MATHURIN.

Vous me faites, Monsieur, bian de l'honneur.
Comptez
Que... mon respect... je sis confus de vos bontés.
Je peux bian pour ma part vous donner ma parole.
Mais si de son côté Colette est assez folle
Pour rester ostinée en son opignion,
Je ne forcerai pas son inclination.
Je ne sçaurois, Monsieur, vous promettre autre chose.

DORIMONT.

Je ne l'exige point, & j'accepte la clause.
Je vous laisse, & je vais, par l'espoir excité,
Hâter leur entrevue & leur félicité.

MATHURIN.

Serviteur.

SCENE VI.

MATHURIN.

POur le bian de ma pauvre Colette;
Je voudrois que déja cette affaire fût faite.
Une fille a biau dire, & je ne penſe pas
Que de reſter pour telle en effet ſoit un cas
Qui li plaiſe beaucoup: nennin, & je parie
Qu'alle a biau ſe fâcher de ce qu'on la marie;
Qu'alle en a dans le fonds pourtant la volonté;
Fût-ce tant ſeulement par curioſité.

SCENE VII.

MATHURIN, NICOLE.

NICOLE.

AH! Monſieur Mathurin, grande & bonne nouvelle.

MATHURIN.

Tout bellement, Nicole. Hé bian donc, quelle eſt-elle?

NICOLE.

Vous allez, j'en ſuis ſûre, être bien étonné.
Un Monſieur de Paris (il eſt tout galonné)
Va venir demander Finette en mariage.

MATHURIN.

Ma gniéce?

NICOLE.

Exprès pour elle il a fait le voyage.

MATHURIN.

Qui te l'a dit ?

NICOLE.

Lui-même. Il est chez un barbier
A se faire raser, poudrer, approprier.
Si Finette aime tant les airs de petit-Maître,
Cet Amant est son fait : il n'a plus qu'à paroître.

MATHURIN.

Le vent de mariage a donc soufflé cheux moi ;
Car l'on m'offre un mari pour Colette.

NICOLE.

Ma foi ?

MATHURIN.

Oui, c'est comme un complot.

NICOLE *à part.*

A peu près.

MATHURIN.

Quoi, Nicole ?

NICOLE.

Ah, que je vais danser ! J'aime qu'on batifole.
Mais voici votre fille & votre niéce. Allons,
Il faut faire au plutôt ronfler les violons.

SCENE VIII.

MATHURIN, COLETTE, FINETTE, NICOLE.

FINETTE.

JE viens trop tard ſans doute, & cette bonne piéce
Vous aura tout appris... Qu'en penſez-vous ?

MATHURIN.

Ma gniéce ;
Je penſe que l'affaire eſt fort à voute gré,
Et que ce qu'une fille en ſa tête a fouré
Y prend ſi bian racine, & croit ſi bian en elle,
Qu'il faudroit, pour l'ôter, emporter la çarvelle.

FINETTE.

Je n'ai point encor pris de réſolutions.
Il faut auparavant que nous nous connoiſſions.
S'il me plaît...

MATHURIN.

Si j'en crois Nicole, il doit vous plaire ;
Car c'eſt queuſſi queumi que vous & voute mere,
Qui, pour avoir été ſarvante d'un Marquis,
Croyoit que le mérite étoit de biaux habits.

FINETTE.

Mais encor...

MATHURIN.

Mais encor, n'êtes-vous pas honteuſe ?
Il vous ſied bien vrament d'être ſi vaniteuſe !
Je vous le dis tout net, & ſouvenez-vous en,
Pour une payſanne il faut un payſan.

Qu'eſt-ce que ces grands airs que vous avez en tête,
Et tous ces biaux Monſieurs dont vous vous faites fête ?
Sans nous, tous tant qu'ils ſont, ma gniéce, au lieu de vin
Boiriont de l'iau, morguienne, & n'auriont pas de pain.

NICOLE.

Vous avez bien raiſon; mais qu'à cela ne tienne:
Vous avez votre idée, & Finette a la ſienne;
Et ſi vous faites bien, elle fait bien auſſi.

MATHURIN.

Oh, qu'alle faſſe donc.

NICOLE.

Sans doute.

FINETTE.

Grand merci,
Mon cher oncle. Je vais me mettre en équipage
Digne du Cavalier de qui j'attens l'hommage.
Elle ſort.

SCENE IX.

MATHURIN, COLETTE, NICOLE.

MATHURIN.

ALle deviendra folle. A parler franchement,
Tu l'es itou, Colette, un peu, mais autrement.
O ça, n'eſt-il pas tems que tu ſois raiſonnable ?
Je viens de te trouver un parti convenable.

COLETTE.

Un mari ?

MATHURIN.

Dorimont me l'offre, & ce dit-on,
Il ne peut de ſa main venir rian que de bon.

COLETTE.

Mais moi, je ne veux pas me marier encore.

NICOLE.

Encore eſt fort bien dit. Hé quand donc ?

COLETTE.

Je l'ignore.

MATHURIN.

Le garçon que je dis, dans un moment viendra.
Peut-être qu'il le ſçait, & qu'il te l'apprendra.

COLETTE.

J'en doute.

NICOLE.

Il eſt honteux d'être dans l'ignorance.

MATHURIN.

Il pourra te guérir de ton indifférence.

COLETTE.

J'en doute encore un coup; car j'entends que tout bas
Mon cœur me dit que non, & mon cœur ne ment pas.

NICOLE.

Pourquoi l'écoutez-vous ?

COLETTE.

C'eſt lui ſeul qui m'inſpire.

MATHURIN.

Il n'a pas de raiſon.

COLETTE.

Hélas !

NICOLE *à part.*

Elle ſoupire.
Je comprends.

MATHURIN.

Ne va point, morgué, te chagriner,

Colette. Mon dessein n'est pas de te gêner.
Si je le fais jamais, que la peste me tue.
Mais du moins il faut voir ce jeune homme. Sa vûe
Ne te coûtera rian.

NICOLE.

Qu'un peu d'ennui, je crois.

COLETTE.

Hé bien, voyons-le donc; mais une seule fois.

NICOLE.

S'il ne plaît pas, s'entend.

MATHURIN.

Je ne crois pas qu'il tarde.
Adieu; c'est fait pour moi; le reste te regarde.

SCENE X.

COLETTE, NICOLE.

NICOLE.

Puisqu'il est si bon pere, à votre place, moi,
J'avourois franchement que mon cœur est pris.

COLETTE.

Quoi?

NICOLE.

Que vous aimez.

COLETTE.

Moi, j'aime! Hé qui donc?

NICOLE.

Un jeune homme.
(je ne sçais ce qu'il est, ni comment on le nomme)
Avec qui je vous vis hier dans ce jardin,
Là sous certain berceau qui du nôtre est voisin.
Mais je vois Dorimont.

COLETTE.

Ah ! sa démarche est vaine,
Nicole, & c'est encor un surcroit à ma peine.

SCENE XI.

DORIMONT, COLETTE, NICOLE, *qui par respect se retire au fond du Théâtre.*

DORIMONT.

BElle Colette, hé bien, vous sçavez le projet
Que j'ai fait d'un himen dont vous êtes l'objet ?

COLETTE.

Mon pere me l'a dit.

DORIMONT.

Et pour vous montrer même
Combien je vous estime, & combien je vous aime,
Je n'ai pas attendu qu'un entretien si doux
Vérifiât le bien que l'on m'a dit de vous.

COLETTE.

Votre bonté, Monsieur, ne sert qu'à me confondre;
Je suis au désespoir de n'y pouvoir répondre.
Jamais...

DORIMONT.

Votre équité, votre discernement
Me font porter de vous un meilleur jugement.
Quand de votre bonheur je me fais une étude,
Vous ne me payrez point par une ingratitude.
J'ai pénétré le fonds de vos vrais sentimens,
Et je n'attens de vous que des remercimens.

COLETTE.

Je vous en dois, Monsieur, pour cette marque insigne

De votre affection dont je ne ſuis pas digne,
Et dont les mouvemens me touchent d'autant plus
Qu'ils ſont joints au regret de les voir ſuperflus.

DORIMONT.

Colette, Croyez-moi, mes démarches ſont ſûres,
Et je n'aurai pas pris d'inutiles meſures.
Je n'oſe à vos regards faire briller des traits,
Qui rehauſſent le prix du don que je vous fais.
Mais ſçachez que l'amant, qui va bientôt paroître,
Et que vous refuſez, faute de le connoître,
A telles qualités, & même tels appas,
Que votre cœur charmé n'y réſiſtera pas.

COLETTE.

C'eſt un amant parfait, ſans doute : il doit ſuffire
Qu'il me vienne de vous, Monſieur, & c'eſt tout dire.
Mais je me connois trop; & fût-il en effet,
S'il ſe peut, d'un mérite encore plus parfait;
Quand il poſſéderoit la plus haute puiſſance
Par le bien, le crédit, le rang & la naiſſance;
Pour prix de ſes vertus, je ſçaurois l'eſtimer,
Mais je ſens que jamais je ne pourois l'aimer.

DORIMONT.

Combien en ce moment me ravit & m'enchante
De ces beaux ſentimens l'expreſſion touchante!
Mais avoüez auſſi qu'ils ſont l'épanchement
D'un cœur déja ſéduit par quelque attachement.
Vous aimez, généreuſe & fidéle Colette;
Vous brûlez pour quelqu'un d'une flamme ſecrette :
Et c'eſt l'obſtacle ſeul qui s'oppoſe à des nœuds,
Où tendent à la fois mon eſpoir & mes vœux.

COLETTE.

Comme je ne veux point vous donner d'eſpérance,
Je vous laiſſe, Monſieur, juger ſur l'apparence,

Dans le trouble où se perd mon esprit égaré.
Mais rendez-moi justice, & soyez assuré,
Que si jamais l'amour avoit pû me surprendre,
Je n'aurois pas donné mon cœur pour le reprendre;
Que ce seroit pour moi comme une trahison;
Que la pure vertu, que la droite raison
Seroient le fondement d'une flamme si belle;
Et que, loin que ce cœur, devenant infidéle,
Se condamnât lui-même en condamnant son choix,
Il aimeroit toujours, s'il aimoit une fois.

DORIMONT.

O tendresse charmante! O constance admirable!
L'une & l'autre m'annonce un succès favorable;
Tout répond, tout s'accorde à mes justes desirs.
Adieu: je ne veux plus retarder vos plaisirs.
Je vais vous envoyer... Il mérite, Colette,
Que pour lui vous sentiez une estime parfaite,
Et les tendres ardeurs de l'amour le plus doux,
Comme vous méritez qu'il les sente pour vous.

Il sort.

COLETTE.

Qu'est-ce donc qu'il veut dire! A quoi peut-il s'attendre?

NICOLE.

Dorimont fait semblant de ne vous pas entendre;
Cependant il se doute & pense comme moi
Que vous avez, Colette, un amoureux.

COLETTE.

Tais-toi.

NICOLE.

Et tenez, le voilà qui vous cherche, ou je meure.

COLETTE *à part.*

Que vient-il faire ici? Ce n'est pas là notre heure.

SCENE XII.

CLITANDRE *en payſan*, COLETTE, NICOLE.

CLITANDRE *à part.*

QUelqu'un eſt avec elle.

NICOLE.

Ai-je menti ?

COLETTE.

Non... Oui.

CLITANDRE *à part.*

L'aborderai-je ?

NICOLE.

Il vient.

COLETTE.

Je n'ai que faire à lui. Allons.

CLITANDRE *à part.*

Elle me fait des ſignes de ſilence.

NICOLE *à Colette.*

Demeurez.

CLITANDRE *bas à Colette.*

Ecoutez.

COLETTE *bas.*

Paix.

CLITANDRE *à part.*

Quelle violence !

COLETTE *à part.*

Quelle gêne !

CLITANDRE *à part.*

Après tout, que risqué-je ?

COLETTE *bas à Clitandre.*

Sortez.

CLITANDRE *bas.*

J'obéis.

NICOLE *à part.*

Je le vois, je suis de trop.

COLETTE *bas à Clitandre.*

Restez

NICOLE *à part.*

Ah, les pauvres enfans ! Non, il n'est pas croyable
Comme au fond de leur cœur ils me donnent au diable.
Ils pensent que je cherche à les faire endéver.
Le mal que je leur veux puisse-t-il m'arriver.

Elle sort.

SCENE XIII.

CLITANDRE, COLETTE.

COLETTE.

Vous me cherchez, Lucas ?

CLITANDRE.

Vous me fuyez, Colette !

COLETTE.

Je ne puis approuver votre ardeur indiscrete.
Nos plaisirs, cher Lucas, étoient d'autant plus doux
Qu'un mystere innocent les assaisonnoit tous.
Et les voilà connus.

CLITANDRE.

Quoi ! vous êtes fâchée.
Qu'on ſçache mon amour, & qu'il vous a touchée?

COLETTE.

Si mon pere une fois ſçait que nous nous aimons,
Je crains qu'il ne s'oppoſe aux vœux que nous formons,
Et qui de votre part trouvent de tels obſtacles
Qu'il faut, pour les lever, peut-être des miracles.
De quel eſpoir mon cœur peut-il être flaté,
S'il vient quelque traverſe auſſi de mon côté.
Que dis-je! Elle eſt venue. Hélas! le péril preſſe;
On veut vous enlever votre chere maîtreſſe.
Vous connoiſſez bien...

CLITANDRE.

Qui ?

COLETTE.

Dorimont ?

CLITANDRE.

Oui vraiment.

COLETTE.

Il veut me marier.

CLITANDRE.

Quoi, ſérieuſement ?

COLETTE.

Avec quelle gaieté vous voyez mes allarmes !
Eſt-ce ainſi...

CLITANDRE.

Que pour moi cette crainte a de charmes !

COLETTE.

A quoi tend ce diſcours ?

CLITANDRE.

Allez, vous aimerez
Le garçon qu'on vous offre, & vous l'épouſerez.

COLETTE.

Vous m'impatientez.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Qu'avec plaisir, Colette,
J'envisage le trouble où ce dessein vous jette!

COLETTE.

Oh, je vous battrois bien.

CLITANDRE.

Ce dépit est charmant.
Pardonnez. Vous voyez à vos pieds cet amant,
Ce rival contre qui votre amour se mutine,
Ce mari qu'en un mot Dorimont vous destine.

COLETTE.

Vous! cela se peut-il?

CLITANDRE.

Je craignois d'offenser
Un bon pere qui seul pouvoit me traverser.
Mais enfin Dorimont, qui pour moi s'intéresse,
A fait en ma faveur incliner sa tendresse.
Oui, je vais être à vous; vous allez être à moi.

COLETTE.

Le desir que j'en ai, fait que je vous en croi.

CLITANDRE.

Ah Colette!

COLETTE.

Ah Lucas!

CLITANDRE.

Faites-moi bien connoître
Tout le plaisir....

COLETTE.

Je crains d'en faire trop paroître;
Et cependant je sens que je le voudrois bien,
Pour que le vôtre fût aussi doux que le mien.

CLITANDRE.

Ne vous contraignez point.

COLETTE.

Ce mot doit vous suffire;
Et je n'aurois pas dû peut-etre vous le dire.

SCENE XIV.

CLITANDRE, COLETTE, FINETTE, *en habit de ville*, *&* NICOLE, *qui les ont écoutés quelque tems.*

NICOLE *à Finette.*

LEs voilà bien contens. Vous aurez votre tour.

FINETTE.

Suis-je bien ?

CLITANDRE.

Vous voilà mise comme à la Cour.

NICOLE.

Nous sçavons tout, Colette.

FINETTE.

Et je vous félicite.

COLETTE.

Je vous souhaite à vous la même réussite.

NICOLE.

Finette n'aime pas encor son prétendu ;
Mais elle l'aimera, quand elle l'aura vû.

CLITANDRE.

Quand vient-il ?

FINETTE.

Je l'attens.

CLITANDRE.

Ne gênons point Finette.

COLETTE.

Ce'st fort bien dit. Adieu, Finette.

FINETTE.

Adieu, Colette.

SCENE XV.

FINETTE, NICOLE.

FINETTE.

S'Aimer & s'épouser. Hélas, qu'ils sont heureux!

NICOLE.

Vous êtes sur le point de l'être encor plus qu'eux;
Car vous n'opposerez aucune résistance
A l'honneur que vous fait un Seigneur d'importance.
Puisque vous avez eu le don de le charmer,
Pour être unie à lui, vous n'avez qu'à l'aimer.

FINETTE.

J'y ferai mon possible.

NICOLE.

Et dans un besoin même
On peut se marier fort bien sans que l'on aime.

FINETTE.

Je l'aimerai, Nicole.

NICOLE.

Il vient. Voyez quel air!
Quelle grace! il faudroit avoir un cœur de fer,
Pour ne le pas aimer dès la premiére vuë.

FINETTE.

Le cœur me bat, Nicole, & je suis toute émuë.

SCENE XVI.

ARLEQUIN *en petit-Maître*; FINETTE, NICOLE.

ARLEQUIN.

MAdame, lorſqu'en vous je vois tant de beauté,
Ces petits yeux fripons, ce minois moucheté,
Mon cœur qui... qui déja vous aime à la folie,
Ne ſçait.... En vérité vous êtes bien jolie.

FINETTE.

Ah Monſieur! (*à Nicole*) Je ne ſçais que lui dire à mon tour.

NICOLE.

Parlez toujours.

FINETTE.

Monſieur, je ſçais bien qu'à la Cour
Les hommes volontiers débitent des fleurettes;
Et par ce compliment je vois que vous en êtes.

ARLEQUIN.

Si j'en ſuis! moi, Madame? Oh vraiment je le crois,
Et le pourrois prouver* par bien d'autres endroits.
Mais il faut à tantôt remettre la partie.
Je ſuis un peu confus de votre modeſtie.
Elle eſt ſi hériſſée.

FINETTE.

Ah Monſieur, point du tout;

* Il la careſſe, & elle le repouſſe.

ARLEQUIN.

Un peu moins de rigueur seroit plus de mon goût. Cela viendra, ma Reine. Hé bien, à quand la noce ?

FINETTE.

Mais, Monsieur....

ARLEQUIN.

Sçavez-vous que je roule carrosse ?

NICOLE *à part*

Il le méne, peut-être.

ARLEQUIN.

Hé.... Ce sont des marauts.

NICOLE.

Qui ?

ARLEQUIN.

Mes gens. Je voulois vous montrer mes chevaux.

NICOLE.

Vous n'avez pas besoin de vos chevaux pour plaire.

ARLEQUIN.

Je crois qu'elle dit vrai : qu'en pensez-vous, ma chere ?

FINETTE.

Nicole n'a pas tort.

ARLEQUIN.

Répondez comme il faut.

FINETTE.

Vous êtes bien aimable.

ARLEQUIN.

Hem, plaît-il ? Parlez haut. (*A part.*) Que sa timidité me paroit estimable ! Que dites-vous ?

FINETTE.

Je dis que vous êtes aimable.

ARLEQUIN.

Et que vous m'aimez ?

FINETTE.

Moi! Non, Monsieur.

ARLEQUIN.

Comment, non!

FINETTE.

Non, je ne vous dis pas que je vous aime.

ARLEQUIN.

Ah bon.

Mais vous m'aimez pourtant... Vous vous taisez?
J'enrage.
Mignone, il faut quitter ces façons de village.
Vous vous feriez siffler du plus petit Bourgeois.

FINETTE.

Doit-on se déclarer dès la premiére fois?
Car enfin, je suis fille, & les filles...

ARLEQUIN.

Dans l'ame
Je suis sûr que déja vous êtes presque femme.

FINETTE.

Que vous êtes pressant!

ARLEQUIN.

Parbleu...

NICOLE.

Remettez-vous.
J'apperçois Mathurin qui s'approche de nous.

ARLEQUIN.

Ma charmante, allons faire un tour de promenade.

NICOLE.

Vous ne l'attendez pas! Quelle est cette boutade?

FINETTE.

Parlez-lui.

ARLEQUIN.

Jusques-là je ne puis m'avancer
Que Nicole n'ait prit le soin de m'annoncer.

Il sort avec Finette.

SCENE XVII.

MATHURIN, NICOLE.

MATHURIN.

IL s'en va ! quand je viens avec tant de vîteſſe
Pour li rendre un devoir....

NICOLE.

C'eſt une politeſſe.

MATHURIN.

Alle eſt drôle !

NICOLE.

Il s'en va, pour me donner le tems
De vous dire, Monſieur, qu'il va venir.

MATHURIN.

J'entends.
Belle çarimonie ! Il n'a donc qu'à ſe rendre
Au logis.

NICOLE.

Regardez.

MATHURIN.

Quoi ?

NICOLE.

Voici votre gendre.

SCENE XVIII.

CLITANDRE, MATHURIN, NICOLE.

MATHURIN.

AH, bon jour.

CLITANDRE.

Serviteur. C'eſt moi qui ſuis Lucas,
De qui vous a parié Dorimont.

MATHURIN.

En ce cas
Embraſſons-nous. Hé bian, avez-vous vû Colette?

CLITANDRE.

Je la quitte à l'inſtant, & ma joie eſt parfaite.

MATHURIN.

Comment! Eſpérez-vous qu'alle vous aimera?

CLITANDRE.

Je me flate de plus qu'elle m'épouſera.

MATHURIN.

Colette! Quoi, ſitôt? Pargué, c'eſt un prodige.
Ne me trompez-vous point?

CLITANDRE.

Rien n'eſt plus vrai, vous dis-je.

MATHURIN.

Nicole, queu compere! Il eſt retort.

NICOLE.

Beaucoup.

MATHURIN.

Avoir gagné Colette!

NICOLE.

Il a fait un grand coup.

MATHURIN.

MATHURIN.

Tu n'en es pas surprise ?

NICOLE.

Il a tant de mérite,
Qu'on ne peut s'étonner de cette réussite.

MATHURIN.

Mais tu gausses, je crois.

NICOLE.

Si votre fille & lui
S'aiment, comme il est sûr, ce n'est pas d'aujourd'hui.

MATHURIN.

Qu'est-ce qu'alle dit là, Lucas ?

CLITANDRE.

C'est un mystere
Sur lequel maintenant je ne puis plus me taire,
Et que je vous aurois moi-même révélé,
Quand Nicole avant moi n'en auroit pas parlé.
Je viens d'en convenir avec Colette même.
Depuis plus de deux mois je la vois & je l'aime ;
Et cet amour sincere, aussi-bien qu'innocent,
A surpris & touché son cœur reconnoissant.
C'est ici qu'en tenant des discours pleins de charmes,
Nous mêlions nos soupirs, & quelquefois nos larmes,
Et qu'entre ces taillis, dont nous étions couverts,
Nous nous croyions souvent tous seuls dans l'univers.

MATHURIN.

Jarnigoi, finissez. Je pleure d'allégresse.
Et toi, Nicole ?

NICOLE.

Et moi je pleure de tendresse.

CLITANDRE.

Je viens donc vous prier pour Colette & pour moi

(Car un peu de pudeur la tient encor, je croi)
D'unir par le doux nœud, où vos vœux doivent tendre,
Deux cœurs déja liés par l'amour le plus tendre.

MATHURIN.

J'y consens de bon cœur, & vous me raviſſez.

CLITANDRE.

Je vais faire dreſſer le Contrat.

Il ſort.

MATHURIN.

C'eſt aſſez.

SCENE XIX.

MATHURIN, NICOLE.

MATHURIN.

JE ne t'aurois, ma foi, jamais cru ſi ſecrette;
Nicole: tu ſçavois leur petite amourette.
Que ne me l'as-tu dit drès le commencement?

NICOLE.

Qui! moi? Je ne le ſçais que d'hier ſeulement;
Et même je croyois l'intrigue plus nouvelle.

MATHURIN.

Ma fille eſt bien tombée, heureuſement pour elle.
Lucas eſt un garçon qui montre de l'honneur.
Ma gniéce n'aura pas peut-être un tel bonheur.
Mais je vois ſon amant.

SCENE XX.

MATHURIN, ARLEQUIN, NICOLE;

ARLEQUIN.

Pardonnez ma retraite.
Avant que de venir vous demander Finette,
J'ai voulu sur son cœur établir tous mes droits.
C'en est fait; mon amour l'a soumise à mes loix,
Non pas sans peine, au moins: je sçais ce qu'il m'en coûte.

MATHURIN.

Oh, vous vous connoissiez depis long-tems, sans doute?

ARLEQUIN.

Depuis une heure au plus.

MATHURIN.

Jarni, quel enjoleur!

ARLEQUIN.

Si j'avois échoüé, c'eût été grand malheur.
Votre niéce, entre nous, n'est pas des plus dociles;
Mais j'en ai fait céder de bien plus difficiles.

MATHURIN.

Je le crois.

NICOLE *à part.*

Le Gascon!

ARLEQUIN *à Nicole.*

Tu ris?

MATHURIN.

Pour aujourd'hui,

Son habit, j'en ſis ſûr, en a plus fait que lui.

ARLEQUIN.

Laiſſons-là cependant mes exploits ſur les Belles,
Mon oncle. Dans le fonds ce ſont des bagatelles,
Qui ne doivent pas rendre un homme glorieux.
Examinons un peu des points plus ſérieux.

MATHURIN.

Voyons.

NICOLE *à part.*

Ce ſérieux ſera quelque ſornette.

ARLEQUIN.

Un ſcrupule me tient ſur le fait de Finette.
Sa dot eſt-elle forte?

MATHURIN.

Ah bon, y penſez-vous?
Quand on charche du bian, on ne vient pas cheux nous.
Nos richeſſes, Monſieur, ſont noute néceſſaire.
Je vivons, pis c'eſt tout. J'avons le cœur ſincére,
Un peu de jugement, de la tranquillité,
Point de ruſe, ſur-tout, & point de vanité.
Je laiſſons la forteune aux Seigneurs qu'alle abuſe,
Et j'oſons mépriſer ce qu'alle nous refuſe.

ARLEQUIN.

J'écoute avec plaiſir ce que vous dites-là.
Je m'accommoderois fort bien de tout cela.

MATHURIN.

Finette a ſtanpandant queuque argent de ſon pere,
Et d'aſſez biaux habits qu'alle tient de ſa mere.

ARLEQUIN.

Tant pis. Quand je me ſuis informé de ſon bien,
C'étoit pour être ſûr, oui, qu'elle n'avoit rien.
Ma généroſité, vraiment, n'eſt pas commune.
J'aurois été ravi de faire ſa fortune.

NICOLE.

Contentez-vous, Monſieur, & faites-moi préſent

Des habits de Finette & de tout ſon argent.

MATHURIN.

Je reçois volontiers l'honneur que vous me faites.
Mais je devrois ſçavoir ſtanpandant qui vous êtes.

ARLEQUIN.

Qui je ſuis, Mathurin ? Il vous convient, ma foi,
D'être ſi difficile avec gens tels que moi !

MATHURIN.

L'uſage...

ARLEQUIN.

En ces détails me ſied-il de deſcendre ?
Apprenez ſeulement qu'on m'appelle Alexandre.

MATHURIN.

Ce nom eſt manifique.

ARLEQUIN.

Il eſt d'un Conquérant.

NICOLE.

Oui !

ARLEQUIN.

Vous connoiſſez bien Alexandre le Grand,
Alexandre qui fit.... tout ce que l'on peut faire.

MATHURIN.

De réputation.

ARLEQUIN.

Hé bien, c'étoit mon pere.

MATHURIN.

Ah !

NICOLE.

Voici Dorimont.

ARLEQUIN *à part.*

Quel contre-tems ?

NICOLE *bas à Arlequin.*

Partez.

ARLEQUIN *à part.*

Que le diable l'emporte. Adieu mes dignités.

SCENE XXI.

DORIMONT, MATHURIN, ARLEQUIN, NICOLE.

DORIMONT *reconnoissant Arlequin qui se veut sauver.*

AH, ah!

ARLEQUIN *haut.*

Cher Dorimont, quoi, c'est vous. (*bas.*) Prenez garde
De dire qui je suis : l'affaire vous regarde.

DORIMONT.

Quel est donc....

ARLEQUIN.

Parlez bas.

DORIMONT.

Ce beau déguisement?

MATHURIN *à Nicole.*

Ils se parlent.

NICOLE.

Ils sont amis apparemment.

ARLEQUIN *bas.*

Je l'ai pris pour servir votre fils, & j'amuse
Mathurin, qui pourroit... C'est une contreruse.

DORIMONT.

Mais je ne comprends pas...

ARLEQUIN *bas.*

Je vous conterai tout.
Sans cela rien n'est fait; attendez jusqu'au bout.

DORIMONT.

Soit.

ARLEQUIN *à part.*

Je vais au plutôt, de crainte de rechûte,
Faire de mon Contrat griffonner la minute.

Il sort.

SCENE XXII.

DORIMONT, MATHURIN, NICOLE.

MATHURIN.

VOus le connoissez donc, Monsieur?

DORIMONT.

Parfaitement.

MATHURIN.

Tant mieux.

DORIMONT.

Hé bien, Lucas vous plaît-il?

MATHURIN.

Certainement.

DORIMONT.

Son amour a gagné le cœur de votre fille.
N'avois-je pas raison?

MATHURIN.

Vrament, c'est un bon drille.
Ils s'aimont tous les deux depis pu de deux mois.

DORIMONT.

Je le sçais. Leur tendresse autorise mon choix.
Puissent-ils à jamais & s'aimer & se plaire.
Mais ils viennent à nous.

SCENE XXIII.

DORIMONT, CLITANDRE, MATHURIN, COLETTE, NICOLE.

COLETTE.

MOnsieur, & vous, mon pere,
Pour Lucas & pour moi quelle eſt votre bonté!
Vous * me l'avez donné, vous ** l'avez accepté.
Que vous dirai-je? Hélas! Je ſens mon impuiſſance
A vous en témoigner une reconnoiſſance
Conforme à mon bonheur, égale à mon amour.
Ils dureront tous trois juſqu'à mon dernier jour.

DORIMONT.

Vous ignorez combien votre union m'eſt chere.

MATHURIN.

J'ai voulu te montrer que je ſis un bon pere.

* A Dorimont.

** A Mathurin.

SCENE XXIV.

DORIMONT, CLITANDRE, MATHURIN, COLETTE, NICOLE, LE TABELLION.

LE TABELLION.

Salut, Messieurs.

MATHURIN.

Ah ah, c'est le Tabellion.

CLITANDRE.

Votre écrit répond-il à mon intention ?

LE TABELLION.

N'ayez sur ce sujet aucune inquiétude,
Vous ne connoissez pas l'ordre de mon Etude.
Pour la commodité des Futurs empressés,
J'ai soin d'avoir toujours des contrats tous dressés,
Où sont en blanc leurs noms, qualités, domiciles.
J'en ai même à tous prix, suivant les divers stiles.
Le lirai-je ? Il n'est pas nécessaire, je croi.

DORIMONT *à Mathurin.*

Je l'ai lû : vous pouvez vous en fier à moi.
Il est moins, je vous jure, à son profit qu'au vôtre.

MATHURIN.

Tout comme il vous plaira.

LE TABELLION *à Mathurin & à Colette.*

Signez donc... Voici l'autre
Où les Conjoints d'avance ont déja mis leur sein.
Reste à vous.

MATHURIN.

Donnez donc, puisque je fis en train.

CLITANDRE.

Alte-là.... Vous, Monsieur, donnez-moi cette piéce.

LE TABELLION.

Cela suffit ; adieu.

SCENE XXV.

DORIMONT, CLITANDRE, MATHURIN, COLETTE, NICOLE.

MATHURIN.

Comment donc ?

CLITANDRE.

Votre niéce
Attendra bien encor pour avoir un époux.

MATHURIN.

Qu'est-ce à dire ?

CLITANDRE.

Ah beau-pere, à qui la donniez-vous ?

DORIMONT.

Quel est donc le mari....

MATHURIN.

Le Seigneur Alexandre.

DORIMONT.

Ce nom m'est inconnu.

MATHURIN.

Vous m'avez fait entendre
Que vous le connoissiez : vous li parliez tantôt.

CLITANDRE *bas à Dorimont.*

C'est ce fou d'Arlequin.

DORIMONT *bas.*

Arlequin ? Le maraut !

MATHURIN.

Tenez, il vient.

CLITANDRE *à Dorimont.*

A voir sa mine résoluë,
On peut juger qu'il croit que l'affaire est conclue.

SCENE XXVI. *& derniére.*

DORIMONT, CLITANDRE, MATHURIN, COLETTE, FINETTE, ARLEQUIN, NICOLE.

ARLEQUIN.

MOn oncle, serviteur ; car ce n'est plus un jeu,
Et tout de bon enfin je suis votre neveu.

DORIMONT.

Voilà donc la façon, coquin, dont tu m'abuses,
Et tu sçais employer de belles contreruses !

FINETTE.

Comme vous le traitez !

MATHURIN.

Plaît-il ?

CLITANDRE.

Pendart !

ARLEQUIN.

Tout beau.
Le destin & l'amour nous ont mis de niveau.

DORIMONT.

Je ne puis revenir de ton extravagance.

MATHURIN.

Mais je ne comprends rian à voute manigance.

DORIMONT.

Ce myſtere par moi va vous être expliqué.
Ce Seigneur prétendu n'eſt qu'un valet maſqué.

MATHURIN.

Le fripon!

FINETTE.

Juſte ciel!

MATHURIN.

Monſeigneur Alexandre,
Pour honorer la noce, on va vous faire pendre.

FINETTE.

Il faut que je t'étrangle.

ARLEQUIN.

Aye, aye, doucement.

CLITANDRE.

Ma couſine, arrêtez. Que votre emportement
Tombe ſur le contrat de votre mariage.
Sans le ſeing de votre oncle il n'eſt d'aucun uſage.
Le voici; vous pouvez le déchirer.

FINETTE.

Oui-da.
Tien. *à Arlequin; en lui en jettant les morceaux au viſage.*

MATHURIN.

L'honnête garçon de gendre que j'ai là!

FINETTE.

Combien, mon cher couſin, je vous ſuis obligée
Ce fourbe me dupoit; mais me voilà vengée

CLITANDRE.

Faquin, vous vouliez donc devenir mon couſin?

ARLEQUIN.

Ah!

CLITANDRE.

Je me ſuis prêté, pour rire, à ce deſſein.

Tu trouveras assez d'autres femmes sans elle ;
Et de ma bourse alors récompensant ton zéle,
J'aurai soin de te faire un sort assez heureux.

MATHURIN.

Mon gendre, il ne faut pas être si généreux.

ARLEQUIN.

Que vous avez pour moi de bonté, mon cher Maître !
Je voudrois de bon cœur pouvoir les reconnoître.

MATHURIN.

Son Maître !

ARLEQUIN.

Assurément. Ainsi le monde va.
L'une veut un Seigneur, & c'est l'autre qui l'a.

COLETTE.

Qu'entends-je, juste ciel !

MATHURIN.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

DORIMONT.

Vous voyez de l'amour les effets & l'empire.
Lucas n'est point Lucas ; c'est un nom qu'il a pris.
Il se nomme Clitandre, & Clitandre est mon fils.

MATHURIN.

Voute fils !

COLETTE.

Mon époux !

CLITANDRE.

Oui, charmante Colette,
Dorimont est mon pere, & sa bonté parfaite
Eclate dans le prix qu'il donne à mon amour.

MATHURIN.

La forteune aujourd'hui nous a joué d'un tour.

COLETTE.

Vous m'aimez plus encor que je n'ai cru moi-même,
Clitandre ; mais non pas plus que je ne vous aime.

Quel que ſoit votre rang, il vous doit être doux
D'être perſuadé que je n'aime que vous.

MATHURIN.

Qui ſe ſeroit douté de cette tromperie ?
Mais cheux les gros Seigneurs ce n'eſt que tricherie.

COLETTE *à Dorimont.*

Permettez qu'à vos pieds, en cette occaſion,
Je montre mon reſpect & ma confuſion.
Votre bonté, Monſieur, fait grace à ma famille.
Vous avez bien voulu que je ſois votre fille.
Comptez que je mettrai ma gloire & mon bonheur,
A me rendre à vos yeux digne d'un tel honneur.

DORIMONT.

Vous le devez, ma fille, à des dons que j'eſtime.
La vertu peut atteindre au rang le plus ſublime.
Que ſes ſeules leçons réglent votre devoir,
Et vous aurez rempli mon choix & mon eſpoir.

CLITANDRE.

De Colette & de moi vous pouvez tout attendre.
Mais, mon pere, il eſt tems & de voir & d'entendre
Les danſes, la muſique & les chants de Iſiné
A célébrer des nœuds pour moi ſi fortunés.

DIVERTISSEMENT.

DANSE.

I. AIR.

L'Amour dans ce champêtre azile,
Sincére, constant & tranquille,
Dirige nos plaisirs, & regle notre sort.
Sans cesse à notre oreille
Il bourdonne comme une abeille.
Le soir il nous endort,
Et le matin il nous réveille.

DANSE.

II. AIR.

Sous les aimables loix de la simple nature,
En ces lieux la volupté pure
Répand à pleines mains ses dons les plus flateurs.
Nos jours s'écoulent
Parmi les plaisirs enchanteurs,
Comme nos ruisseaux coulent
Dans les prés au milieu des fleurs.

DANSE.

VAUDEVILLE.

Dans la feinte & la grimace
Le Monde est enveloppé,
Et quoi qu'on dise, ou qu'on fasse,

L'on trompe, ou l'on eſt trompé.
Auprès d'un ami fantaſque
La ſincérité nous perd.
On gagne plus ſous le maſque
Qu'à viſage à découvert.

Autrefois l'amour ſincere
Avoit un heureux deſtin.
L'amant étoit ſûr de plaire,
En allant le droit chemin.
Aujourd'hui malice, fraſque
Eſt en amour ce qui ſert.
On gagne, &c.

La Coquette ſurannée
Plaît par le ſecours de l'art,
Qui lui cachant quelque année,
De quelque attrait lui fait part.
Sur ſes pas court comme un Baſque
Plus d'un vieillard encor verd.
On gagne, &c.

AU PARTERRE.

Si nos jeux ſont un mélange
Et de bon & de mauvais,
L'un mérite la loüange,
L'autre eſt digne des ſifflets.
Mais le calme & la bouraſque
Feroient un fâcheux concert.
Critiquez donc ſous le maſque,
Et loüez à découvert.

FIN.

LE BAILLI ARBITRE,

COMEDIE,

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 20. Juillet 1737.

Par Monsieur ROMAGNESI.

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

ACTEURS

LE BAILLI.

Mr. ORONTE.

Mde. ARGANTE.

VALERE, *fils de Monsieur Oronte.*

ANGELIQUE, *fille de Madame Argante.*

LISETTE, *sa suivante.*

LEPINE, *sous le nom de Lucas, Jardinier de Monsieur Oronte.*

ARLEQUIN, *domestique de Madame Argante.*

LE MAGISTER *du Village.*

PLUSIEURS PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene est à la Campagne.

LE BAILLI ARBITRE, COMÉDIE.

Le Théâtre représente une promenade commune bornée de plusieurs maisons.

SCENE PREMIERE.

VALERE, LEPINE, *sous le nom de Lucas.*

VALERE.

TU rêve assurément l Epine.

LEPINE.

Encore l'Epine, vous avez un esprit bien difficile à défricher; ressouvenez-vous donc que je ne suis plus l'Epine, ci-de-

vant Soldat dans votre Compagnie ; mais Lucas, Jardinier de Mr. votre pere.

VALERE.

Perſonne ne nous écoute.

LEPINE.

N'importe, je vous ai rendu depuis un an aſſez de ſervices ſous ce dernier nom pour ne pas me l'ôter ; j'ai veillé de près ſur la conduite du bon homme, je l'ai empêché d'entreprendre dix mauvais Procès, je vous ai fait beaucoup d'hommes avec peu d'argent, j'ai acquitté vos dettes criardes, & rendu exactement vos miſſives à votre Maîtreſſe.

VALERE.

C'eſt une exactitude qui augmente aujourd hui mon malheur, ſi ce que tu viens de m'apprendre eſt véritable.

LEPINE.

Il n'eſt que trop vrai, vous n'êtes ici que d'hier au ſoir, un peu de patience, Mr. votre pere vous le confirmera bientôt.

VALERE.

Et tu as eu la bêtiſe de lui laiſſer concevoir un projet ſi ridicule ?

LEPINE.

Le reproche eſt comique. Il s'aviſe de faire ſa paix avec Madame Argante, ils conviennent entre eux de cimenter cet ac-

cord par un double mariage, on vous mande à cet effet, trempai-je en rien dans tout cela ?

VALERE.

Sans doute, il falloit pénétrer leur intention & m'en avertir.

LEPINE.

Suis-je devin ? qui Diable s'en ſeroit douté ? Vous même l'auriez vous prévû ?

VALERE.

J'épouſerois Madame Argante, & mon pere épouſeroit Angélique ? non, je retournerois plutôt à l'armée chercher la mort.

LEPINE.

Bon la paix eſt faite. Il n'y a rien de deſeſpéré, le mal n'eſt pas encore fait.

VALERE.

Y ſçais-tu quelque remede ?

LEPINE.

Oui. Mais avant que d'en faire uſage, je veux me concerter avec Liſette, c'eſt une fille d'eſprit qui mérite d'être conſultée, j'entens du bruit. Morgué Mr. Valere, il faiſoit donc bian chaud dans ſte bataille, étiais vous à pied ou à cheval, à la teſte ou a la queuë, navou point eu peur dites la varité. Y a des gens bian fiars & bian braves devant un varre de

vin, & qui ſont bian ſots devant l'ennemi.

VALERE.

Finis ce jargon, c'eſt Angelique.

SCENE II.

VALERE, LEPINE, ANGELIQUE, LISETTE.

VALERE.

Sçavez vous belle Angelique le triſte ſort dont nous ſommes menacés ?

ANGELIQUE.

Oui Valere, Liſette m'a inſtruit de tout, que je ſuis malheureuſe, & que je vous plains !

VALERE.

Pourquoi me plaindre ? accablez-moi plutôt de reproches, afin que je puiſſe du moins m'étourdir ſur un coup ſi rude.

LISETTE.

Alte-là, s'il vous plaît, n'entrez point dans les grands ſentimens, c'eſt un labirinthe trop ennuyeux.

VALERE.

Pourquoi le ſort barbare attend-t-il

pour rompre nos nœuds, l'instant même où l'amour acheve de les former!

LEPINE.

Vous retournez au Labirinthe.

ANGELIQUE.

Faut-il qu'un racommodement, qui faisoit depuis si long-tems toute notre espérance, la détruise entiérement!

LISETTE.

Fort bien, promenez-vous donc tous seuls, pour moi je suis votre servante: Allons Lépine.

ANGELIQUE.

Ah Lisette, que tu badines bien mal-à-propos.

LISETTE.

Et vous vous lamentez de même; voyons Lépine, il s'agit d'empêher ces mariages.

LEPINE.

Oui. Pour y parvenir, je suis d'avis avant toutes choses qu'ils feignent l'un & l'autre beaucoup d'empressement pour leur conclusion.

LISETTE.

Tu as raison, on ne gagne rien sur la vieillesse en la heurtant de front, & ce stratagême nous donne les moyens d'agir sans être soupçonnés.

VALERE.

Montrer une envie si éloignée de mes sentimens ? Je n'en ferai rien.

ANGELIQUE.

Témoigner un penchant que mon cœur désavoue ? Je ne puis m'y résoudre.

LEPINE.

Il le faut vous dit-on : c'est le seul moyen de donner le change à notre vieux couple amoureux, & de détourner leur idée de ce que nous voulons faire pour vous tirer d'embarras. Laissez moi seul avec Lisette, rêver un moment aux expédiens les plus prompts pour mener cette affaire à bien. Allez faire un tour de promenade avec Mademoiselle, j'irai vous rejoindre au plutôt.

LISETTE.

Et ne manquez pas de vous bien désespérer, entendez vous ?

VALERE.

Allons. Surtout ne nous fais pas attendre long-tems.

LEPINE.

Vraiement non ; car vous vous ennuiriez avec Mademoiselle.

SCENE III.

LISETTE, LEPINE.

LISETTE.

EH bien ! que ferons-nous ? pour empêcher ces mariages ?

LEPINE.

C'eſt à quoi nous allons rêver.

LISETTE.

Ah ! voilà de mes gens qui trouvent tout facile, & qui ne ſçavent par où s'y prendre. Tu as promis d'agir ; nos amans comptent ſur toi. Voyons.

LEPINE.

La bonne opinion que j'ai de moi-même, a dicté la promeſſe.

LISETTE.

C'eſt à t'on eſprit à la remplir. Il faut en avoir Monſieur de Lépine quand on eſt orgueilleux. Je te dirai même que ta felicité dépendra de celle de ton maître, & que tu ne m'épouſera qu'après l'avoir rendu poſſeſſeur d'Angelique.

LEPINE.

La récompenſe eſt flateuſe... cependant.

LISETTE.

Que veux-tu dire, avec ton cependant ?

LEPINE.

Que tu es fort vive, moi un peu prompt ; & que si nous nous marions, nous aurons de petits démêlés assez fréquens.

LISETTE.

Qu'importe, sans cela un mariage languit & devient trop uni, cela le diversifie & le regaillardit.

LEPINE.

Ce genre de divertissement me paroît assez bizarre.

LISSETTE.

Cela est aussi nécessaire que les humeurs dans le corps humain, suivant l'opinion d'un Medecin de ma connoissance ; sans les querelles domestiques les époux n'auroient presque rien à se dire.

LEPINE.

La belle ressource !

LISSETTE.

Au fait. Qu'imagines-tu pour servir nos jeunes amans ?

LEPINE.

Le plus court seroit de tirer adroitement du Bailli, le blanc seing de nos vieux amoureux qui l'ont rendu arbitre de leur différend ; qu'en dis-tu ?

LISETTE.

A quoi cela serviroit-il ? qui les empêcheroit de lui en donner un autre ?

LEPINE.

Cela eſt vrai.

LISSETE.

L'animal. Mais à propos tu n'es pas ſi bête ; on pourroit faire uſage de ce blanc-ſeing.

LEPINE.

Oui. Mais comment l'avoir ? j'y trouve des difficultés inſurmontables. Il me vient une autre idée qui nous fera du moins gagner du tems, & brouillera Mr. Oronte & Madame Argante. Bon voici Arlequin, il eſt de notre confidence, j'ai beſoin de lui pour le ſtratagême que je médite.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LEPINE, LISETTE.

LISETTE *à Arlequin, qui entre en chantant & en danſant.*

TE voilà bien gai Arlequin ?

ARLEQUIN.

Comme un Ecolier en vacances. Je vais bien exercer mes Jambes.

LISETTE.

Tu te trompes, car on ne danſera point.

ARLEQUIN.

On ne danſera point ! Pourquoi donc ?

LISETTE.

Monſieur Oronte & Madame Argante ſont trop vieux pour qu'il y ait des violons à leur noce.

LEPINE.

Oui. Pour toute muſique il n'y aura qu'un Charivari.

ARLEQUIN.

Eh ! Mais c'eſt la muſique à la mode. Peſte du contre-tems, je n'ai jamais eu le jarret ſi ſouple.

LEPINE.

Tu danſeras ſi tu veux faire ce que nous te dirons.

ARLEQUIN.

Volontiers. Pour danſer je ferois le diable.

LEPINE.

C'eſt à peu près cela qu'on te demande. Regarde-moi. Es-tu bien effronté ?

ARLEQUIN.

Comme un Courtaud déguiſé en petit Maître.

LEPINE.

Ments-tu hardiment ?

ARLEQUIN.

Comme un Généalogiſte.

LEPINE.

Auras tu aſſez de cœur pour trahir Madame Argante.

ARLEQUIN.

Qui ? ma Maîtreſſe ?

LEPINE.

Oui.

ARLEQUIN.

Tout comme ſi elle ne l'étoit pas. En payant s'entend ; car il faut des motifs à un honnête homme.

LEPINE.

Bon. Suis nous, je vais t'inſtruire du reſte.

LISETTE.

C'eſt dommage que tu ne ſois pas dans le grand monde, tu as d'excellentes diſpoſitions pour y parvenir.

ARLEQUIN.

On s'y eſt pouſſé de plus loin.

LEPINE.

Eh ! vîte, la voici. Allons nous préparer.

SCENE V.

Monsieur ORONTE, *Madame* ARGANTE.

Madame ARGANTE.

EH bien, Monsieur Oronte, terminerons-nous aujourd'hui ? Rien ne nous arrête, je pense. Valere est arrivé d'hier au soir.

Monsieur ORONTE.

Oui, le pauvre garçon est encore tout fatigué du voyage.

Madame ARGANTE.

Il va se désespérer dans les bras de l'amour. L'avez-vous prévenu sur notre mariage ?

Monsieur ORONTE.

Pas encore, mais je suis sûr de son obéissance, & votre aimable fille, Madame, l'avez-vous disposée ?

Madame ARGANTE.

Non ; mais je répons de sa soumission. Il ne nous reste pas trop de tems pour consommer aujourd'hui ces deux affaires ;

avez-vous vû le Bailli ? A-t-il rédigé notre accord ?

Monsieur ORONTE.

J'ai été deux fois chez lui sans le trouver ; je l'ai envoyé chercher, & je l'attens ici.

Madame ARGANTE.

Avouez Monsieur Oronte que vous vous sentez tout autre depuis notre racommodement. Pour moi je suis rajeunie de moitié.

Monsieur ORONTE.

Et moi je suis une fois plus leger. Convenez, Madame, Argante que c'est un vilain métier que celui de plaideur.

Madame ARGANTE.

Déstable. Comment avons-nous pû le faire si long-tems?

Monsieur ORONTE.

C'est ce qui me passe.

Madame ARGANTE.

Ne vivre pendant plus de vingt ans que de haine, d'animosité, & d'esprit de chicane. Quelle nourriture !

Monsieur ORONTE.

N'avoir commerce pendant un si long-tems qu'avec des Avocats, Procureurs & Greffiers. Quelle société !

Madame ARGANTE.

Dépenſer tout ſon revenu à nourrir des Clercs affamés, des Huiſſiers altérés, & des Secrétaires inſatiables. Quel emploi ! ſi ne m'en parlez pas ; c'eſt la ruine de la fortune & de la ſanté.

SCENE VI.

Monſieur ORONTE, *Madame* ARGANTE, LE BAILLI.

Madame ARGANTE.

AH ! Vous voilà enfin, Monſieur le Bailli, on a bien de la peine à vous voir. Cela eſt-il fait ?

LE BAILLI.

Quoi Madame !

Madame ARGANTE.

Quoi ! quoi ! notre Tranſaction.

LE BAILLI.

J'y ai penſé Madame.

Madame ARGANTE.

Il y a penſé Monſieur, Oronte, il y a penſé. En vérité Monſieur le Bailli, vos longueurs m'impatientent furieuſement.

LE BAILLI.

L'impatience eſt le préciput des Dames.

Madame ARGANTE.

Et la lenteur eſt le patrimoine des gens de Robe.

LE BAILLI.

Avant d'agir, il faut penſer.

Monſieur ORONTE.

Oui. Mais vous penſez bien long-tems.

Madame ARGANTE.

Il y a huit jours que vous avez notre blanc ſeing, huit jours entiers, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Il y a vingt ans que vous plaidez.

Monſieur ORONTE.

Trouvez-vous quelque difficulté à notre affaire ?

LE BAILLI.

Aucune, s'il y en avoit, j'en ai ici la ſolution.

Madame ARGANTE.

Que ne finiſſez vous donc ?

LE BAILLI.

Une ſeule choſe m'arrête.

Madame ARGANTE.

Quoi donc, expliquez vous ?

LE BAILLI.

Chose grave & sérieuse.

Monsieur ORONTE.

Quelle est-elle ?

LE BAILLI.

Où la conscience est intéressée.

Madame ARGANTE.

Dites donc si vous voulez ?

LE BAILLI.

Je me fais un scrupule.

Madame ARGANTE.

Eh bien de quoi ! de quoi enfin ?

LE BAILLI.

D'accommoder des gens qui aiment autant que vous les Procès.

Madame ARGANTE.

Où avez-vous pris cela ? nous ne les aimons plus ; mais absolument plus.

LE BAILLI.

Et qui plaident si noblement.

Monsieur ORONTE.

Noblement soit. Nous ne voulons plus plaider.

Madame ARGANTE.

Non. Notre accord est résolu, pour le rendre plus solide, nous voulons le fonder sur deux mariages.

LE BAILLI.

Mauvais pilotis.

Madame ARGANTE.

Excellens, excellentissimes; j'épouse le fils de Monsieur, & Monsieur épouse ma fille.

LE BAILLI.

Le projet est grand & louable.

Monsieur ORONTE.

Et en faveur de ces deux mariages, nous leur donnons tout notre bien.

LE BAILLI.

L'action est généreuse.

Madame ARGANTE.

Vous trouvez donc que nous faisons bien.

LE BAILLI.

A peu près.

Madame ARGANTE.

Qu'est-ce à dire, à peu près, quel terme est-ce là?

LE BAILLI.

Façon de parler.

Madame ARGANTE.

Dites tout à fait s'il vous plaît.

Monsieur ORONTE.

Quoi! blâmez-vous notre dessein?

LE BAILLI.

Non.

Madame ARGANTE.

Que dites-vous ?

LE BAILLI.

Mot.

Monsieur ORONTE.

Qu'en pensez-vous ?

LE BAILLI.

Oh !

Madame ARGANTE.

Non, bon, mot, ho ! quel homme avec ses monosillabes; ses façons m'échauffent à un point.....

Monsieur ORONTE.

Les habiles gens ont toujours quelque chose de bisarre.

Madame ARGANTE.

En un mot, Monsieur le Bailli mettez-vous bien en tête, qu'il faut que, cela se termine aujourd'hui. De la vivacité, de l'expédition ; allez achever notre accord, dressez nos conventions; Monsieur & moi, nous allons donner ordre aux apprêts des

noces. Ne perdez pas une minute, dictez en poſte, travaillez de même, que cela ſoit fait dans une heure.

LE BAILLI.

Fort bien.

Madame ARGANTE.

Nous danſerons ce ſoir.

LE BAILLI.

Cela ſera fort beau.

Ils ſortent.

SCENE VII.

LE BAILLI, *ſeul.*

QU'ils ſont foux, je voudrois qu'il ſe préſentât quelque occaſion de les rendre ſages malgré eux. Peut-on faire deux mariages auſſi baroques?

SCENE VIII.

LE BAILLI, LEPINE *sous le nom de Lucas.*

LEPINE *tourne autour du Bailli faisant plusieurs révérences.*

LE BAILLI.

QUelle cérémonie ? De quoi s'agit-il ?

LEPINE.

Eh ! morgué vous le sçavez bian.

LE BAILLI.

Qui me l'auroit dit ?

LEPINE.

Vaut bon esprit.

LE BAILLI.

Il ne m'en a pas dit un mot.

LEPINE.

Ç'a m'atonne, il vous a dit queuquefois des choses pu difficiles à sçavoir que ç'a. C'est ly, par exemple, qui vous dit ce Printems darnier que Madame la Baillive étoit enfarmée dans une grange avec le Carilloneux dans le tems qu'on la croyais à une demi-lieue de-là cheux sa Cousine.

LE BAILLI.

C'étoit une mépriſe ; n'en parlons plus.

LEPINE.

Volontiers; acoutez Monſieur le Bailli; Monſieur Valere, aime Mademoiſelle Angélique, & Mademoiſelle Angélique l'ame itou, c'eſt ce qui fait qu'ils s'amons tous deux.

LE BAILLI.

Tant mieux.

LEPINE.

Tant pis, car ce peſte d'accord dont vous êtes l'entremeteux va aboutir par deux mariages qui ſont au rebours de ſtamiquié.

LE BAILLI.

Ce n'eſt pas ma faute.

LEPINE.

Ni la mianne; auriais vous bian le courage de voir ſécher ſur pied une amiquié d'une ſi belle venuë & qui promet de ſi biaux fruits.

LE BAILLI.

Oui. J'y ſuis engagé.

LEPINE.

Que diriais vous, Monſieur le Bailli, ſi je boutions dans mon jardin un jeune bon crequien tout raſibu d'un vieux pêché.

LE BAILLI.

Je ne dirois mot.

LEPINE.

Morgué, ſi; vous diriais, que je ne ſis

qu'une bête ; tant y a donc qu'ous vlez laiſſer ces jeunes gens dans la naſſe.

LE BAILLI.

Je ne lés y ai pas mis.

LEPINE.

Mais vous pouriais les en tirer, il y a tant d'eſprit dans ſte caboche-la, ne ſauriais vous trouver queuque tornure pour faire revirer la chanſe, come c'a ſe fait par fois dans un Procès.

LE BAILLI.

Il n'y a pas moyen.

LEPINE.

Morgué auſſi de quoi vous êtes vous aviſé de vous charger de c'a, eſt-ce là voute affaire?

LE BAILLI.

Je ne l'ai pas été chercher.

LEPINE.

Un Bailli ſe mêler d'un accord, c'a n'eſt pas naturel, faut qu'ous ſoyez bâtard.

LE BAILLI.

Bâtard ou légitime, j'en ſuis reſponſable.

LEPINE.

Mameſelle Angélique eſt ſi jolie, Monſieur le Bailli, alle dit ſans ceſſe tant de bian de vou que j'en ſi honteux.

LE

LE BAILLI.

Je lui ſuis redevable.

LEPINE.

Monſieur Valere eſt un brave garçon Monſieur le Bailli vous lamiez tant ce diton, quand il étoit petit.

LE BAILLI.

Oui, c'étoit un aimable enfant.

LEPINE.

Et tout c'a ventrebille n'a pas la vartu de faire un tantet de remuménage cheux vous.

LE BAILLI.

Aucun.

LEPINE.

Qu'ou avez la parole breve; m'eſt avis entendre un Echo. Faut ſe ſarvir du corps de réſerve, le ſon de l'argent fait pu d'effet que le bruit des paroles.

Il tire une bourſe qu'il ſecouë, & fait ſonner à ſes oreilles.

Fntendez-vous, Monſieur le Bailli; il eſt ſourd de ſtoreille-la, & de ſtautre-la itou; regardez donc, Monſieur le Bailli, vela de l'argent au moins.

LE BAILLI.

De l'argent?

LEPINE.

Oui voirement. Fesons l'agio Monsieur le Bailli, baillez-moi ce papier blanc, & je vous baillerai ste bourse.

LE BAILLI.

A moi de l'argent ?

LEPINE.

A qui donc ?

LE BAILLI.

Je n'ai besoin que d'honneur ; insolent !

LEPINE.

Je le crois bian, mais prenez toujours.

LE BAILLI.

De l'argent, malheureux !

LEPINE.

C'est une restitution.

LE BAILLI.

Le pendart !

LEPINE.

Un pot de vin si vous vlez.

LE BAILLI.

Le fripon !

LEPINE.

Vous en payerez l'intérêt.

LE BAILLI.

Tu me payeras cet affront.

SCENE IX.

LEPINE *seul.*

IL ne veut point d'argent ! nous sommes perdus, cette ressource me paroissoit immanquable près d'un Bailli : il s'y refuse : je n'ai plus d'espoir. Voici mon Maître avec son pere ? allons voir s'il n'y auroit point d'autre ressort à faire jouer.

Il sort.

SCENE X.

Monsieur ORONTE, VALERE.

Monsieur ORONTE.

PArlez-vous sérieusement, Valere ?

VALERE.

Très-sérieusement. Ce choix ne seroit-il pas de votre goût, mon pere ?

Monsieur ORONTE.

Au contraire vraiment. Ce qui m'étonne, c'est de vous voir prendre tout d'un coup un parti si judicieux.

VALERE.

Tout m'y engage, mon intérêt, le vôtre. J'ai pénétré vos vûës : je sçai que vous aimez Angélique ; me sieroit-il d'aller sur vos brisées ? Je suis trop bien né pour m'oublier jusques-là.

Monsieur ORONTE.

Vous me charmez Valere, par des sentimens si raisonnables.

VALERE.

Angélique à la vérité est belle, remplie d'esprit & de vertu ; mais elle est jeune.

Monsieur ORONTE.

Comment donc, est-ce là un défaut ?

VALERE.

Oui, selon moi, il gâte seul mille belles qualités réunies. Oh, pendant ma derniére campagne j'ai fait de grandes réflexions. La jeunesse à présent, est pour moi un vrai monstre, je la déteste, je l'abhorre, & je me hais moi-même d'être encore si jeune.

Monsieur ORONTE.

Il a raison, au fond, la jeunesse est bien imparfaite.

VALERE.

Que d'écarts, de travers, & d'inégalités ! l'idée seule m'en révolte : oui encore une fois, je suis pour l'âge mûr, je m'en tiens à Madame Argante ; c'est mon fait, j'ai encore des vices de jeunesse, elle m'en corrigera ; vous corrigerez Angélique des siens, cela nous perfectionnera ; ne pensai-je pas bien ?

Monsieur ORONTE.

On ne peut pas mieux : ma foi, quoi qu'on en dise, la guerre façonne bien les jeunes gens. Allons trouver Madame Argante & lui faire part de ces bons sentimens : Mais la voici.

VALERE.

Oui, Angélique est avec elle, mon aversion pour la jeunesse redouble à sa vûe : ce teint brillant, mais naturel, ces yeux vifs, mais tendres, cette taille libre, mais bien formée, tout cela ne m'annonce que trop la jeunesse.

Monsieur ORONTE.

Fais-toi un effort, & dérobe-lui l'aversion que tu as pour elle.

SCENE XI.

Monsieur ORONTE, VALERE, *Madame* ARGANTE, ANGELIQUE.

Monsieur ORONTE.

JE suis au comble de la joie, Madame, mon fils en qui je craignois trouver quelque répugnance à s'unir avec vous, y consent de la meilleure grace du monde, & attend avec impatience le bonheur de vous posséder.

Madame ARGANTE.

Ma joie se confond avec la vôtre, Monsieur ; ma fille, loin d'être rébelle à la proposition que je lui ai faite de vous donner la main, s'y prête avec un plaisir infini, & fait toute sa félicité d'être à vous.

ANGELIQUE.

La soumission fait mon unique étude.

VALERE.

Et l'obéissance tout mon mérite.

Madame ARGANTE.

Les aimables enfans ! on doit se ça-

voir bon gré d'en avoir, quand ils sont faits sur ce modéle.

ANGELIQUE.

Je trouve dans le plaisir d'obéir un espéce de goût qui n'est pas concevable.

Monsieur ORONTE.

Ce goût est de l'amour qu'elle ne connoît pas encore.

VALERE.

Moi un certain piquant qui passe l'imagination.

Madame ARGANTE.

Le joli homme!

Monsieur ORONTE.

Vous obéissez donc avec plaisir?

ANGELIQUE.

Monsieur.....

VALERE.

Vos yeux belle Angélique, paroissent pourtant faits pour commander, & si j'étois à la place de mon pere, je ne m'occuperois que du plaisir de prévenir leurs ordres. Ils doivent être bien doux. [*à Monsieur Oronte.*] Quelle gêne!

Monsieur ORONTE.

Tu fais bien de prendre un peu sur toi.

Madame ARGANTE.

Qu'il a d'esprit!

ANGELIQUE.

Vos regards, Valere, disent aussi bien des choses que j'expliquerois bien favorablement pour vous, si comme Madame, j'avois la liberté de les interpréter.

Monsieur ORONTE.

Qu'elle s'exprime bien!

Madame ARGANTE.

Il n'est pas nécessaire ma fille, que vous vous chargiez du soin de répondre à Monsieur sur le même ton, les politesses qu'il vous fait, n'exige de vous qu'une révérence. Monsieur Oronte promenez-vous avec ma fille; je serai charmée d'entretenir un moment Valere.

Monsieur ORONTE.

Ah! de tout mon cœur, & surtout Madame réveillez l'indolence du Bailli.

VALERE.

Que mon pere est heureux, il va vous dire qu'il vous adore!

ANGELIQUE.

Ma mere n'est pas moins fortunée, vous allez lui jurer une tendresse éternelle.

VALERE.

Que ne puis je!

ANGELIQUE.

Que ne m'est-il permis!

Madame ARGANTE.

Tous ces souhaits sont inutiles, n'allez-vous pas jouir de la même félicité?

VALERE.

Oui, c'est à peu près de même.

ANGELIQUE.

Vous avez raison, Madame, c'est presque la même chose.

VALERE.

J'oubliois.....

ANGELIQUE.

Et moi aussi.

Madame ARGANTE *à Valere.*

Qu'oubliez-vous donc?

à Angélique.

Qui vous arrête? allez Mademoiselle?

à Valere.

Demeurez, Monsieur.

Pendant cette Scene Ororte tient Angélique par la main, & Madame Argante tient de même Valere, & tous deux de tems en tems veulent s'échapper.

SCENE XII.

Madame ARGANTE, VALERE.

Madame ARGANTE.

QU'avez-vous donc Valere? pourquoi cet air triſte & rêveur ? notre hymen contraint-il votre inclination ? Seriez-vous engagé ailleurs ? regretteriez-vous quelque Maîtreſſe ?

VALERE *à part.*

(*Haut.*) [Que lui répondre ?]
Non Madame, quand on obtient un bien qu'on n'a point mérité & qui prévient notre eſpérance, nos ſens ſe trouvent tout à fait ſaiſis, cela dérange les reſſorts de notre ame, c'eſt ce qui cauſe l'inquiétude que vous me reprochez.

Madame ARGANTE.

Ah ! le petit diſſimulé ! à votre âge, fait comme vous êtes, n'avoir point de Maîtreſſe, vous me trompez, Valere ?

VALERE.

Non, encore une fois, je n'en ai point d'autre que la Gloire.

Madame ARGANTE.

C'eſt une maîtreſſe trop fiere, & pour moi une rivale trop dangereuſe; il faut la quitter pour ſuivre l'Amour. Préparez-vous à rompre abſolument avec elle; je le veux; je ne ſouffrirai point qu'une vie ſi précieuſe, où la mienne va être attachée par les nœuds les plus forts, ſoit dorénavant expoſée aux caprices de cette Divinité cruelle.

VALERE *à part.*

(*Haut.*) Quelle extravagante idée!

Je perdrois votre eſtime, Madame, ſi j'oſois me réſoudre à un pareil ſacrifice: on peut accorder la Gloire & l'Amour.

Madame ARGANTE.

Non, je ne veux point de partage, il faut que vous ſoyez tout à moi, comme je ſerai tout à vous; c'eſt là, malgré le préjugé, ce qui fait la félicité des époux. Suivons tous deux ſans ſcrupule une maxime dont la pratique eſt ſi charmante; je n'en rougirai point, avouez-la ſans honte; me le promettez-vous?

VALERE.

Il le faut bien, Madame, peut-on réſiſter aux ordres que l'amour donne par votre bouche ? *à part.* Que je ſouffre.

Madame ARGANTE.

Il s'expliquera mieux encore quand il ſervira d'interprête à l'Hymen. Que vous allez faire de jaloux, Valere ! vous trouverez en moi la tendreſſe d'une chaſte épouſe, la vivacité d'une maîtreſſe enjouée. Que ce plan amoureux renferme de plaiſirs ! Qu'il annonce de douceurs ! En ſentez-vous comme moi, toute la délicateſſe, tout le prix ?

VALERE.

Oui Madame, il y a plus, je goûte d'avance tous ces plaiſirs à la fois, l'idée s'en imprime ſi vivement dans mon cœur, qu'elle y tient preſque la place de la réalité. *à part.* Quel ſupplice !

Madame ARGANTE.

Il n'eſt point de bonheur égal à celui de deux époux bien unis. Voir ſans ceſſe l'objet que l'on aime, l'agréable perſpec-

tive ! Trouver dans cette vûe des charmes toujours nouveaux, quelle reſſource ! Répéter à chaque inſtant tour à tour, je vous aime, le charmant écho ! Se donner à l'envi des preuves mutuelles de cet amour, la douce ocupation ! N'avoir qu'un eſprit, qu'un cœur & qu'une ame, reſte-il rien à déſirer.

VALERE *à part.*

C'en eſt trop pour le coup.

Non Madame, mais de grace demeurez-en là, un plus long détail pourroit me rendre téméraire, j'ai beſoin de toute ma raiſon pour vaincre les deſirs preſſans qu'exite en moi une peinture ſi vive.

Madame ARGANTE.

Cet empreſſement m'enchante, Valere, conſervez-le, redoublez-le s'il eſt poſſible; je veux cependant ménager votre foibleſſe, elle pourroit déceler la mienne en pouſſant plus loin l'entretien. Je vous laiſſe, à Dieu.

Elle ſort.

SCENE XIII.

VALERE *seul.*

M'En voilà quitte, enfin ! Je respire. Peste soit de la folle avec son amour. Lépine ne vient point. Que fait-il ? Où est-il ? Je le vois.

SCENE XIV.

VALERE, LEPINE, *sous le nom de Lucas.*

VALERE.

D'Où viens-tu ? qu'as-tu fait ? que devons-nous attendre ? as-tu vû le Bailli ?

LEPINE.

Il est sourd, il est muet, il n'a point de mains.

VALERE.

Que veux-tu dire par-là ?

LEPINE.

Qu'il n'entend rien, ne répond rien, & ne prend rien.

VALERE.

Ah ! qu'allons-nous devenir !

LEPINE.

Enfin, je l'ai trouvé inéxorable ; mais ce qui m'étonne, c'eſt qu'il vous fait chercher par-tout. On m'a demandé avec empreſſement de ſa part où vous étiez, qu'il avoit à vous parler d'une affaire de la derniére conſéquence. Je ne ſçai ce que cela ſignifie.

VALERE.

Rien de bon, puiſqu'il t'a reçû ſi mal.

LEPINE.

N'importe, voyez ce qu'il vous veut.

VALERE.

De ton côté agis avec Liſette, comme tu me l'as promis.

LEPINE.

Laiſſez-moi faire, nous avons pris nos meſures, & nous aurons du moins le plaiſir de bien brouiller les cartes. Sauvez-vous, je vois Madame Argante ; j'ai une botte à lui porter.

SCENE XV.

Madame ARGANTE, LEPINE.

Madame ARGANTE.

AH ! te voilà Lucas ! que fais Monsieur Oronte ? a-t-il été chez le Bailli ? je parie que non. Quel homme ! il est aussi long en amour qu'en procédure.

LEPINE.

Y m'es avis qu'ou n'êtes pas de même, & qu'ou tirez à plein collier en cas de plaiderie & de mariage : vlez vous sçavoir ce que fait mon Maître, y rave.

Madame ARGANTE.

Il rêve ?

LEPINE.

Oui, apparemment sur l'affaire qu'il va conclure avec vous.

Madame ARGANTE.

C'est bien plutôt à moi de rêver, je hazarde tout dans ce marché. Je le trouve admirable de rêver là-dessus. Dis moi confidemment, Lucas ; crois-tu qu'il ait envie de se dédire ?

LEPINE.

Il n'est pas Normand, stapendant j'ai opinion que c'a ira là.

Madame ARGANTE.

Et sur quoi ce soupçon est-il fondé ? Je te prie.

LEPINE.

LEPINE.

Je ne ſis pas aſſez niais pour me faire aſſommer de mon maître.

Madame ARGANTE.

Il n'en ſçaura rien Lucas, je ſerai diſcrette, je t'en aſſure.

LEPINE.

Queuque ſot, je ne m'y fie morgué pas.

Madame ARGANTE.

Comment donc? pour qui me prens-tu?

LEPINE.

Pour une femme, Madame Argante; dire un ſecret à une femme, c'eſt varſer de liau dans un crible, ç'a ne tiant pas.

Madame ARGANTE.

Je te promets de le garder; dis donc vîte.

LEPINE.

Je ſommes un peu durs à la parole, faut qu'on me boutte en train.

Madame ARGANTE *tirant ſa bourſe.*

Je t'entends.

LEPINE.

Je reſſemblons aux Avocats, n'y a que ç'a qui m'ouvre la bouche, ou en bien ou en mal.

Madame ARGANTE *lui donnant de l'argent.*

Tien Lucas.

LEPINE.

Jons la langue bian épasse, Madame Argante.

Madame ARGANTE *lui donnant encore de l'argent.*

Voici encore pour la délier ; dis-moi promptement tout ce que tu sçais.

LEPINE.

Je ne sçavons rian.

Madame ARGANTE.

Qu'est-ce à dire ? te mocques-tu de moi ?

LEPINE.

Rian que des balivarnes, des niaiseries, des pauvretés.

Madame ARGANTE.

N'importe, dépêche.

LEPINE.

Motus au moins. Monsieur Oronte, dit comme c'a, quou êtes lasse de plaider.

Madame ARGANTE.

Lasse de plaider. Qui lui a dit cela? l'horrible calomnie ! je lui ferai bien voir le contraire. Lasse de plaider ? l'atroce fausseté.

LEPINE.

C'eſt ce que je l'y avons répondu & que vous vous laſſeriais plutôt de parler.

Madame ARGANTE.

Que dit-il encore ?

LEPINE.

En ſecond yeu, que vot mariage & le ſian ne ſeront pas plutôt batis, qu'il recommencera ſa plaiderie, & que tout vot bian ly appartiendra.

Madame ARGANTE.

Ah ! le traître ! il recommencera à plaider. Nous recommencerons auſſi Mr. Oronte, nous recommencerons & nous verrons qui gagnera enſuite.

LEPINE.

Enſuite qu'il s'atonne que ſon fils ait eu la bêtiſe de vous prendre, quou êtes bian heureuſe qu'en vo' décraſſe, & que ly prenne vot fille pour la décraſſer itou.

Madame ARGANTE.

Me décraſſer ! Quelle inſolence, quel terme ! je ſuis outrée, je créve de dépit. Je ſuis donc roturiere à ſon avis ? C'eſt vous-même, Monſieur Oronte, qui êtes un Gentilhomme de balle, un franc houbereau.

LEPINE.

Il dit pour conclusion qu'il bailleroit volontiers ses quatre meilleurs chiens de chasse pour casser le marché ; c'a est bian fort, Madame Argante, car il ame bien ses Chiens.

Madame ARGANTE.

Vous m'insultez, vous m'outragez, Monsieur Oronte. Je suis outrée : la colére me suffoque. J'étouffe, je suis hors de moi. Je vais le trouver. Je te suis obligé de l'avis.

Elle sort.

LEPINE *à part.*

Et moi de votre argent. Cela ne va pas mal.

SCENE XVI.

LEPINE, LISETTE.

LISETTE.

EH bien qu'as tu fait.

LEPINE.

Madame Argante donne tête baissée dans le panneau.

LISETTE.

Monsieur Oronte y donnera aussi de même, je croi : mais cela n'avance point le mariage de nos jeunes gens.

LEPINE.

Ne vois-tu pas que nous gagnons tout en gagnant du tems. * Voici Monsieur Oronte, je te laisse avec lui. Non morgué, vous aurez biau faire, Mademoiselle

*Monsieur Oronte paroit.

Liſette, vos avis feront de liau toute claire. Monſieur Oronte n'eſt pas de ces perſonnes qui s'arrêtent pour des bagatelles : il ſçait le biau monde ; & il ne délaiſſera pas pour ç'a d'épouſer Mademoiſelle Angélique.

LISETTE.

Moi, je ſuis ſûre qu'il n'en fera rien, il penſe avec trop de délicateſſe, pour conclure ce mariage quand je l'aurai inſtruit.

SCENE XVII.

Monſieur ORONTE, LISETTE.

Monſieur ORONTE.

QU'eſt-ce donc Liſette ? vous étiez, je crois ſur mon chapitre, & ſur celui d'Angélique.

LISETTE.

Il eſt vrai, Monſieur, mais votre préſence m'intimide, je me repens d'avoir parlé, & je commence à m'appercevoir qu'un zéle indiſcret m'alloit faire agir.

Monſieur ORONTE.

Parlez Liſette, il eſt des choſes que la probité nous oblige à révéler.

LISETTE.

Cela eſt vrai, Monſieur, mais malgré la nobleſſe de ce motif, combien de donneurs d'avis, n'ont recueilli pour tout fruit de leur bonne intention que l'inimitié de ceux à qui ils vouloient rendre ſervice.

Monsieur ORONTE.

On ne risque un pareil malheur qu'avec des gens aveugles & prévenus.

LISETTE.

Eh ! voilà justement mon compte ; l'amour jette presque toujours dans ces deux extrémités ; après avoir été averti, on passe outre, & on ne regarde celui qui vouloit vous éclairer que comme un calomniateur, ou bien comme une personne instruite de votre honte.

Monsieur ORONTE.

Ah ! Lisette, je ne t'entends que trop. Tout ceci regarde la conduite d'Angélique ; parle, le soupçon a déja frappé mon ame ; quand tu me tairois ce dont il s'agit, j'en croirois encore davantage.

LISETTE.

Ah ! ce transport me rassure, vous êtes honnête homme, je ne risque rien & je suis persuadée que vous profiterez de l'avis.

Monsieur ORONTE.

Je t'en réponds.

LISETTE.

Elle me rend même certaine de votre reconnoissance.

Monsieur

Monſieur ORONTE *lui donnant une bague.*

Tiens, t'en voilà convaincue.

LISETTE.

Que j'étois ſotte d'être retenue par une peur chimérique : je me reproche l'injure que je vous faiſois. Apprenez... à propos, c'eſt ma Maîtreſſe que je vais trahir. A quoi m'étois-je déterminée, Monſieur ! Je ſuis votre très-humble ſervante.

Monſieur ORONTE.

Comment donc... arrête Liſette... : elle fuit, elle me laiſſe dans la plus cruelle incertitude.... que dis-je, incertitude ! elle m'en a aſſez dit pour me faire tirer d'affreuſes conſéquences.

LISETTE *revenant.*

Oh pour ceci je puis vous le dire, l'honneur de ma Maîtreſſe n'y eſt point intéreſſé.

Monſieur ORONTE.

Ah ! Liſette, acheve donc : ſonge qu'on ne jette point de pareils ſoupçons dans un eſprit, ſans le convaincre par des preuves ſenſibles. Apprens-moi quelques particularités du dérangement d'Angélique. Je renonce à ſa main : mais encore faut-il que je ſçache pourquoi.

LISSETTE.

Ne parlons plus de cela, Monsieur, j'ai autre chose à vous dire.

Monsieur ORONTE.

Rien n'est pour moi plus intéressant que ce dont il s'agit.

LISETTE.

Laissons cela, vous dis-je !

Monsieur ORONTE.

Je vois clairement que tu n'as voulu que me troubler l'esprit : quelqu'intérêt secret te fait agir ; mais je ne serai point la dupe d'une malice si grossiere. (*à part.*) Je ne la crois que trop.

LISETTE.

Ah, Monsieur, vous le prenez à merveille, j'en suis vraiment charmée. . . . mais comme il y va de mon honneur à justifier les soupçons dont je vous ai frappé, & que d'un autre côté je ne veux point dire de mal de ma Maîtresse, lisez les nouvelles à la main, vous y trouverez par ci, par là, quelque trait de son histoire ; de cette façon je remplis mon devoir à votre égard, & je ne blesse point la fidélité que je dois à Angélique.

Monsieur ORONTE.

Les nouvelles à la main ! sa conduite a donc fait beaucoup de bruit à Paris ?

LISETTE.

Un bruit terrible, comme qui diroit un bruit d'Opéra.

Monsieur ORONTE.

Qui croiroit qu'une fille avec un maintien si modeste?...

LISETTE.

Après tout, les nouvelles à la main peuvent mentir, & ne sont pas à beaucoup près si sûres que le Mercure & la Gazette.

Monsieur ORONTE.

J'allois faire une belle acquisition; ma femme dans les nouvelles publiques!

LISETTE.

Il y a beaucoup de maris que cela flatteroit infiniment.

Monsieur ORONTE.

Je ne suis pas du nombre. Et dis-moi donc, Lisette, quelle est cette autre confidence que tu avois à me faire?

LISETTE.

N'avez-vous pas une meute, Monsieur Oronte?

Monsieur ORONTE.

Vraiment oui, des plus belles.

LISETTE.

Et dites-moi, de quel œil cette meute voit-elle votre réconciliation avec Madame Argante?

Monſieur ORONTE.

Mais je crois que cela lui eſt aſſez indifférent.

LISETTE.

La bonne Dame ne dit pas cela, elle prétend que ſans cet accommodement, vous, votre fils, & vos chiens de chaſſe, autiez fait maigre chere.

Monſieur ORONTE.

Maigre chere! quelle inſulte! quel mépris! peut-on cacher tant de noirceur ſous un ſi beau déhors! oh! je lui ferai voir....

LISETTE.

Adieu, Monſieur. N'allez pas me citer au moins. Je n'aime point les caquets.

Monſieur ORONTE.

Ne crains rien, je ſerai diſcret.

SCENE XVII.

Monſieur ORONTE *ſeul.*

DE quelle façon m'y prendre! ſi j'éclate, ſi je lui dis les raiſons qui me font refuſer ſa fille, cette chicaneuſe va me faire aſſigner en réparation d'honneur,

SCENE XVIII.

Monſieur ORONTE, *Madame* ARGANTE.

Madame ARGANTE *ſeule.*

J'Ai fait mes réflexions ſur cette rupture, il faut qu'elle ſe faſſe à l'amiable, ſans cela le Bailli peut ſe ſervir du blanc ſeing à mon préjudice. Tâchons de le tirer de ſes mains du conſentement de ma partie.

(*Appercevant Monſieur Oronte.*) Ah, vous voilà, Monſieur Oronte! eh bien, ce Bailli qui ne finit point, a-t-il enfin terminé notre affaire?

Monſieur ORONTE.

Je ne ſçais, Madame, je n'ai point encore été chez lui.

Madame ARGANTE.

Vraiment ce peu d'impatience n'eſt pas d'un bon augure pour Angélique.

Monſieur ORONTE.

On pourroit, Madame, l'attribuer plutôt à des réflexions ſenſées, qu'à la négligence dont vous m'accuſez. Je ſuis bien vieux.

Madame ARGANTE.

C'eſt ce que je n'oſois vous dire.

Monſieur ORONTE.

Oh dites, Madame, de véritables amis ne doivent ſe rien cacher : nous faiſons là deux mariages bien diſproportionnés ; car mon fils eſt bien jeune.

Madame ARGANTE.

Oh, ce n'eſt pas de même !

Monſieur ORONTE.

Si vous voulez...

Madame ARGANTE.

Quand il m'épouſeroit, cela ne feroit pas une trop grande diſparate ; mais pour me prêter à votre ſituation, je vous rendrois votre parole.

Monſieur ORONTE.

Si les choſes n'étoient pas ſi avancées ; ce ſeroit un coup à faire.

Madame ARGANTE.

Mais il me ſemble que cela dépend aſſez de vous : notre blanc ſeing ne nous lie qu'autant que nous le voulons ; on peut n'en faire aucun uſage, ſi nous conſentons à l'annuller.

Monſieur ORONTE.

Oui, nous reprendrions les choſes où nous les avions laiſſées.

Madame ARGANTE *à part.*

Je ne demande pas mieux.

Monsieur ORONTE *à part.*

Je ne crois pas qu'elle se fasse prier. Qui est cet homme-là ?

SCENE XIX.

ARLEQUIN *en Huissier*, *Monsieur* ORONTE, *Madame* ARGANTE.

ARLEQUIN.

SAlut, joie & fécondité, mes braves gens, itérativement, salut, joie & fécondité.

Monsieur ORONTE.

A quoi aboutira ce début ?

ARLEQUIN.

Vous voyez l'homme le plus correct & le plus scrupuleux qui jamais hazarda d'exploiter.

Madame ARGANTE.

Vous êtes Huissier, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Pour vous servir, Madame, Ives, Protais, Serrefort, Sergent à Verge & Doïen

de sa compagnie, doit vous être connu; il va par tout tête levée, épaules droites, & mains fermées.

Monsieur ORONTE.

C'est un phœnix que cet homme. Eh bien, Monsieur Serrefort, que demandez-vous ici?

ARLEQUIN.

Rien, Monsieur; au contraire, je viens avec votre licence vous faire respectivement deux petits présens.

Madame ARGANTE.

Des présens?

ARLEQUIN *tirant des papiers.*

Ils ne sont pas de noce: ce sont deux petits plats de mon métier, deux mots d'Exploits parlant à vos personnes. Prenons garde de faire un qui-pro-quo. (*Il regarde des papiers.*) Ce n'est point cela; c'est un Exploit en séparation pour la fille d'un Aubergiste, contre un Officier Gascon... Ceci, le retrait d'une terre vendue par un enfant de Paris... Cela, des Lettres d'émancipation pour une fille qui est en apprentissage chez une Couturiere.... La saisie des meubles d'un Peintre: on n'aura que faire de gardien. Ah! voici enfin notre affaire.

Madame ARGANTE.

A la requête de qui sont ces Exploits?

ARLEQUIN.

La lecture vous mettra au fait. Adieu mes honnêtes personnes ; le Ciel vous maintienne en union.

Monsieur ORONTE.

Attendez, Monsieur Serrefort, lisez-nous un peu cette chicane.

ARLEQUIN.

Foi d'Huissier, je ne puis m'arrêter, on m'attend pour instrumenter ailleurs. Vous pourriez me loüer sur la beauté de mon stile, je suis modeste, je rougirois, c'est mon tic ; feu mon pere, homme craignant les coups de langue & de bâton, étoit de même. Serviteur.

Il sort

SCENE XX.

Monsieur ORONTE, *Madame* ARGANTE.

Madame ARGANTE *mettant ses lunettes.*

J'Ai bien vû de la chicane en ma vie, mais je n'en ai jamais vû de si difficile à déchiffrer.

Monsieur ORONTE *mettant aussi ses lunettes.*

Il m'a passé bien des procédures par les mains, mais je n'ai jamais trouvé de pareils pieds de mouche.

Tous deux lisant.

L'an mil sept cent....

Madame ARGANTE.

A la requête de haut & puissant Seigneur, Messire Luc-Roc-Marc-Paul-Jean Oronte. Ah! Monsieur Jean Oronte, c'est donc vous qui me faites assigner? j'en suis charmée: voilà le cas que je fais de votre Exploit. *Elle le déchire*

Monsieur ORONTE.

A la requête de haute & puissante Dame, Dame Radegonde-Pétronille-Euphémie Argante. C'est vous, Madame, qui me faites donner cette assignation, j'en suis ravi: voilà comme j'y réponds.

Il déchire l'Exploit.

Madame ARGANTE.

Il n'étoit pas nécessaire de prendre ce parti pour rompre ensemble; j'y avois tant de disposition, que nous aurions tout cassé de bonne intelligence: croyez-moi, Monsieur Orgon, gardez votre fils, & qu'il ne soit plus parlé d'accommodement.

Monsieur ORONTE.

Oui Madame, je garderai mon fils, je n'en suis point en peine, ni de ma meute non plus, quoique vous en disiez.

Madame ARGANTE.

Voilà qui est fini. Et moi je garderai ma fille.

Monsieur ORONTE.

Vous ferez bien; elle en a bon besoin.

Madame ARGANTE.

Comment?

Monsieur ORONTE.

Je ne m'explique pas davantage. Consentez à déchirer notre accord.

Madame ARGANTE.

De tout mon cœur j'en fais des papillottes.

Monsieur ORONTE.

Et moi j'en bourre mon fusil.

Madame ARGANTE.

J'aimerois mieux cent fois épouser un Commis révoqué que votre Valere.

Monsieur ORONTE.

Et moi la veuve d'un banqueroutier, que votre Angélique.

Madame ARGANTE *à part.*

Me faire assigner, l'infâme procédé! cela s'accorde bien avec ce qu'on m'a dit.

Monsieur ORONTE *à part.*

M'actionner, l'indigne manœuve! cela répond bien à ce que j'ai appris.

SCENE XXI.

Monsieur ORONTE, *Madame* ARGANTE, LEPINE, LISETTE.

Madame ARGANTE.

TU viens fort à propos, Lisette, va vîte querir le Bailli.

Monsieur ORONTE.

Toi Lucas, cours aussi le chercher.

LEPINE.

Testigué quou êtes amoureux.

Monsieur ORONTE *lui montrant les Exploits déchirés.*

Oui, amoureux, regarde.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela?

LEPINE.

De la paperasse. Auriais-vous déchiré les accordailles?

Madame ARGANTE.

Non, mais nous allons en faire autant. (*à Lisette.*) Es-tu partie? es-tu revenue? à qui parlai-je?

LISETTE.

Le Bailli sera ici dans un moment, je l'ai rencontré en chemin.

LEPINE *ramassant les papiers.*

C'est morgué de la procédure.

Madame ARGANTE.

Oui, tandis que nous sommes en termes d'accommodement de mariage, Monsieur a la bonté de me faire assigner. Je m'en souviendrai.

Monsieur ORONTE *à Madame* ARGANTE.

Que voulez-vous dire? c'est vous-mê-

me qui m'avez fait cette galanterie.

Madame ARGANTE.

Je ne ſçai ce que c'eſt; on s'eſt trompé, vous avez mal lû, cet Exploit ne vient point de ma part, je le déſavoüe, il eſt faux; mais le vôtre eſt vrai, mes yeux ne m'ont point abuſé.

Monſieur ORONTE.

Le mien eſt auſſi faux que le vôtre, je n'y ai pas ſongé.

LISETTE.

Mais c'eſt donc quelque fourberie.

LEPINE.

Queuque ſtratagême.

Madame ARGANTE.

Non l'Huiſſier a trop l'air d'un véritable Huiſſier, je m'y connois bien.

LEPINE.

Rian ne reſſemble pu à un Huiſſier qu'un fripon.

LISETTE.

Il court beaucoup de ces faux Exploits cette année.

LEPINE.

Oui, c'eſt une varmine comme les chenilles.

SCENE XXII. *& derniére.*

Monſieur LE BAILLI, VALERE, ANGELIQUE, *Monſieur* ORONTE, *Madame* ARGANTE, LISETTE, LEPINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

PLace, place, voilà Monſieur le Bailli qui vient avec tout l'attirail de la noce.

Madame ARGANTE.

Il eſt bien queſtion de noce vraiment. Rendez-nous notre blanc ſeing: Monſieur le Bailli, donnez donc; dépêchez; tout eſt changé, tout eſt rebrouillé, tout eſt rompu.

LE BAILLI.

Tout eſt conclu, le blanc ſeing eſt rempli.

Madame ARGANTE.

Rempli ou non, il ſera déchiré.

VALERE.

Déchiré! Ah! de grace, Madame, quittez un ſi cruel deſſein. Voulez-vous me déſeſpérer?

Madame ARGANTE.

Non Valere, ce sacrifice me coûte autant qu'à vous, mais j'ai de fortes raisons pour le faire.

ANGELIQUE.

Voulez-vous me rendre malheureuse, Monsieur ? oubliez-vous l'amour que vous m'avez juré ?

Monsieur ORONTE.

Je ne puis faire autrement, Mademoiselle, j'y suis forcé.

LISETTE.

Point du tout. Les petites confidences que nous vous avons faites à tous deux, Lucas & moi, sont de notre invention : les Exploits de notre façon, & voilà l'Huissier.

Monsieur ORONTE.

Et à propos de quoi cette noirceur ?

Madame ARGANTE.

Ah ! les misérables ! nous avoir trompés de la sorte ! dans quelle intention, s'il vous plaît ? à quel dessein ? parlez donc, coquin, où je vais vous faire donner la Question.

LEPINE.

Je n'aimons pas liau.

LISETTE.

Nous croyons vous rendre un grand service

ſervice en rompant deux mariages auſſi mal aſſortis ; mais ſi vous voulez les faire, vous en êtes toujours les maîtres.

Monſieur ORONTE.

Mais voyez, quelle imagination !

Madame ARGANTE.

Quelle inſolence ! & toi malheureux, m'avoir joué un tour ſemblable.

ARLEQUIN.

Ce n'étoit que pour m'eſſayer.

Madame ARGANTE.

Je ſuis au déſeſpoir Monſieur Oronte...

Monſieur ORONTE.

C'eſt moi, Madame, qui ſuis dans le dernier chagrin de ce qui s'eſt paſſé. Si vous ſçaviez ce que cette friponne m'a dit.

Madame ARGANTE.

Ce coquin vous avoit fait parler d'une maniére..... mais leur impoſture eſt découverte, & nous pouvons conclurre comme nous l'avions réſolu.

Monſieur ORONTE.

J'y conſens Madame.

Madame ARGANTE.

Touchez-là Monſieur.

LE BAILLI.

Vous conſentez donc à l'exécution du blanc ſeing ?

Monsieur ORONTE.

Oui Monsieur, nous ratifions tout ce que vous avez fait.

LE BAILLI *prenant la main d'Angélique.*

Touchez-là, Valere : voilà votre contrat de mariage avec Mademoiselle.

Madame ARGANTE.

Plaît-il?

LISETTE.

Nous ne vous disions pas tout, Monsieur le Bailli travailloit pour eux sans les en avertir.

Madame ARGANTE.

Quelle trahison! comment, un homme que l'on a chargé d'un dépôt...

LE BAILLI.

J'en ai fait un bon usage, Madame. Il eût été beau vraiment qu'un Juge raisonnable se fût si mal servi de son pouvoir : vous m'avez pris pour arbitre, vous m'avez prié de travailler à votre repos, j'ai rempli ma charge, ne vous mariez ni ne plaidez. Je vous ai liez de façon que vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre : c'étoit le plus grand service que je pouvois vous rendre; à l'égard de vos biens, vous en avez fait une donation à vos héritiers légitimes, cela est dans l'or-

dre. Vous croirez peut-être que quelque récompense m'a fait prononcer ce Jugement ; point du tout, la seule raison me l'a dicté ; sçachez qu'elle n'est pas moins exacte & désintéressée au Village qu'à la Ville, & subissez avec plaisir un arrêt rendu avec toute la justice possible.

Monsieur ORONTE.

Quel galimatias ! vous n'avez point suivi nos intentions, & ce n'est point là la forme de notre accommodement, & nous le cassons.

Madame ARGANTE.

Oui, d'autant plus que nos jeunes gens ne consentent point à leur mariage. Vous ne les unirez pas malgré eux. N'est-il pas vrai, Valere ?

Monsieur ORONTE.

Je ne crois pas, Mademoiselle.

LE BAILLI.

Oh ! je ne gêne personne, qu'ils parlent.

VALERE.

Je ne suis point assez au fait des affaires, pour aller contre la décision d'un Bailli.

ANGELIQUE.

Je crains trop les procès pour faire rébellion à la Justice.

Madame ARGANTE.

Ah ! nous étions trahis, ils s'aimoient, tout le monde s'intéreſſoit en leur faveur. Maudit Bailli je te ferai pendre.

Elle ſort.

LEPINE.

Bon, faire pendre ſtila qui pend les autres !

Monſieur ORONTE.

Oui, je m'apperçois qu'on nous joüoit.

LEPINE.

Ma foi, Monſieur, ſi j'étois de vous, je ne ferois pas ſemblant d'être fâché, & je danſerois à la noce.

Monſieur ORONTE.

Quoi, tu ne parles plus ton baragouin de payſan?

LEPINE.

Non, je redeviens Lépine, & vous laiſſe votre jardin en bon état.

Monſieur ORONTE.

Fripon !

LEPINE.

Du reſpect pour l'épée; je ſuis premier Caporal de la Compagnie de Monſieur.

Montrant Monſieur Valere.

Monſieur ORONTE.

Va-t'en au Diable.

VALERE.

Que ne vous devons-nous point Monsieur le Bailli?

LE BAILLI.

Je vous quitte de tous complimens, divertissons-nous: voici la jeunesse du Village.

LEPINE *à Lisette.*

Je t'épouse apparemment?

LISSETE.

Cela s'en va sans dire.

ARLEQUIN.

Mes vacations.

LEPINE.

Valere te les payera.

FIN.

Que ne vous devons-nous point la-dessus ?

Je vous quitte de tous compliments, divertissons-nous : voici la paneüe du Village.

Je n'ajoute apparemment

Cela s'en va sans dire.

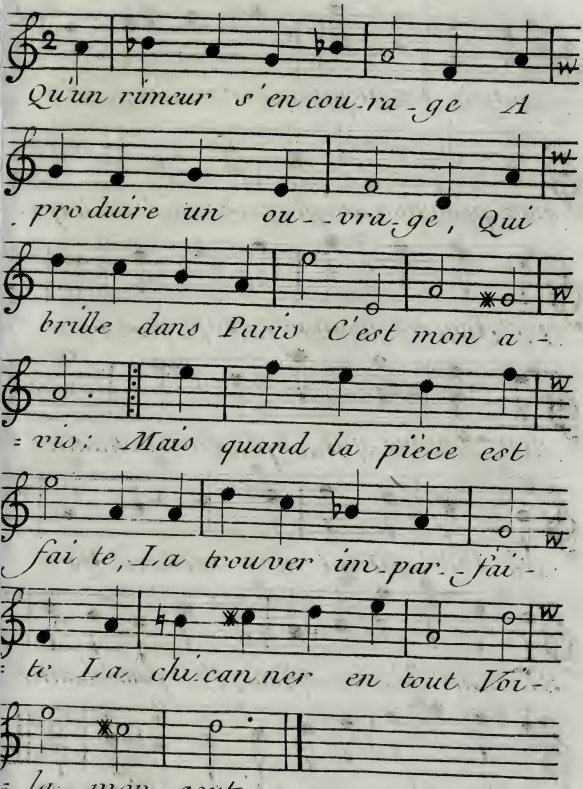
Mes salutations.

Valere se les paye.

FIN.

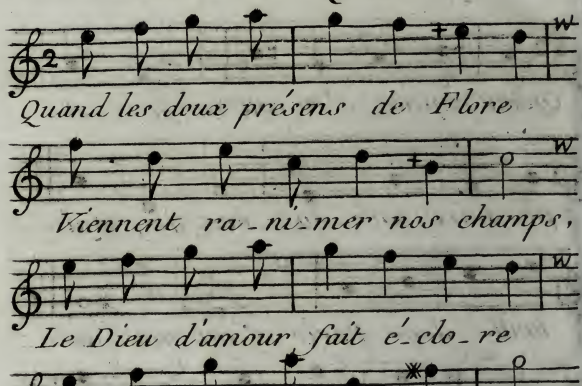
VAUDEVILLES

LE TEMPLE DU GOUT.



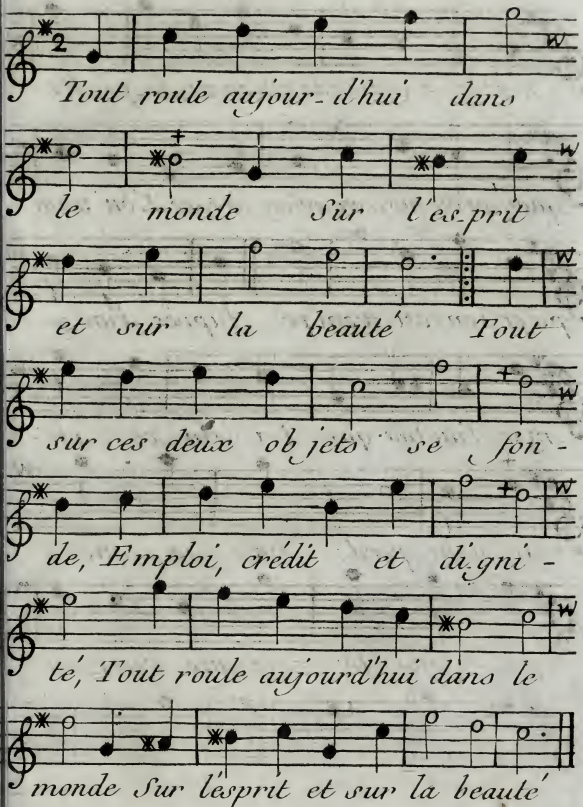
VAUDEVILLES

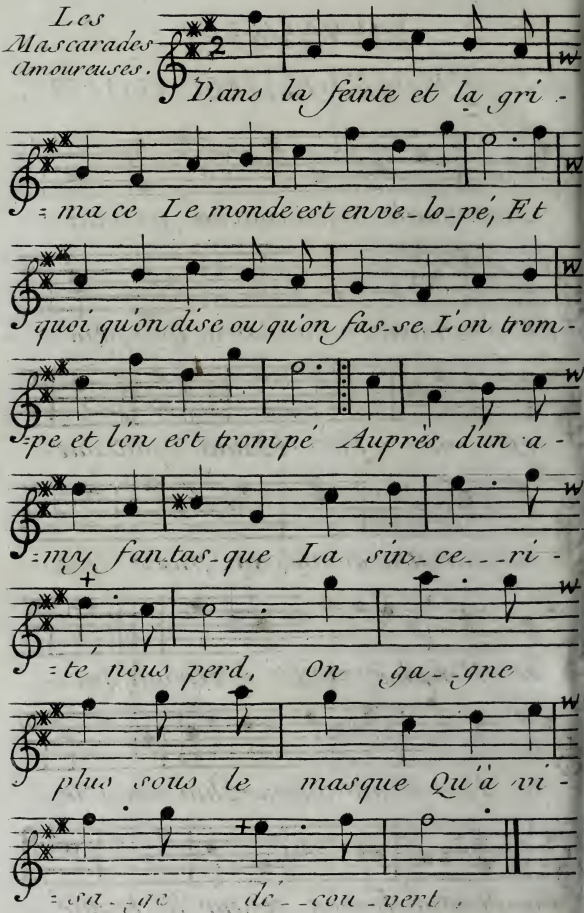
LE BOUQUET.



VAUDEVILLES

LES FÉES.




Les Mascarades Amoureuses.
Dans la feinte et la gri -
= ma ce Le monde est enve - lo - pé, Et
quoi qu'on dise ou qu'on fas - se L'on trom -
- pe et l'on est trompé Auprès d'un a -
= my fan tas - que La sin - ce - - - ri -
= té nous perd, On ga - - gne
plus sous le masque Qu'à vi -
= sa - - ge dé - - cou - vert ,